

Au pays des Corons ; et Éclats
de Gaillettes : moeurs et
coutumes du pays minier
septentrional / Jules
Mousseron ; [...]

Mousseron, Jules (1868-1943). Auteur du texte. Au pays des Corons ; et Éclats de Gaillettes : moeurs et coutumes du pays minier septentrional / Jules Mousseron ; préfacé par Philéas Lebesgue et Hugues Lapaire. .

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

DA 1623

EDITION DÉFINITIVE

.....

Jules Mousseron

.....

Au Pays des Corons
et
Eclats de Gaillettes



Mœurs et Coutumes du Pays Minier septentrional

.....

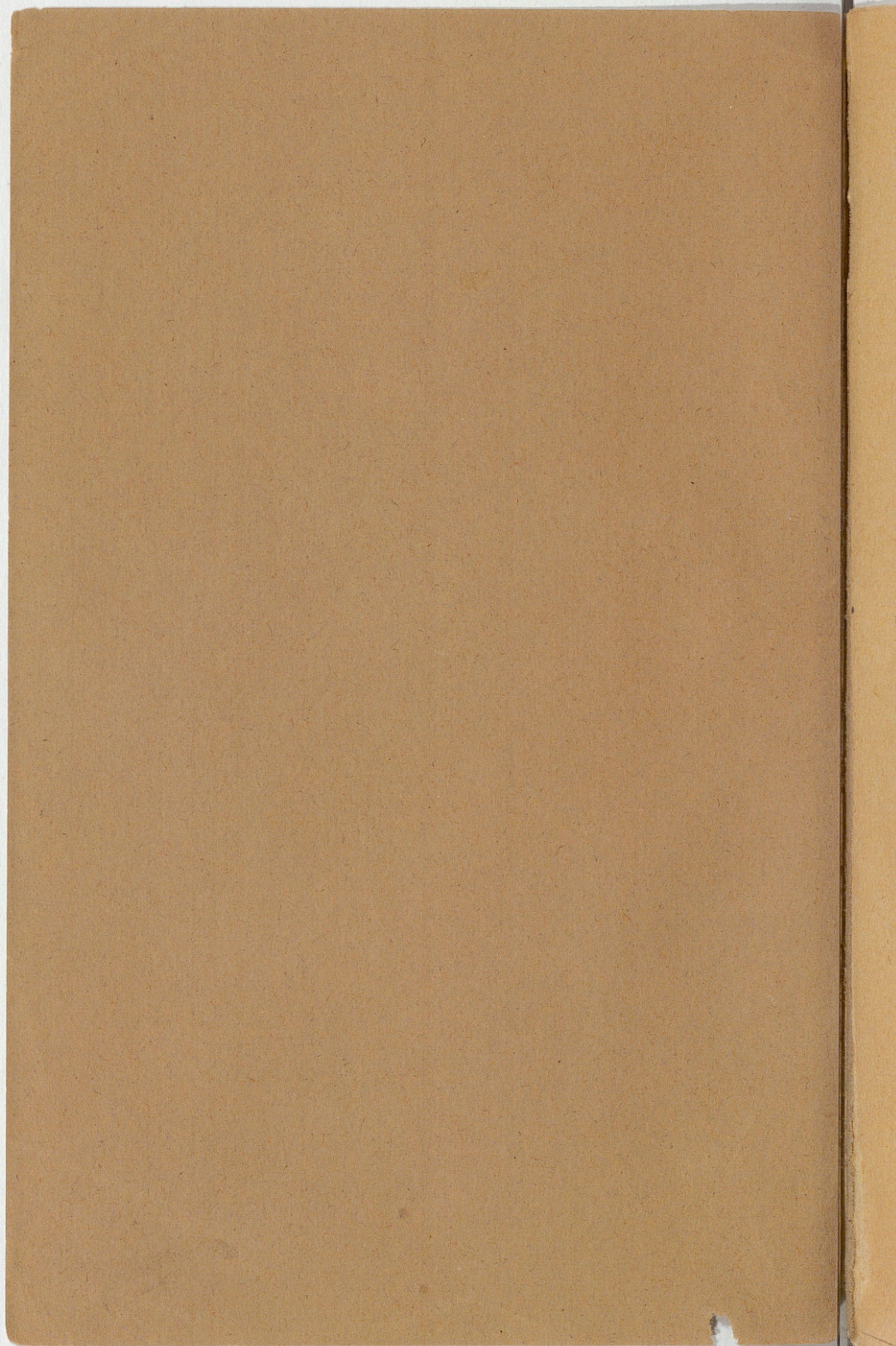
Préfacé par Philéas Lebesgue et Hugues Lapaire



En vente chez tous les Libraires
Dépôt central: 115, Rue de Villars à Denain

DENAIN

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)



Daubray 1673

EDITION DÉFINITIVE

Jules Mousseron

Au Pays des Corons
et
Eclats de Gaillettes

Mœurs et Coutumes du Pays Minier septentrional

Préfacé par Philéas Lebesgue et Hugues Lapaire

En vente chez tous les Libraires
Dépôt central: 115, Rue de Villars à Denain.

DENAIN
(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

Fleurs d'en Bas , 9 ^e édition	}	(Edition définitive de ces 2 ouvrages en un seul livre (1948).
(1 ^{re} Edition 1897)		
Croquis au Charbon , 8 ^e édition	}	(Edition définitive de ces 2 ouvrages en un seul livre (1948).
(1 ^{re} Edition 1899)		
Feuillets noircis , 8 ^e édition	}	(Edition définitive de ces 2 ouvrages en un seul livre (1948).
(1 ^{re} Edition 1901)		
Coups de Pic et Coups de Plume	}	(Edition définitive de ces 2 ouvrages en un seul livre (1948).
(1 ^{re} Edition 1904)		
Au Pays des Corons , 10 ^e édition		
(1 ^{re} Edition 1907)		
Eclats de Gaillettes , 6 ^e édition		
(1 ^{re} Edition 1913)		
(Le présent ouvrage constitue l'édition définitive du 5 ^e et du 6 ^e livre).		
Les Boches au Pays Noir , 8 ^e édition		Epuisé
(1 ^{re} Edition 1920)		
La Terre des Galibets , 10 ^e édition		id.
(1 ^{re} Edition 1923)		
Les Fougères Noires , 10 ^e édition		id.
(1 ^{re} Edition 1926)		
Autour des Terris , 11 ^e édition		id.
Mes dernières Berlins		id.
Cafougnette à Paris , monologue		id.
Cafougnette à Ostende , monologue		id.
Souvenir d'une Excursion en Suisse (1907)		id.
Cafougnette à Bonsecours		id.
Cafougnette garde-champêtre		id.
Dans nos Mines de Charbon , poèmes posthumes		





PRÉFACE



De façon diverse, mais avec plus de savoir et d'autorité que je ne saurais faire, ont été préfacés les premiers recueils de poèmes patois qui ont illustré le nom de Jules Mousseron. M. André Jurénil s'acquitta deux fois de cette tâche à la fois agréable et difficile et, de sympathie pénétrante, illumina le portique où s'inscrivit son nom d'ami; M. Auguste Dorchain évoqua des souvenirs, orna d'une émotion discrète une pensée sereine où il entraînait de l'admiration. Et je sais que, dégageant la haute leçon d'art et de philosophie incluse aux vers de Mousseron, l'auteur délicat de *Pages Rustiques*, notre ami P.-M. Gahisto, s'apprête, en traits concis de sûre critique, à nous dessiner l'intégrale figure du bon poète.

De quel imprévu motif parer moi-même aujourd'hui le frontispice du nouveau livre qui va paraître ? Je ne sais. Je n'ai que mon cœur ouvert et fraternel, et nos provinciaux s'en accommoderaient encore; mais les purs lettrés d'aujourd'hui exigent davantage. Et c'est à eux que je voudrais faire signe ; car, en ces temps de marasme et d'incertitude, Mousseron ouvre une voie, étroite peut-être, mais sûre.

C'est qu'il est exclusivement de son époque et de sa terre, en toute simplicité, et, par là même, il demeure accessible aux simples auxquels il s'adresse. Il ne cherche ni la gloire, ni surtout l'argent; il prétend seulement et d'abord faire du bien, verser sur ceux qui marchent dans l'ombre un peu de ce soleil de poésie qu'il a découvert tout au fond de la fosse noire, éveiller les sympathies dont la douceur profonde suffise à le payer de sa peine. C'est un charitable; hors de tout enseignement précis ou dogmatique, il donne à son art un but de noblesse et de désintéressement; mais il n'en reste pas moins passionné pour cela de perfection et de beauté. Cette perfection, c'est par l'émotion qu'il cherche justement à la conquérir, et la précision typique du trait ou du détail net n'est chez lui que la conscience profonde de cette émotion même. *L' Vieux Mineur*, *L' Souris du fond*, *Brodequin-sans-talon*, *L' Cacheuse à gaillettes*, *Mémère Laïte*, *L'arrachage peun'tières*, peuvent s'égaliser, en ce sens, aux plus hautes productions de l'art contemporain, et font songer d'une part — il est peut-être utile de le redire — aux primitifs flamands Teniers, Brueghel, de l'autre à Constantin Meunier.

Il me souvient d'avoir entendu, un soir, l'excellent poète Léon Bocquet me présenter Mousseron comme un parent intellectuel d'Albert Samain. La remarque est exacte, si l'on étudie la vision toute spéciale d'où naquit *Aux Flancs du Vase*. Mais Samain transposait son impression, tandis que Mousseron s'y refuse.

En un cadre moins large et surtout moins paré de grâce ensoleillée, Mousseron est le Frédéric Mistral du Septentrion, Mistral avec l'esprit de Roumanille, le bon *galéjaire*. Comme le Maître de Maillane, il a choisi le patois, et il faut l'en glorifier; car il a trouvé dans cette forme vulgaire, dédaignée des purs, non seulement les nuances de coloris que le français officiel n'avait su lui fournir, mais aussi le chemin des âmes. Et que l'on n'aille pas croire de sa part à de l'incapacité dans le maniement d'un idiome plus cultivé; telle pièce au début des *Croquis au Charbon*, tel sonnet liminaire inscrit en tête de *Fleurs d'en Bas*, fournissent la preuve éclatante du contraire :

*Oh! l'éternelle nuit, nuit où pour toute étoile
Une lampe tremblotte et de poussier se voile,
En jetant sur le roc de changeantes couleurs !*

*Loin du soleil aimé la pitié prend mon être:
L'ivresse ne peut vivre où la fleur ne peut naître,
Et mon cœur compatit à toutes les douleurs.*

Tout le secret de son art s'exprime là: la pitié, l'aspiration vers le soleil, l'élan vers la lumière et la beauté: Ibsen, dans les *Revenants*, traduit une pensée semblable; mais cette pensée demeure égoïste, parce que le cœur ne l'échauffe point. Pour bien parler de Mousseron, le cœur importe, à vrai dire, presque seul.

Je n'oublierai jamais l'admirable dimanche de printemps où, voyageur de hasard et mal dépaycé encore de mes vallons boisés, j'apparus à Denain, dans le « coron » du poète. La rue bruissait de voix franches. Des enfants s'ébattaient sur le pavé couleur de suie, et par les portes ouvertes, s'apercevaient les

intérieurs d'une propreté toute flamande. La grève, à peine close, dont on remarquait encore ça et là les violences, une atmosphère de paix cordiale imprégnait la cité travailleuse que le jour de repos éparpillait au soleil. Deux amis me servaient de guides ; Mousseron était là au milieu des siens, et qui passait la veste des dimanches. Et cette maison d'ouvrier mineur était pleine de livres ! La présentation fut bientôt faite. Il n'y eut, d'une part, ni de l'autre aucune surprise et la rude main du mineur étreignit sans hésitation la main calleuse du paysan. N'étions-nous pas d'avance, parfaitement frères par la façon de vivre et de comprendre la vie, autant que par le rêve et par l'idéal ? Nous nous étions écrit. J'avais moi-même, au poète patoisant, adressé des vers patois en patois de mon village. Et il les avait compris du premier coup, intégralement, sans glossaire. Il me le disait tout de suite, comme nous nous dirigeons ensemble vers la mine, qu'il voulait me faire visiter.

Nous étions, sans nous en douter, du même terroir, et deux jours auparavant je m'en étais déjà un peu rendu compte en arrivant à Mortagne-du-Nord, que baigne le double et paisible courant de la Scarpe et de l'Escaut prêts à se joindre. A l'intonation près, qui est plus chantante, et qui réalise une mélodie de langage un peu différente, je retrouvais sur les lèvres des paysans de là-bas les mots de ma région brayonne-picarde. Mais Mortagne n'est pas le pays noir. Ce n'en est que la frontière du nord, et le décor idyllique y demeure tout à fait Vieille-Flandre avec les lourds chalands encombrant les deux rivières, avec la plaine rase et verte, avec les hauts peupliers le long des routes pavées. A Denain, au contraire, l'activité industrielle a tout bouleversé ; il y a partout du charbon, des machines, des cheminées et de lourdes bâtisses noires dont les fenêtres laissaient apercevoir des poulies, des volants, des treuils. De place en place, la plaine environnante se bossue de ces énormes tau-

pinrières brunes qu'on nomme pittoresquement les « terris » et que revêt tardivement une maigre végétation. Tout cela, quoi qu'on ait dit, n'est ni laid ni triste; c'est quelque chose de neuf et d'inaccoutumé, qui montre l'homme pétrissant à son gré le masque de la nature. Ce n'est point des passés fabuleux ou mélancoliques que l'on rêve ici, mais de lutte sans merci contre le destin. Lutte allègre où foisonnent les bons mots de franche belle humeur wallonne.

A Mortagne, j'eusse évoqué volontiers la tendre Valmore; à Denain, j'ai oublié Villars lui-même pour écouter causer Mousseron. Et quand, de sa voix grave et chaude, en ce patois *rouchi*, aux finales dures, un peu grasseyant et guttural, mais expressif, il me disait *L' Souris du Fond*, je me suis senti remué plus profondément que je n'avais réussi à l'être en écoutant les plus fiers diseurs de chefs-d'œuvre. La sincérité vivante me parlait par cette bouche et dans ce patois, aux sonorités presque germaniques, mais latin pourtant et qui s'est manifesté jusqu'ici l'instrument le plus sûr de l'avancée française vers le nord flamingant. La mélodie particulière qui l'enveloppe offre une gamme expressive d'énergie et de songe mêlés; le français pur ne donne pas cela.

Dès son XII^e siècle, le savant Bartholomæus Anglicus, dans son *Liber de proprietatibus verum*, comptait à la fois comme villes picardes: Amiens et Théroüanne, Beauvais et Tournai. Sans doute, s'appuyait-il déjà sur une certaine homogénéité de caractères linguistiques à travers toute cette région peu boisée que la Bresle sépare de la Normandie, le Thérain, et l'Oise de l'Ile-de-France; car la communauté de langage suggère aux peuples l'idée de parenté, de nationalité distincte et d'union au sein du même groupe. La majeure partie du pays wallon demeure malheureusement en dehors du domaine français. La Wallonie intégrale, la Wallonie du charbon et du fer, de la

cordialité hospitalière et de la franche humeur, revit toutefois dans les vers de Mousseron, et le poète est ici mieux qu'un accident: il est la voix d'un pays et d'une race, celle des nouveaux Cyclopes.

*
**

Et quand je fus de retour ici, à travers l'Artois fécond, la Picardie nue, aux crêtes dures, quand j'eus réintégré ma ferme isolée au milieu des pommiers et des courtils, je m'aperçus que, pour chasser la tristesse grise de certaines heures de spleen ou de solitude écrasante, il me suffirait de rouvrir les livres de Jules Mousseron, qu'illumine, comme un conseil de patience et d'espoir, la poésie pieuse du travail joyeux.

Agrafée au sarrau noir, la lampe du mineur brille ainsi à travers l'obscurité souterraine; elle évoque à l'ouvrier le soleil d'en haut; elle aide à retrouver le chemin qui conduit à la cage libératrice; elle emblématise le salut, le courage, la vie. Telle est la Muse qui, après tant de poèmes consolants, charitables ou simplement facétieux, inspira *Au Pays des Corons*, digne pendant aux *Feuillets Noircis*, dont M. Dorchain vantait, naguère, la belle unité.

Au Pays des Corons, c'est là tout le poème de la mine avec ses souvenirs, ses angoisses, ses accidents, ses catastrophes, ses joies, son oubli fataliste de tout ce qui peut survenir, son activité, sa rêverie même — témoins *L'Caillau à fleur*, *Les Arni-toiles*, où palpite, en raccourci, toute l'âme du recueil. Dès l'abord — c'est au *Caillau à fleur* que je songe — la simplicité de l'expression, la couleur du tableau procurent une impression presque dantesque; c'est l'enfer qui s'ouvre: le poète, sans crier gare, sans « busier », vient de nous emmener à mille pieds sous terre.

Oui, c'est là le poème de la mine et de tout son peuple, avec ses amusements, ses fêtes, ses facéties, ses travers, sa fierté native ou luronne. Le type burlesque de *Cafougnette* apparaît ainsi comme une création hautement comique et de terroir.

A chaque pièce, d'ailleurs on devine que le poète a vécu ce qu'il peint avec tant d'amour; on s'aperçoit qu'il met les mains à la pâte; et, quand il célèbre le parfum réconfortant du *Bos d' sapin* éclaté par la hache, avec tout ce que cela évoque, dehors, de lumineuses féeries, c'est bien le charpentier de la mine qui parle.

Voilà de la vraie poésie réaliste et qui sait avantageusement se passer des fades mythologies, tout aussi bien que des larmoiements sentimentaux à la mode ancienne. Tout ici est moderne et vu; tout est pris sur le vif et non pas froidement photographié, mais senti en même temps par dedans que dessiné minutieusement par dehors. Au recueil abondent ainsi les tableaux de maître. Ici des Brueghel: Le gamin miséreux qui « ...serre un pain tout caud sus s' vintre » (*Tableau d'hiver*), *L'Marchand d' bos cassé*, *L' Panier d' pronnes*, *Joyeux mariage*; là, des Jordaens: *Les Ratons*, *Cafougnette en Amérique*. Et tout cela aussi fait songer à Huysmans.

Le *Chant de la Hache* me remet particulièrement en mémoire le poème de Walt Witman, cet autre primitif, célébrant l'arme sauvage des pionniers du Nouveau-Monde. *L'Machine d'extraction*, *Les Ateliers Cail*, *El Treuil* :

*Les bruits d' ferraille donnent l' trannette,
Les chocs des cops d' pic au travail,
Les cris d'appel, les cops d' sonnette,*

ont la superbe et libre allure des *Leaves of Grass*. Seulement Mousseron — et c'est là peut-être son mérite — ne se laisse pas entraîner à philosopher; il restreint volontairement sa vi-

sion et préfère, en Latin et Wallon qu'il est, faire plus parfait en plus petit, au lieu d'agrandir démesurément le cadre, jusqu'à perdre la notion des plans et des perspectives. Mais le sentiment est le même chez les deux poètes; débarrassés de tout artifice, ils ne savent chanter s'ils ne travaillent.

**

De Mousseron, chaque recueil successif a marqué un progrès; celui-ci, si je ne me trompe, sera considéré comme le meilleur qu'il ait produit; un souffle égal l'anime d'un bout à l'autre, et les pièces de parfaite exécution y sont nombreuses. On peut affirmer hautement que cette poésie est unique en son genre et qu'elle devance, en quelque sorte, l'avenir par tout ce qu'elle renferme d'humanité neuve, à l'écart des cénacles et des modes. Nulle imitation, nul maquillage ne la déconsidère. Paris n'a point étendu jusque là son ombrage parfois bienfaisant, souvent néfaste, et Verhacren, le plus personnel de nos poètes actuels de langue française, ne réussit pas à l'être davantage, le génie mis à part, que Mousseron, qui est de France.

Autour de lui, le poète-mineur sent vibrer l'âme de tout un peuple. Ce coin de province flamande, que requièrent tous les progrès contemporains, a mieux gardé son charme de terroir, sa jovialité prime-sautière que nos campagnes agricoles où la fumée des houilles noires ne s'étend point.

Et je me prends à envier ce *Pays des Corons*, si rude, et que traversent parfois des sursauts d'émeute, pour toute la belle âme vibrante et simple qu'il conserve. Mais, peut-être cette âme m'apparaît-elle surtout ainsi à cause de l'âme du poète lui-même, miroir ému de tout un paysage qu'il nous ressuscite et qui prend, pour nous regarder, son visage à lui.

Merci donc, vaillant charpentier de la mine et des mots, toute poésie vraie emprunte à l'illusion ses mirages. Pour moi, rien ne pouvait me toucher davantage que cette prière d'écrire pour toi quelques paroles en tête de tes vers, et j'aime à penser qu'on me pardonnera, en faveur de l'intention, la faiblesse d'en parler si imparfaitement. Nous sommes, toi et moi, ce que j'appellerai des âmes parallèles; mais notre existence journalière a des exigences opposées; tes cavernes sont gaies, mon plein air est mélancolique; tu creuses, je laboure; tu te restreins, je m'éparpille. Pourtant nous nous retrouvons unis en ce culte du patois, auquel tu gardes le mérite de t'être voué sans réticence. Il faut louer hautement cette belle conscience d'artiste que n'ont point éblouie les prestiges d'un langage plus riche et mieux considéré.

Ayant senti que tu ne dirais bien ce que tu avais à dire qu'avec les mots du terroir, — ceux que chantait ta mère pour t'endormir — tu as donné tout ton cœur au patois. Et tu es, quand même, un fier fils de France. Laisse-moi t'appeler le Robert-Burns de la mine.

Philéas LEBESGUE.

La Neuville-Vault (Oise), le 30 Décembre 1906.

L' CAILLAU A FLEUR

.Au Maître Frédéric Passy.

Quand dins l' fosse, au travail, in pioche avec ardeur,
In n' busi' point beaucoup qu'in est mill' pieds sous terre,
I sembl' qu'in a vécu toudis à c' profondeur
Et qu'in dehors del lampe i n'est point d'aut' leumière...

Mais queull' clarté, soudain, quand el pic du mineur
Découvre, in creusant l' roc, eun' délicat' fougère !
In crorot, su l' momint, qué l' jour donne s' lueur
Et qu'un gardin fleuri s'erflète dins cheull' pierre.

In findillant l' caillau', qui rinferm' dins ses bancs
L' forme des plant's inglouti's là d' puis des milliers d'ans,
L' vu' d' l'empreint' conservé' naïv'mint vous caresse...

Ed' mêm' qué dins nos cœurs pass'nt des pétiots frissons
Quand in feull'tant un livr', par hasard, nous r'trouvons
L' fleur séqui' qui rappelle un souv'nir ed' jeunesse.



L' BOS D' SAPIN

A mon Ami Philéas Lebesgue.

L' bos d' foss' servant l' plus dins eun' mine,
Ch'est l' sapin roug', qui s' cop' si bin.
In l' taillant, cha sint bon l' résine, —
D' dûss' qué té viens, biau bos d' sapin ? —

Té viens d' là-haut, du jour qui brille ;
T'as poussé sous les cieux bénis,
Rétindant tes ramures fragiles
Pou bercher douchett'mint les nids.

T' tronc rougeâtre a varié l' parure
Des bosquets, in été, trop verts ;
T' feuillage a conservé s' verdure
Pour égayer les neig's d'hiver.

In arot pu, t' taillant in planques,
T' canger in instrumint d' gaité...
Hélas ! in a traîné tes branques
Dins cheull' foss', pou l'éternité.

T' pouvos, ouvré in grêl's planchettes,
Dév'nir un violon fameux :
L' poids du roc va t' réduire in miettes
In grondant des roul'mints furieux...

T'aros pu, près des ab's, tes frères,
Intourer un riant jardin.
In va t' restapler dins les terres
Parmi l'obscurité sans fin...

Sapin léger, drot comme eun' flèche,
T'es bin utile à nous, mineurs.
Des éboul'mints té nous protèches :
Té nous évit's des grands malheurs.

Sous l' hach', tes équett's parfumées
Sint'nt bon l'essenc' dins l'air du fond :
Châ fait involer nos pinsées
A travers cheull' fosse au carbon.

T' n'odeur nous transport' dins un rêve.
I nous sembl' qué l' nuit disparaît
Et qué l' grand jour, soudain, s'éliève
Au-dessus d'eune immens' forêt...

... In t' vot, sapin, dins l' ciel qui brille,
Sous l' gai solel aux feux bénis,
Rétindant tes ramur's tranquilles
Pou bercher douchett'mint les nids.

L' VIELLE CARBONNIERE

A mon ami Edmond Blanguernon.

Gins du coron, v'nez acouter Tantance,
Viell' carbonnière âgé' d' près nonante ans.
All' parléra dé s' jeuness', dé s' n'infance,
Commint l' mineur vivot dins l'ancien temps.

Au coin d' peignon, à l' lueur des usines,
Tous les visins, au soir, in s' réunit.
Là, l' viell' grand'mèr' qu'a ouvré dins les mines,
In trannotant, nous fait quèqu' biau récit.

Silenc' tertous — Tantance a la parole :
« M' z'infants, qu'all' dit, hélas ! J'in ai bin vu !
Fillette incore, ah ! cha n'étoit point drôle :
Ch'est à dix ans qu'à l' foss' j'ai desquindu.

« Par un lundi, — j' m'ervos cor dins m' jeunesse, —
Avec d'aut's fill's et m' pèr' nous sommes partis
Visiter l' mine avant qué l' jour sé liève,
Chasser l' grisou dégagé pindant l' nuit.

« Pou l' premièr' fos, j' n'étois point à l' ducasse ;
Jé n' pouvos rien distinguer d' mes deux yeux.
Dins les tiots tros dûss qué l' boisag' fracasse,
Ej' m'accrochos cruell'mint pa mes ch'veux...

« Près des gal'ries, m' pèr' distribu' l'ouvrache.
In s'in ira dins les voi's, tout partout,
Chacun s' côté, mais r'vénir à l' mêm' plache
Quand in ara bin dépouré l' grisou.

« M' pèr' m' dit : « J' min vas, attinds-nous chi, fillette,
Assis-té là, sur un biau plat caillau ».
Sitôt tout' seul' vit' j'attrape el trannette...
Pour eune infant, vrai, ch'est un frist' tableau !

« M' lampe, in jettant des rayons dins l'ombrache,
Tout l' tour ed' mi promèn' des arvénants ;
Les cris d' souris m'effray' cor davantache,
J' sins palpiter min tiot cœur ed' dix ans.

« L' bruit du craqu'mint d'eune estanc'nur' qui s' brisse
M' fait sursauter ! V'là m' Leumièr' qui s'éteint !
J' n'ai jamais vu d'obscurité si trisse
Pou fair' pleurer des pauv's yeux d'innochints.

« Infin, j'intinds d'viser l' voix d' mes compagnes !
Comme un solel l' feu d' leus lamp's apparaît !
J' vos m' père aussi, qui, brav'mint, l' z'accompagne !
Tout l' monde m'imbrass' ; min premier pas est fait.

« Pis, comme les aut's, j'ai pris vit' l'habitude :
Avec min pèr', j' travaillos galibot,
Franch'mint parlé, l'ouvrach' n'étot point rute...
J'avoue aussi qu'in n' gagnot pas beaucoup.

« Jonn' gins d'à ch' t'heur', vous allez peut-êtr' rire
In apprenant chu qué j' gagnos moins qu' vous ?
Eh ! mes infants, la vérité faut l' dire :
Pou deux journé's, in nous donnot onz' sous !

« Comm' par hasard, j'étois forte d' bonne heure,
Pou gagner d' pus pou les b'soins del maison
J'allos bintôt avec un copeu d' meure.
Oh ! là, fallôt trimer dur pou du bon.

« Fallot taper du martiau su l' batrouille,
Point tout douch'mint et pus souvint qu' sin tour !
Mais j' comperdos qu'i fallot qu' jé m' dégroulle
Pou mériter mes biaux treiz' sous par jour !

« A dix-huit ans, j' travaillos comme hiercheuse :
Si lest' qu'eun' biche ej' roulos du carbon
Pou dix-sept sous. J' n'étois point malheureuse,
Car j'avos d'jà l'amitié d'un garchon.

« R'monté del fosse, au grand jardin d' min père,
J'allos ouvrer pou mieux passer min temps.
L' soir, à l' breunette, quéqu'un vénot m'erquère :
Ch'étot m' n'ami, biau gaillard ed' vingt ans.

« M' père, in rallant, marchot tout à sin aise
Et nous laissot prindre eun' mioche ed' bonheur.
Tout in l' suivant, nous s' faisott's eun' bonne baise...
L' lind'main à l' foss', j' travaillos d'un grand cœur.

« L' grisou, hélas ! — oh ! mon Dieu, ch'est atroce ! —
A min travail, un jour vient éclater...
Seule, in danger, j'tos prisonnièr' dins l' fosse ;
Mais m' comarate est venu m' récapér.

« Peu d'temps après, in décid' not mariage,
Grâce aux discours dé m' vaillant amoureux
Qui f'sot r'marquer qu' ch'arot été dommage
D' laisser d'ins l' fosse abîmer mes biaux yeux.

« J'ai quitté l' foss', dé ç' jour-là, pou la vie.
M' n'homm', fidèl'mint, est resté carbonnier.
I-est mort, hélas ! — bintôt, — chos' qué j'invie —
L'aimant toudis, j' min irai l'ertrouver ».

...I-est quéqu'fos tard, l'assemblée est inquiète ;
Mais in n' boug' point, laissant l'histoir' finir.
Quand l' vieill' s'in r'tourn', s'apoyant su s'crochette,
Tout l' coron l' suit pou s'in aller dormir.



CANCHON D' LA HACHE

A mon ami Jules Boulanger.

L' carbon est saqué, l' veine est nette ;
L' toit a besoin d'êtr' carpinté ;
Les pièches d' bos, les queu's sont prêtes,
Et l' cop d'œil du mineur est j'té.

Corache,
Bonn' hache,
Rintr' dins l' bos !
Taill', jette
Les équettes
Tout d' t'avo !

L' carbonnier, l' corps nu s' qu'à s' cheinture,
Estancin' sous d'énorm's caillaux...
I cope, i cougn', l' besogne est dure ;
Aussi s' n' inquenn' ruisselle d' caud.

Corache,
Bonn' hache,
Rintr' dins l' bos !
Taill', jette
Les équettes
Tout d' t'avo !

I monte, i grimp' tou l' long del taille,
S'écorch', bouscul' tous les othieux,
Fait s' bos trop court, bertonne et braille
In copant un autr' bos, furieux :

Corache,
Bonn' hache,
Rintr' dins l' bos !
Taill', jette
Les équettes
Tout d' t'avo !

I cal' s' carpint' d'eun' tell' forche
Qué l' résin' camp' hors du sapin.
Il intass' ses cougnets t' qu'à l' gorche...
Ah ! s' n'estanç'nage i tiendra bin !

Corache,
Bonn' hache,
Rintr' dins l' bos !
Taill', jette
Les équettes
Tout d' t'avo !

I fait r'luire el leumion dé s' lampe
Pou s'éclairer pus comme i faut ;
Et, l' corps erplié su ses gampes,
I r'vett' si sin travail est drot.

Corache,
Bonn' hache,
Rintr' dins l' bos !

Taill', jette
Les équettes
Tout d' t'avo !

Faut vir', au fond, ces biaux ouvraches
D' forch', d'adresse et d' sécurité !
Comme avec es' martiau, pis s' n' hache,
El bon mineur sait carpinter !

Corache,
Bonn' hache,
Rintr' dins l' bos !
Taill', jette
Les équettes
Tout d' t'avo !

L'homme est contint. I s' frotte, i s' mouque
Et lanc' eun' rigolot' canchon ;
Il instiqu' du toubac dins s' bouque ;
Pis, d' pus belle, erpioch' dins l' carbon.

Corache,
Bonn' hache,
Rintr' dins l' bos !
Taill', jette
Les équettes
Tout d' t'avo !



SOUVENIR DU VIEUX TEMPS

A mon ami Lucien Jonas.

I n'est point fier, min comarate,
Quand i dit, sans aucun' bravate,
Un cont' fort joliment lancé
Su les misèr's du temps passé.

I f'sot parti' d'eun' grand' famille
Formé' d'tros garchons et dix filles ;
Et l' pèr' del bind' n' gagnot point lourd,
Eun' cinquantaine d'sous par jour...

Ah ! combien d' fos, l' soir, à l' breunette,
L' mère a conté d' pus d'eun' sornette
A sès infants, pou les bercher
Et les indormir sans minger.

Il n'y-avot pus d' pain dins l'armoire ;
Ses infants soupott'nt d'eun' histoire ;
Et l' femme, avec des larm's au cœur,
Fallot qu'all' moutr' del bonne humeur !

In n' connoissot point beaucoup l' bière...
Un séyau d'iau, sur eun' kaière,
Cont'not l' seule et unique boisson
Qu'in esclapot à plein pochon...

Quand in y pins' bin, in frissonne !
Deux frèr's portottent l' même maronne,
— Bin intindu, chacun sin tour —
Pour s'rindre à l'écol' par à tour !

— « Nous étott's secs comme alleumettes,
Qué m' vieux comarate i répète...
M' frère et mi nous étott's si tiots
Qu' nous avott's plach' sous chaqu' fourniau.

« Risquant d'avoir not' qu'mich' brûlée,
Nous s'anichott's sous l' quéminée,
Formant pindant, et l'air frileux
Comme les t' chiens d' font' d'un tour dé feu.

« L' lessive étot fait' par les gosses.
In piétinot les loqu's dé fosse
Dins l' grand caudron, à pieds décaux...
Chacun sin tour in piétinot.

« M' pauv' mèr' brayot comme eun' Madeleine
Lorsqué m' pèr' rapportot s' quinzaine :
Tros, quatr' pièch's cinq francs dins s' n'écourt !
Alle étot sûre ed' bourler court.

« Ah ! la vi' n'étoit point fort belle ;
Mais ch'est avec joi' qu' jé m' rappelle,
El premier jour qu' j'ai travaillé,
Du fond del foss' quand j'ai r'monté.

« J'arrive, après eun 'journé' rute,
A m' maison, et, comm' d'habitude,
J' n'étois point rintré comme i faut,
Qu' j'étois aniché sous m' fourniau.

« J' vos-t-i point rappliquer m' bonn' mère,
M'apportant un grand verre d' bière,
Et pis la moitié d'un sauret
Rétindu sur un gros briquet !

Ebloui, jé n'savos quoi dire,
Et jé m' sus mis à rire, à rire,
Au point qué m' mère in m' contemplant,
S'écri' : « — Pourquoi qu' té ris, m' n'infant ?

— « Aman, rir', ch'est eun' bell' grimace !
J' n'ai jamais vu pareill' ducasse...
Si j'ris ch'est tell'mint j' sus contint
D'avoir à mier parel festin ».



TABLEAU D'HIVER

A Madame Jane Gutton.

L' neig' su l' trottoir s' pose in joncqûre
 Qué l' vint s'impresse d' ramoner,
 L' guerzin vous espit' dins l'figure...
 Dieu qu'i fait froid ! in s' sint glacher !

Un gamin à l' trist' rhabillure,
 Mince et minape à faire pleurer,
 March' douchett'mint, malgré l' frodure,
 Tout in sortant d' chez l' boulinger.

I serre un pain tout caud su s' vintre.
 Sous ses loquett's el caleur rintre ;
 L' pain tout brûlant li grille el chair.

Oh ! l' pauv' tiot fieû, comm' cha l'amuse !
 N'ayant jamais d' feu dins s' cambuse,
 I n'ara pus si caud d' l'hiver...



L'ESCOUPE DU MINEUR

A mon ami Ludovic Blareau.

Escoupe agile,
T' fier cope et brille
Tell'mint d'avoir escoupié dins l' carbon.
T' peux, quand té hagnes,
R'muer des montagnes
Ou rimblayer les gouffr's les pus parfonds.

T' rôl', dins eun' fosse,
Est eun' grand' chosse :
L' mineur, sans ti, s'rot bin au désespoir.
Hardi ! bonn' pelle,
Querque, escoupielle
Les terr's des rocs pou trouver l' carbon noir !

Rimblay' les vutes,
Voi's et cahutes
Dûs qué l' vein' prise a laissé d' pu d'un trou !
Erfoule, intasse
Les terr's in masse
Et n' laiss' point d'nids où s' fauil'rot l' grisou.

Comme eun' musique,
T' bruit métallique
Fait résonner l'écho des parfondes ;
Et t' vive cadence
Tinte et s'élançe,
Accompagnant l' chant des vaillants mineurs !

Des vein's parfondes
Où t' glich's et grondes,
Que d' tas d' carbon l' z'homm's font monter pa t' fier !
Puissant' patienche,
Tin gest' qui grinche
Joncque d' la vi' tout partout l'univers.

L' carbon s'éboule :
« In v'là d' la houille ! »
S'écri' dins l' taille, el mineur vigoureux.
Escoup', dins l'air,
Claque in éclair :
N' pès' point eune onch' dins les mains du hiercheux !



L' MACHINE D'EXTRACTION

A mon ami Elie Raset.

Saque l' cag' du fond des mines,
Vaillant' machin' d'extraction !
Fais tourner les grand's bobines,
Comme un cerceau sous l' bâton.

Dins tin palais, quand in rintre,
T'es si grand' qué té fais peur
T' biell' sembl' vouloir nous atteindre,
Lancé' pa l' puissant' vapeur.

Dehors, el bruit de t' n'haleine
Mugit et mont' vers el ciel.
L' feumièr' sorte à qu'méné' pleine
Et s'éparpille au soleil.

Par nuit, quand l' mineur s'éveille,
Aux alintours, dins l' coron,
L' cri dé t' vapeur li rappelle
Qu' faut aller piocher l' carbon.

L' câble, su l' bobine s'déroule,
Plonque el' cag' dins l' puits béant,
L' manivell' tourne et randouille
L' carcass' dé t' moulin géant.

L'air tout pétiot, l' machinisse,
In t' conduisant, veille au frein.
A sin poste, avec franchise,
Comme un vrai pilot' marin.

I t' donne el pus grand' vitesse
Pou fair' monter du carbon ;
I t' modère avec adresse
Quand des mineurs mont'nt du fond.

Faut t' méner avec prudence :
Pou bin mettre el cage au jour,
L' cord' donne un fameux pas d'danse...
Si viv'mint t' rou' fait un tour !

Lorsque l'homm' n'a point l' pratique,
L' forch' pou pouvoir et' dompter,
Comme eun' vrai' balle élastique
Dins l' foss' té nous fais danser.

Quand vingt mineurs sont dins l' cage,
I n'faut point t' quitter des yeux...
Aussi, pou faire c't ouvrage,
In y met des gins sérieux.

Toudis l' machineux t' dorlote ;
Il a du mau dé t' quitter...
I t' fait r'luire, i t' graisse, i t' frotte.
Fier quand in va t' visiter.

Saque l' cag' du fond des mines,
Vaillant' machin' d'extraction !
Fais tourner les grand's bobines
Comme un cerceau sous l' bâton...



L'EBOUL'MINT

(Souvenir)

A mon ami Louis Busière.

J'avos d'jà fait pus d'eun' quinzaine

en ~~Les caillaux n' pès'nt point dins ses mains !~~

A l'foss' Renard, comme galibot.

Min compagnon, d'douze ans à peine,

Pou l' premier jour i desquindot !

Après note enfance, à l'école,

Dins l' mine in s'ertrouvot tous deux.

Pou m'ner des bos, à tour dé rôle,

Au vieux mineur raccommodeux.

Quand in s' sintot mate un tiot cosse,

In s'erposot près du vieillard. —

Mi, qui-allos d'puis quéqu' temps à l' fosse,

A m' compagnon j' faisos l' vantard.

J'expliques tout l' d'allag' d'eun' mine,

Comme un soldat parle à sin bleu.

J'parlos d'affair's dont, — j'imagine, —

Jé n' connaissos cor qué du feu.

In bons amis, nous bavardottes,
Heureux d'être insonn' là pas d'zous.
L' vieux homme acoutot nos parlottes
In travaillant dix pas près d' nous...

— Et nous f'sons marcher not' languette.
D'visant, d'école et d'jeu d' gamins,
Gaïmint, sans s' soucier eun' milette
Qu'in est dins l' fosse d'puis l' grand matin

Quand, tout d'un cop, l' terrain s'écroule
Su l' plache où nous étott's assis. —
Sur nous l' toit craquelle et s'éboule...
V'là l' z' innochints insévélis !

Criant, hurlant sous l' mancheau d' terre.
Nous somm's pris sous d' nombreux caillaux.
Min comarate réclame es' mère :
« Aman ! aman ! » cri' l' pauv' nouviau.

Eun' pierre aussi gross' qu'eun' cuvelle
S'inclin' sur un mur ; justémint
Jé m' trouve in d'sous. Jé m' rinmonchelle
Dins l' vut', formant baraque à tchien.

Mais m' comarat' n'a point cheull' chance :
L' roc écras' sin p'tiot corps d'infant.
I fait intindr' des cris d' souffrance
In appelant toudis s' maman.

L' brav' racommodeux, aussi vite,
S'est élané vers l'éboul'mint.
A déblayer i s' précipite :
Les caillaux n' pès'nt point dins ses mains !

Malgré l' danger, malgré s' vieillesse,
L'homm' réussit à nous r'saquer.
M' tiot compagnon i kait d' faiblesse
Dins les bras du brave ouvrier.

Mi, j' n'ai qu' deux, trop égratignures,
Mais m' cœur bat fort, car j'ai eu peur.
L'aut' galibot a d' grav's blessures :
I crie, i braie à findre l' cœur.

El goss' bin lon dé s' mèt' réclame :
« Aman ! aman ! oh ! j' vas mourir ! »
D' ces cris d'infant qui vont à l'âme,
J'in conserv'rai toudis l' souv'nir !...

R'monté del fosse, el pauv' misère,
Ch'est à pein' s'i savot s' bouger.
Après les longs soins dé s' bonn' mère,
Il a tout d' même pu récapier.



EL TREUIL

(Plan incliné)

Au peintre Layraud.

A l' pus bell' plach' del branque ed' veine,
In a creusé l' plan incliné
A d'mi pindach'. Quell' bonne aubaine !
L' carbon roul'ra à bon marché.

Vu d' tout in bas, l' nué treuil i s' drêche,
Bin drot su soixant's mètr's d'hauteur.
L' berlin' campé' comme un calèche,
Droite et ferm' su l' chariot porteur.

Pindu pa l' cord', tout à l' coupette,
I-a l'air d'un monstre, el conter-pod.
In s'élançant comme eun' gross' biête,
Ch'est li qui f'ra monter l' chariot.

Tout l' long du plan, et par étage,
Les voi's sont là, leurs rails d'aplomb.
V'là l' coupe in train ! gare au dallage !
Les taill's vont livrer leus carbons.

Chacun à s' poste, habile, habile !
Comm' sur un vaisseau, ch'est l' branl'bas.
Futé freinteur, hiercheux agile,
Vont s'in donner à tour dé bras.

A tout's les voi's, les berlin's pleines
Vienn'nt rappliquer à chaque instant.
L' hiercheux s'amoutr' noir comm' l'ébène
Et demande es' tour in criant.

Qu' ch'est biau, quand, dins l' treuil vute et sombre,
Arriv'nt tout d'un cop ces hiercheux,
Crévant les épais rideaux d'ombres
Pa les rayons d' leus lamp's in feu !

Pis l' cage au long du treuil voltiche,
Effrayant ch' t'i qui l' vot passer...
El cord' su l' pouli' roule et gliche ;
El frein lance eun' poussier' d'acier.

Les bruits d' ferrail's donnent l' trannette,
Les chocs des cops d' pic au travail,
Les cris d'appel, les cops d' sonnette
Font dins l' treuil un bruit infernal.

El poussier' vole, et tout l' mond' sue !
Eun' fièvre d' corache est dins l'air...
Au grand saquage ! ahue ! ahue !
Ch'est l' vrai' cambuse à Luchifer.

L' carbon desquind à plein' berline ;
El *dévaleu d' ball'* compt' les tours.
In crorot qu' dins c' quartier del mine
In vid'ra tout l' carbon l' mêm' jour.

Mais non, l' dur' journée est finie.
Les équell's claqu'nt sous les chabots.
Les mineurs vont, par bind's suivies,
Au jour, prindr' del joie et du r'pos.



LES RATONS

Au poète Léon Bocquet.

Ch'est carnéval. Il est l' breunette.
Autour du poêle, in rang d'ognons,
L' z'infants sont assis à l' coïette :
Grand'mèr' va lieu fair' des ratons.

Les goss's ont tertous leu frimousse
Tourné' su l' séyau qui contient
El pâ't' si légèr' que del mousse,
Poussé' pa levure d' brassin.

Bin sage, in n' mouff' point eun' parole ;
Mais sitôt qu' grand'mèr' tourne el dos,
Un des mioch's s'estampe et, fin drôle,
I va vir au d'sus du seyau...

L' bonn' vieill' s'est armé' d'eune payèle ;
Les mioch's s'écart'nt un peu du feu ;
L'étuve est caude ; el mousse est belle :
In va pouvoir commincher l' jeu.

All' met l'payèl' su l' brais' tout' rouché.
El burre i cante in frétilant.
Alle y coule aussi, à plein' louche,
L' pât' qui frémit in s' rétindant.

Pou qu' les deux fac's peuch'tent bin cuire,
Grand'mère, in l'air, r'tourne el raton,
Et v'là l' z'infants qui s' mett'nt à rire
Quand alle l' lanc' presque au plafond !

Oh ! qu'in aim' ces scèn's ed famille !
Qu'in a quière el joi' des gamins !
Et l' bonn' vieill' maman qui jubile
In véyant ses goss's si contints !

In plach' les ratons l'un su l'aute,
El pile all' monte in un rien d' temps.
Quand l' pyramide est assez haute,
In qu'minche à servir les infants.

Oh ! ces mains s' tindant vers el pâte,
Les bell's tiot's nonot's du pus p'tit !
Ces bouch's s' barbouillant d' castonate !
Queull' joi', queull' guins', queul' appétit !

A plein's bouchi's, toute el soirée,
Les ratons régalent l' gaziau.
Les goss's in ming'nt eun' tell' fournée
Qu'in a craint' qu'i s'fairott'nt du mau...

Aussi, l' bonn' grand'mèr' les arrête, —
L' pus p'tiot est d'jà in train d' ronfler,
In pochénant comme eun' lavette,
Un raton qu'i n'a pas su mier.



L' DECOUVERTE D'EUNE MINE AU CARBON

Pour mon cher ami André Renard.

Par un biau matin d' diminche,
A min gardin, j' fouissos,
Pou pouvoir joncquer l' séminche ;
Car el Printemps s'amoutrot.

André, m' pétiot comarate,
— Biau gamin d' six ans et d'mi —
Avot sauté l' palissate
Pou v'nir juer avec mi.

Ch'étoit eun' figur' gentille,
Un d' ces futés qu'in aim' tant, —
Un bon mioch' dont l' langu' babille
A vous fair' r'dév'nir infant.

Il aimot parler del fosse !
I révot d' dév'nir mineur...
Busiant, dins s' jugeotte d' gosse,
Qu' ch'est là qu'il trouv'rot l' bonheur...

Lé v'là t'i pas qui s'approche,
Les bras croisés, l'air sérieux
Et m' dit froidémint, l' ninoche :
— « J' cros qu' j'ai eune idé', mon vieux ! »

— « Bah ! min garchon, queu nouvelle ?
Qué j' répons à ç' tiot bébé,
Dis un peu ç' qué t' jonn' cervelle
Comm' nouviau jeu vient d' trouver ?... »

— V'là ! si nous creus'rott's eun' mine,
Dins tin gardin, pou tout d'bon,
Maman, pou cauffer s' cuisine,
Arot bintôt du carbon.

« Dis ? té veux ? éj' s'rai bin sage,
J' té donn'rai m' pus biau -jouet.
Mettons-nous vite à l'ouvrage :
J' t'assist'rai d' min tiot louchet ».

J'accepte d' creuser dins l' tierre
Pou continter l'innohint.
J' tiens m' sérieux quand l' gros pèpère
Veut m' garer des éboul'mints...

Infoncé dins pus d'un mète,
J' fais taper not' tiot mineur.
In n' vot pus dépasser s' tiète
Dins cheulle immense profondeur...

S'il est heureux ? n' faut point l' dire !
I s' dégrouille au fond du trou.
Chaqu' momint jé l'intinds dire
Qu'i n'a point peur du grisou !

Un séyau, qui sert ed' cage,
Ermont' l'argil' du puits noir ;
Et l' lampe éclairant l'ouvrage,
Ch'est eun' vieill' pomm' d'arrosoir.

L' fosse atteint un mètr' cinquante. —
Ej' laisse el gamin piocher ;
Pis pour un momint, j' m'absente,
Sans rien dire au carbonnier.

Viv'mint, j' m'in r'tourne à m' demeure,
— « In verra pou queull' raison —
J'erviens au bout d'un quart d'heure
Et j'cri' : « Pa cor ed' carbon ? »

— « Non, jette eun' voix souterraine,
Semblant v'nir ed' chint mèt's bas...
Non, j' n'ai point incor el veine :
R'mont'min, pis té r'déquindras ».

Ç't'appel fait bin min affaire.
J'ermonte el goss' dins l' séyau.
I m' dit l'ouvrage à s' manière :
J' dévale à min post', dins l' tro.

Au fond, j' creus', j' rimblay', jé r' creuse.
J' cache un truc pou vit' finir.
J'ermont', j'ai l' figur' joyeuse. —
Et m' comarat' d'accourir.

S' cop d'œil malin m'interroge.
J' réponds qué l' terrain d'vient dur ;
Qué j' sais m' métier ; qu'in approche
D'un filon d' carbon, bin sûr !

D' plaisir, min compagnon danse.
J' sus hèreux del vir contint.
Sitôt dins l' cage, i s'élançe,
Et, comme un éclair, desquind...

Au bout d'eun' paire d' secondes,
J'intinds canter dins l' bougniou.
L'infant crie : — Hu' pou du monde ! —
Jé l' saque in haut d'un seul coup.

— « V'là l' carbon ! v'là d' la houill' noire,
Dit l' gamin sitôt au jour !
Frèr', nous avons la victoire ;
Mé v'là mineur à min tour ! —

Oh ! que d' joi' dins ç' pétiot' tiête !
Comme l'innochint rit d' bon cœur
In brandissant eun' gaillette
Dins ses mains mouillé's d' sueur.

In moutrant l' carbon, i-explique
Commint il l'a découvert. —
Colomb trouvant l'Amérique
Sûr'mint n'étot point pus fier.

I s'in va, fell' comme eun' flèche,
Porter l' trésor à s' maman.
D' contint'mint l' bon goss' s'erdrêche...
Oh ! qu' ch'est plaisi d'être infant !

C' biau carbon, cheull' fameus' veine
Trouvé' pau tiot carbonnier,
Bin sûr, — in l' dévin' sans peine —
Ch'est mi qui v'nos d' là l' mucher.

J'avos instiqué dins m' poche
Du carbon, — un biau morciau, —
Pis j' l'avos plaché pou l' mioche
Sous l'argile au fond du tro.

A ch' t'heure, André n'est pus gosse.
Presque un homme, il a treize ans...
Quand j' li parle d' l'ancienn' fosse,
I rougit in m'imbrassant.



LES PIGEONS VOYAGEURS

A mon ami Lucien Brasseur.

I

Biau pigeon, biau p'tit pigeon,
O bonn' biêt', comm' nous t'aimons !
T'in vol est si felle
Et t'es si fidèle
Qu'in peut d'emm'ner lon, bin lon,
D'zeur les mers, au-d'sus des monts !
Vite, à grands cops d'ailes.
T' rappliqu' à l' maison...

Té sais qu'ichi, dins not' village,
In a pour ti les meilleurs soins ;
Qu'in t' dorlot' sitôt l' premier âge,
T' douch' nichett' dins les meilleurs coins.
T'es si gâté pa père et mère,
Tout l' monde i t' mont' tant d'amitié,
Qu' té n' pourros point autremint faire
Qué d' nous warder t' fidélité.

Tes tiot's ail's poussé's à peine,
 T' veux t'écaper du nichot,
 Et déjà t' vol i' t'emmène,
 Hésitant, au-d'sus du tot.
 Mais l' bon coulonneux surveille ;
 I craint qu' té t' fairos blesser. —
 S' chiffлот caressant t'appelle,
 Et té rintr' au pigeonnier.

Biau pigeon, biau p'tit pigeon,
 O bonn' biêt', comm' nous t'aimons !
 Tin vol est si felle
 Et t'es si fidèle
 Qu'in peut t'emm'ner lon, bin lon,
 D'zeur les mers, au-d'sus des monts !
 Vite, à grands cops d'ailes.
 T' rappliqu' à l' maison...

I I

Tous les matins, avant d' gagner s' n'ouvrage,
 Mal dérinvié, in vot not' coulonneux
 A s' pigeonnier, grimper sans fair' tapage,
 Près d' ses coulons qui l' rindent tant heureux.
 D'un long cop d'œil, viv'mint il les admire ;
 I r' novell' l'iau et lieu donne el bon grain.
 Si ch'est l'été qué l' solel qu'minche à luire,
 I liève el trappe, et part ouvrer contint.

Aux courts répits qu' li laiss'ra sin ouvrage,
El coulonneux verra les chers pigeons,
Dins ses biaux rêv's, voler jusqu'aux nuages
Et r'déquint' vite in faisant des plongeurs.
Tout in pluqu'tant l' pain qu'il a dins s' malette,
I parléra dé s' « roux », d' s'in « écaillé ».
A quel concours, diminche, i va les mette...
D'après ç' qui dit, d'avanche il a gagné.

L' bon coulonneux, sitôt s' journé' finie,
Sans r'vettier s' femm', sans dîner, i s'in r'va
A s' pigeonnier — l' grand amus'mint d' sa vie —
Vir si ses biêt's sont cor in bon état.
I les nettchi', les norrit, les caresse.
I compt' leus plum's et tâtonne leu jabot,
Jusqu'au momint qué s' femme arrive, à l' presse,
Pou l'avertir qué sin bisteck est frod.

L'homme, ennuyé, tout sin pu vite i minche
Es' rataoull', pis s'assit au gardin.
Si, des coulons, in fait l' concours diminche,
I r'vett' voler ceux qu'il inverrot bin.
Oui, pou r'marquer l' biêt' qui vol' pus habile,
I tap' des mains et jett' des p'tits caillaux.
I n' sarot point rester deux s'cond's tranquille :
Teli'mint d' chiffler, i s'erséquit l' gasiau !

In sait tertous commint qu'in organise
Dins nos contré's, les concours à pigeons.
Des coulonneux eun' société s' cotise
Et form' des prix pour les meilleurs coulons.
In les import' t' qu'à huit chints kilomètres ;
Pis in les lâch', libr's i r'vienn'nt au pays.
Les coulonneux qui r'choiv'nt premiers leurs biêtes
Ont les honneurs avec les premiers prix.

Les grands paniers cont'nant tout l' volatile
Vont in qu'min d' fier avec deux convoyeurs.
Ces gins sérieux qui norrissent l' famille,
Connott'nt à fond les pigeons voyageurs.
Par eun' tiot' bagu' qué l' pigeon porte à s' patte,
In erconnot à tiesse il appartient.
A l'arrivé' ch'est par là qu'in constate
L' nom d' l'amateur et l'heur' qué s' coulon r'vient.

Quand l' coulonneux a vu sur eun' affiche
L' dat' d'un concours ed' pigeons voyageurs,
Pour y prendr' part i vindrot t' qu'à s' quémiche
Quand il est pauvr'...; mais s' bourse est fait', d'ailleurs
I cach' des trucs, i farfouill' dins s' cervelle
Afin qué l' sien arriv' dins les premiers, —
Si ch'est un mâle, il l' sépar' dé s' femelle,
Mêm' quand c' ménag' n' pins' point à s' disputer.

El' pauv' pigeon est mis arrièr' dé s' femme
Huit jours avant sin départ au lointain.
L' momint d'adieu, in li moutr' cheull' qu'il aime
Pou qu'i r'vienn' vit', s'il l'a quièr' tout vramint !
Quand in l' lâch'ra, lon du pays qu'i r'grette
Bin haut, dins le ciel, i tourn'ra tros, quatr' tours ;
Pis l' bon coulon rappliqu'ra d'eun' seul' traite
A s' pigeonnier, tout près d' ses chér's amours...

Si ch'est pou fair' concourir eun' pigeonne,
El coulonneux sans offinse, i tâch'ra
Dé l'invoyer quand alle él'v'ra sin jonne
Qu' pindant l'absenc' li-même i norrira.
L' courageus' biête, in sintant qu'alle est mère,
Quand in l' lâch'ra lon, si lon dé s' pétit,
Pour bécoter c' t'infant qu'alle a si quère,
Si vit' qu'eun' flèche alle ergagn'ra sin nid !

Aujourd'hui, l' coulonneux surveille,
Dès l' grand matin, sin pigeonnier.
In fait l' concours, et l'homm', la veille,
A mis ses pigeons au panier.
Autour ed' li, n' voulant personne
— Ni ses infants, ni s' blanc bonnet, —
I trann' comme eun' feuell', dins s' marronne
In r'vettiant dûss qué l' vint il est !

Tout d' même, el temps est magnifique.
Les pigeons r'vienn'tent d' Châteauroux.
I-a mis s' « *blanc-coutiau* », s' « *mosaïque* »
Es' « *bleu-cindré* » pis s' « *pétiot roux* ».
Deux coureurs sont placés dins l' rue,
Du colombier au constateur.
Ces gins, pieds-décaux, poitrin' nue,
Ouvr'tent des yeux à vous fair' peur.

Attention ! un pigeon arrive :
Ch'est l' « *pétiot roux* » ! i s' pos' su l' tot.
V'là qu'i bat d' l'ail' tant s' joie est vive
D'ertrouver s' maison aussitôt.
L' pauv' coulonneux, derrière el porte,
Pâle et trannant, n'os' pus bouger.
I voudrot bin qué l' diape importe
S' coulon dins l' fond du pigeonnier...

El *roux* continu' d' battr' des ailes,
S' rassit su l' tot, l'air fin contint.
L'homm' pass' deux, tros minut's cruelles,
Mais v'là l' pigeon qui rintre infin.
Fin bell'mint, l' coulonneux l'attrape,
Li r'tire es bague, et, tout fiévreux,
I l' jette adrot'mint par el trappe
Dins les mains du premier coureux.

C' t'ichi part fel comme eun' dépêche,
In claquant les pieds près d' sin dos.
I n' f'rot point bon qué l' gaillard kaiche ;
I s' bris'rot pus d'in mill' morciaux.
A moitié rout', comm' pou l'attaque,
L' deuxièm' coureux, d'avanch', tind s' main.
L' premier arriv', li lance el baque :
L' comarat' galop' su l' quémin.

Dins les poussier's, i vole, habile...
Il a tell'mint l'air effrayant
Qu'in crot qu' ch'est eune automobile,
I-arrive au but in plein' vitesse ;
Et qu'in s' bouscule in l'évitant.
I rintr' in glichant su l' parquet ;
Arrête, in culbutant les chaises,
Dins les quatr' coins du cabaret...

Ch'est un spectacl' curieux au monde.
L' coureux met l' baqu' dins l' constateur.
Tout r'dévient calm' pour eun' seconde ;
L' z'assistants s'ermettent d' leu peur.
Nouviau pigeon, novell' culbute !
Quand in arriv' pou l' constater,
In crot qu'é l' diap' rintr' dins l' cahute,
Et ch'est ainsi jusqu'au dernier.

Les coulonneux, el soir, in fiête,
Font vir partout, après l' concours.
L' pigeon vainqueur, cheull' vaillant' biête
Si bell' malgré l' fatigu' du jour...
In in vot au soyeux plumage,
Des noirs, des mordorés brillants.
L' pus souvint, l' biau pigeon d' voyage
A des couleurs aux reflets cangeants...

L' pigeon, qu'est un osiau hors ligne,
S' plaît dins l' cambuss' du malheureux.
Pou l' rich', pou l' pauvr' toudis i-est digne
Du dévouemint des coulonneux.
— Combin d' fos i-a rindu service
D' nos jours, si bin qu'au temps passé !
Ch'est l' messenger qui n'a point d' vice ;
Ch'est l'imag' del fidélité...

Biau pigeon, biau p'tit pigeon,
O bonn' biêt', comm' nous t'aimons !
 Tin vol est si felle
 Et t'es si fidèle
Qu'in peut t'emm'ner lon, bin lon,
D'zeur les mers, au-d'sus des monts !
Vite, à grands cops d'ailes,
T' rappliqu' à l' maison...



L' MARCHAND D'BOS CASSE^e

Au Maître Hippolyte Lefebvre.

L'aut' jour, dins l' coron, i-est passé
Un pauv' tiot marchand d' bos cassé.
Sous s' blous' mal abangé, minape,
Il avot l'air d'un pauver diape.

I portot eun' gross' saqui' d' bos
Semblant énorm' su sin tiot dos,
Et criot, d'eun' voix grêle et trisse,
Pou faire connaître es' marchandise.

Soudain l' gamin vint à chanquier.
I s'in va s' rétindr' dins l' mortier
In lâchant l' sac qui débirouille,
Et joncq' les bouts d' bos dins l' berdouille.

Mon Dieu, Seigneur, queu trist' tableau
Qu' l'infant, s'erlévant del flaqu' d'iau,
In tournant s' pauv' figur' tout' pâle
Vers es' marchandiss' dins l' breucq sale.

L' bos fraich'mint cassé, propre et blanc,
Qui formot l' fortune d' l'infant,
Nageot là, marbré d'espitures,
Lamintabl' parmi les ordures.

« Qu'mint vindr' cha pou rallumer l' feu ?
Plein d' mortier, j' mé l' demande un peu ».
V'là chu qu'avottent l'air ed' dire
L' z'yeux d' l'infant, qui souffrot martyre.

Mais, tout d'un cop, l' pétiot garchon
Aperchot un' pomp' dins l' coron.
Il y porte s' bos, et, fin grave,
I pompe d'sus, pou qu' cha l'erlave.

L'iau, comm' les larmes d'ses biaux yeux,
Bisiot in faisant pir qué mieux,
Quand v'là qu'arrive eun' bonn' grand'mère...
Alle interroge el tiot misère.

« Bé, min fieü, t' bos est d'jà tout cru.
Té d'viens fou d' pomper ainsi d'sus ?
Té t' figur' qu' l'iau ch'est du pétrole,
Et té brais, quand t'as l'air si drôle ? »

— « Ah ! bonn' femm', laissez-min pomper,
M' bos est sale, et ch'est pou l' laver ».
Répond l' tiot in brayant d' pus belle,
Les yeux suppliant cheull' bonn' vielle.

« M' famille est aujourd'hui sans pain.
Si m' bos est sal', j' n'in vindrai rien :
M' père l'a squetté d' ses palissates
C' matin, malgré qu'il est malate ».

Vite l' femme a compris l' pétit.
Et, dins sin bon cœur all' lit dit :
« J'acate t' bos. N' prinds pus tant d' russe,
Viens porter l' tout dins m' vieill' cambusse ».

L'infant n' sé l' fait point dir' deux fos,
Et, r'mettant vite s' querqu' su s' dos,
I trotte, obliant s' misère,
Vers el port' du fournil grand'mère.



SUR LA CATASTROPHE DES MINES DE COURRIERES

10 MARS 1906

I

Salut ! ô martyrs ed Courrières,
Brav's carbonniers nés pou l' douleur !
O pauvers gins ! oh ! mes pauv's frères,
Combin nous pleurons vos malheurs !

Qu'mint s' mettr' pareille affaire in tiête ?
Douz' chints mineurs périr dins l' feu
Sans pouvoir pinser eun' milette
L'infant à s' mère, el père à s' fieu !

Anéantis par l' flamme et l' soufre,
Tous ces innochints sont brûlés,
Collés dins les poussier's du gouffre,
S'étreignant par group's affolés.

Oh ! l' z'écapés dins les ténèbres !
Poursuivis par l'affreux grisou,
Piétinant des débris funèbres,
In hurlant d' douleur comm' des fous.

Et ces héros prêts pou l' sauv'tage,
In connaissant si bin l' danger.
Qui cherch'nt dins les foss's in ravage,
Un comarate à récapier...

Et les veuv's, les mèr's, les tiots gosses,
Ces milliers d' gins du Pays-Noir
Qui train't dins l' coron, d' fosse in fosse,
Abimés dins leu désespoir.

Leur esprit garde incor' l'image
Du mineur comme il est parti ;
Mais ils n' verront pus l' cher visage
Des vaillants complèt'mint meurtris.

Ch'est fini ! pus jamais d' caresse !
Pus d' joi', pus d' pain et pus d' bonheur !
Tous les corons ont l' même tristesse.
Tout's les maisons ont l' même douleur !

L' détress' n'a point passé eun' porte,
Et l' deuil est partout dins l' cité...
Qu'ont-ils fait pou souffrir d' la sorte,
Ces malheureux persécutés ?

Rich's et pauvr's, tout l' monde est pour vous.
Vaillants mineurs, in vous admire ;
L' z'infants mêm', brisant leu tir'lire,
Vous béniss'nt in donnant leus sous...

Pauv' ouvrier's mineurs, mes frères,
Oh ! oui, nous pleurons vos malheurs !
Salut ! ô martyrs ed Courrières,
Brav's carbonniers nés pou l' douleur...

III *V*

Oh ! queull' biêt' monstrueus' qu'est, dins l' fosse, el grisou !
Ch'est l'enn'mi qu'in n' vot point, ch'est l' poison anonyme.
I n' s'amoutr' point null' part, mais il est tout partout.
L'air seul peut l' ramouner et rindre s' forch' minime.

I s' glich' dins les cassur's, i s'infut' dins les trous ;
D'un passage el pus sûr il in fait un abîme.
Si l' vint n'a point d' vigueur, l'homme a bientôt l' dessous.
L' gaz i' vient ; i' faut fuir ou s'indormir victime.

Après un d'ses méfaits, il est tranquill' longtemps,
Semblant voloir, ainsi, rindr' les mineurs confiants,
Pour, pus tard, d'un seul cop, les invahir ed' flammes.

L' grisou, ch'est l' cat qui griffe un infant traîtreus'mint ;
Ch'est l' tigr' tuant d' derrière el mouton innochie ;
Ch'est l' langue in feu du diap' qui purlèqu' les pauv's âmes.

13 Mars 1906.

LES ATELIERS CAIL

A mon ami le peintre Jean Bédorez.

D' Denain, l' pays rimpli d' feumière,
D' Denain, l' ville à l'âme ouverrière,
Pour apprécier toute el valeur,
Il faut l' connaître in travailleur.

Eun' des puissanc's ed l'industrie
Qui donne à D'nain l' forche et la vie,
Ch'est l'z' *Anciens Etabliss'mints Cail*.
R'connus dins tout l' mond' du Travail.

In fait là des ouvrag's hors ligne.
Ouverriers et maîtres sont dignes.
Pa tous les travaux ingénieux,
Du bon r'nom de l'ATELIER si vieux.

In y travaille avec vaillance,
Pou l'étranger comm' pou la France,
Et dins l' monde intier, d' bout in bout,
Cail, Denain, sont connus partout.

In construit des cheval'mints d' mine,
Des lanc's-torpill's pou la marine,
Ponts, appareils à glach', moteurs, —
Tout's sort's ed' machin's à vapeur.

Des grand's locomotiv's « expresses »
Pou toutes les Compagnies françaises,
Et des cheulles d' tout's diminsions
Pou la France et l'exportation.

Eun' machin' sitôt terminée,
Solid'mint alle est imballée
Dins des caiss's, pa pièch's, par morciaux,
Pou' qu'in l'imbarqu' sur les vaisseaux.

Et v'là l' locomotiv' partie,
Par eximpe, in Turki'-d'Asie,
Au bin in Russie, au Pérou,
In Indo-Chin', presque partout.

Ces établiss'mints admirables
Construis'nt des chucris formidables
Avec chaudièr's à serpentins,
Pou cuire el chucr' bin facil'mint ;

Des appareils ed chucreris d' canne
Pou la Quad'loup', pou la Havane,
Mexiqu', Brésil, Pérou, Chili,
Egypte, infin tous les pays.

I faut vir cheull' vaillante usine !
I faut vir comme in y turbine !
Pou l' fin travail, l'activité,
Ch'est eun' des meilleur's del cité...

(Du feu qui bise in mill' couleurs.) *enun*
 Des gros pilons, les carcass's sombres
 S' détach'nt au mitan des lueurs
 Du feu qui bise in mill' couleurs.

Quand in arrive à cheull' grand' salle,
 In s'crorot dins eun' cathédrale. —
 El flamm' du bas, el jour d'in haut,
 Font, aux ferniett's, comm' des vitraux.

Pou forger, faut l' force et l'adresse. —
 Comm' l'esculpteur i pertrit s' glaisse,
 L' forgeron pertrit l' fier in feu,
 In buquant l' martiau tant qu'i peut.

I fait ainsi des biaux ouvrages,
 Comm' des biell's, des arbr's d'erlevage,
 Un peu plus lon, in vot taper
 L' pilon su des gross's pièch's d'acier.

Les lopins, pou ces grosses pièches,
 Cauff'nt dins l' four qui lanc' des flammèches. —
 Là, quand el fier est rouge à point,
 Les manoeuvr's vont l' quère avec soin.

Ils l'impogn'nt avec un' grand' pince,
 Suspindue à l' chaîn' d'eun' potince,
 Et l'amèn'nt sous l' pilon viv'mint. —
 L' martelleur donne el commind'mint.

Et v'là l' martiau qui tap', qui tape
In faisant un potin du diape. —
El daine i trann' sous les chabots,
Tell'mint cha buqu' des fameux cops !

El lopin, sous l' pilon s' martelle.
L' forgéron l' fait r'muer d' pus belle
Et l' façonne, afin d' li donner
L' form' qu'un dessin vient d' li moutrer.

Mais v'là l' chaudronn'rie imposante,
Ses ponts maniant des mass's pésantes,
L'vant l' chaudière d' trent' mille kilos,
Comme eun' femme élève un' louch'-pot.

Pou river cheulle immens' chaudière,
L' chaudronnier, qui connot s' n'affaire,
Peut l' fair' placher du sins qu'i veut ;
L' pont roulant l'inl'vra comme un ch'veu.

Attintion ! l' chauffe d' clos intasse
L' rivet roug', qu'i met bin à place.
Aussitôt, l' chaudronnier tout prêt,
Dins s' machine écrase el rivet.

Cheull' machin', d'un modèle habile,
Serr' ses dints comme un crocodile,
Et vous poche el rivet dins l' trou,
Solid'mint, et tout d'un seul coup...

Avec es' t'ingénieux système,
Il in est à peu près du même
Pour construire el' carpint' d'un pont
Qui-a parfois tros-chints mètres d' long.

In a fait un pont su la Saône,
L' pont d' la Boucle, à Lyon, su l' Rhône,
Carpint's et caissons du *Métro*,
Pou passer des trains in d'sous l'iau.

Nous arrivons à l' mécanique. —
Ch'est aussi eun' gloir' del boutique !
Pour el machine ed précision.
L' z'Ateliers Cail sont très in r'nom.

Ichi, comm' les abeill's d'eun' ruche,
Tout l' mond' groupé, l'un près d' l'aut' buche,
Surveillant les machin's-othieux
Sans jamais les quitter des yeux.

In taill', dins l'acier, d' z'inguernages,
Comme in taill'rot dins du fromage. —
In cop' des équett's au rabot,
Dins l' bronz', dins l' fier, comm' dins du bos.

I n' faut point, là, faire ed brioches. —
Des pièch's just's comme des pièch's d'horloches
Vautent quéqu'fos leu pèsant d'or :
Faut bin régler l'othieu qui mord.

Pou fair' marcher sci's et fraiseuses,
Riveus's, aléseus's, mortaiseuses,
Les ponts roulants, tout l' saint frusquin,
Comm' transmission, in n'y vot rien.

Ch'est l' grande estation électrique,
Lançant in d'sous s' fluide énergétique,
Qui fait, in sorcier infernal,
Percher, tailler, inl'ver l' métal.

Dins cheull' bell' sall' propre et r'luisante,
Des machines superb's et puissantes
Invott'nt, dins tout l'établiss'ment,
Et l' force et l' leumière in même temps.

Tournant, l' dynamo lance eun' flamme. —
I sembl' qu' des ateliers ch'est l'âme.
Et, digne hommage dû au Travail,
Là, tout près, in vot l' buste d' Cail.

V'là l' montage. Ichi l' mond' s'active
Près d'un foyer d' locomotive.
A s' chaudière il est réuni,
El tout artistémint bâti.

Pour eun' locomotive « expresse »,
In a fait ç' masse d' tôle qui s'dresse,
Suspindue à l'énorm' crochet
Du pont électriqu' toudis prêt.

Fixés su' les *mann'quins d' montache*,
Les deux *long'rons* sont à leu' plache.
C' carpint', faite in solide acier,
Va r'chévoir chaudière et foyer.

Cheull' manoeuvre accompli', bin vite
Eun' bind' d'ouverriers intrépites
S' lance aux flancs du monstr' colossal
Et li met des muscles d' métal.

In d'sus, in d'sous, in d'dins du diale,
Ahue ! ahu' ! tout l' mond' travaille, —
Buquant, perchant, s' dém'nant dins l' fier. —
Ch'est l' vrai' marmite à Luchifer !

Ces ouverriers, pleins d'énergie,
Sébl'nt tous donner un peu d' leu vie
Pour animer l' coloss' puissant
A qui l' vapeur rimplach'ra l' sang.

Pou, contribuer à l' faire vivre,
Les chaudronniers in fer, in cuivre,
Viennent y placher d' nombreux tuyaux
Qui vont li servir ed' boyaux.

Su l' corps del machin', tout à l'aise,
L'air comprimé perche et alèse
Des tros à rivet, à boulon,
Pou' l'assemblage d' précision.

El manoeuvre nécessaire est faite. —
Su' ses patt's, i' faut mettre el biête.
In a vérifié les détails
Des rou's bin plaché's sur les rails.

Un seul homm' commande à voix haute
El manoeuvre, — et, comme un pilote
Qui guide un vaisseau sur la mer,
I conduit l' masse d' fier in l'air.

Deux ponts électriqu's vienn'nt, tranquilles,
Inl'ver l' bloc ed cinquant'-trois mille,
Et l' mettr' sur les rou's, fin bell'mint,
Comme in l' mettrot avec es' main.

Oh ! ch'est incor posé d' vitesse. —
Tout est construit d'eun' tell' justesse
Qué l' tour ed forc' qu'in admir' tant
Est terminé sur un rien d'temps.

Les ouv'riers r'vienn'nt à la charge,
Grimp'nt sur l' machine in long, in large.
Ces gins sont cor nombreux in plus,
Car les garnisseurs y sont v'nus.

Pou qué l' machin' soit à la mote,
Ceux-là vont s' charger del capote, —
Eun' capote d' tôle in laiton
Qu'i façonn'ront comm' du moll'ton.

T' qu'à la fin, par un groupe alerte,
El locomotiv' s'ra couverte.
Sitôt terminé del régler,
Déhors in ira l'essayer.

Finie, all' sé drêche, haute et fière.
In vot les vein' à l' face arrière,
Qu' l'homme n'ara qu'à toucher un peu
Pou faire marcher cheull' masse in feu.

In l' graisse, in l' cauffe, in l'alimente,
Et, viv'mint, l' vapeur mugissante
Fait agir tous les muscl's à l' fos. —
L' biêt' s'élanç', vous f'sant froid dins l' dos.

All' marche, alle est bin terminée !
L' feumier' s'écappe à plein' bouffée.
Quand tous les essais s'ront finis
In donn'ra l' dernier cop d' vernis.

Dins un grand atelier d' peinture,
In rimbellira s' rhabillure.
Puis' partant, propr' comme un bijou,
In li dira : « Bonne chanc' ! » tertous.

« Bonn' chanc', locomotiv' qui grondes
In traînant les gins par el monde !
Va moutrer qu' dins not' Pays Noir
In n' manqu' point d' corache et d' savoir ».

L' FETE SAINTE-BARBE

A mon ami Arthur Carpentier.

*« V'là aujourd'hui cent ans (1)
Qu'in a trouvé saint'Barbe au fond
Avec es' lampe à s' barette,
Ses othieux à sin côté,
Assis sur eun' gross' gaillette,
In train d'minger s' briquet. »*

V'là l' saint' Barb' ! le v'là, not' fiête,
A s'amuser, in s'apprête.
In va vir qu'é l' bonne humeur
N' désert' point souvint l' mineur.

Hier, dins l' coron, les femmes
All's sé sont mis' hors d'ell'-mêmes
Pou trouver un tiot bouquet
A l'homme qui l'a bien gagné.

(1) Vieux refrain

L'homme n'a pus pinsé à s' peine.
Quand i-est rintré del quinzaine
Et qu'il a vu s' tiot infant
S'approchant d'li in trannant,

Li donner l' bouquet pou s' fiête :
— « Tiens, papa, j' té la souhaite ! »
Oh ! comme l'ouverrier, contint,
S'est mis à basier l' gamin.

Comm' l'hommé f'sot mill' bais's au gosse,
L' femme, qu'in voulot un tiot cosse,
All' s'est écrié : « Eh bin !
Queu nouvell' ? mi, j' n'in ai point ? »

Alors, l'homm' s'a laissé faire :
Il a imbrassé s' commère. —
Pis in a soupé, joyeux,
In buvant un cop, mém' deux.

Aujourd'hui, — ch' n'est point un vice, —
Des kilomètres d' saucisse,
Cuite avec des rondiaux d' pons,
Ont été miés dins l' coron.

A ch' t'heure, ahu' ! qu'in s'amusse !
Qu'in n' busich' pas à ses russes !
In a terminé l' travail
Sans malheur : ch'est l' principal.

Pis, au soir, i faut qu'in danse,
Intré deux pousser l' romance...
Ch'est biau d' savoir travailler
Et d'honnêt'mint s'amuser.

Crions à findr' nos capotes :
« Viv' saint' Barbe et viv' nous autes !
J' vous souhaite à tous, bonn' gins,
Eun' gross' berlin' d'amus'mints... »

L' mineur peut, après la fiête,
L' soir, — s'il rintre un peu pompette, —
Répondre à s' femm', qui l' grondera,
In s'infutant dins les draps :

*« V'là aujourd'hui cent ans (1)
Qu'in a trouvé saint'Barbe au fond
Avec es' barett' su s' tiête,
Ses othieux à sin côté,
Un bouquet de violettes :
Vivent les carbonniers !*



(1) Vieux refrain

BOUTADE

A mon ami Justin Morand.

In v'not d' trouver l' veine à l' bowette.
 Zeph Cafougnette i' l'exploitot.
 R'serré, l' carbon étot fin raite :
 In tapant d' dins, l' pic erbinot.

El porion d' coupe — un vieux brave homme —
 Avot fait l' prix d' veine au hasard,
 In arringeant li-même el somme,
 Quand v'not l' quinzaine, — un peu plus tard.

L' porion, un jour, arrive à l' taille,
 Faisant s' tourné, comme tous les jours.
 Not' Zeph à l' vein' livrot bataille
 Et randouillot à doubels-tours !

— Cré nom, s'écriot Cafougnette,
Qué l' veine est dure à c' t'indrot-chi !
Ravettiez bin cheull' gross' gaillette :
V'là qu' jé l'ai usée à l' « ardi » !

« Par berline d' carbon, in donne
Douz' sous ; pourtant, à bin parler,
Ej' vous assur' qu'in s' déboutonne
Pour in faire assez pou s' cauffer ».

El porion répond, l'air sévère,
Mais in riant, tout'fois, in d' dins :
— « I faut taper pus fort, vieux frère,
Et vous gagn'rez beaucoup d'argent .

« L' carbon est dur, mais l' veine est belle ;
Et l'in dira chou qu'in voudra :
Aussi vrai qu' ch'est Zeph qu'in t'appelle,
Ch'est soixant' centim's : cha rest'ra ? »

— « Pourquoi ? répliqu' Zeph, hors d'haleine
Ch'est soixant' centim's et rien d' pus ?
Ch'est mi l' premier qui-a trouvé l' veine,
Et l' prix n'étot point marqué d'sus ! »



POUR UN ALBUM

Pour Mademoiselle François.

— Que peut donner d' mieux un mineur ?
— C' qui trouv' sous terre à sept cents mètres,
L' résultat d'ses pein's, dé s' labeur :
Un morciau d' carbon, eun' gaillette...

Car el carbon coût' pus d'ardeur,
Pus d'effort qu'un sonnet d' poète —
Et, comm' qualité, comm' caleur,
I l' surpass' souvint eun' milette !

In ravettiant c't' album si biau,
Mineur, à tout cha, mi j' busios ;
Mais m' projet finit bintôt d' vivre,

In effet, j'ermarqu', fin saisi,
Qu' si j' mettos eun' gaillette ichi,
Vous n' sarott's pus fermer vot' livre.



UN BON REMEDE

A mon ami Aimé Blaise.

Tous les bonn's gins d' not' ville
Qui n' possèd'nt pus d' cheveux
Peuv'nt, à ch't'heure, êtr' tranquilles,
Car cha va d'aller mieux.
In vient d' trouver un r'mète
Qui peut lieu fair' pousser
Tant d' cheveux su leu tiête
Qui n' pourrott'nt pus s' gratter.

I faut, pou fair' cheull' graisse,
Un kilog d'gras d'corbeau,
Del neig' réduite in braisse,
Des rachines d' chabot ;
Du vin copé par tranches,
L' tout cuit sur un bon feu,
Et, pou touiller c' mélanche,
El crochett' d'un boteux.

Cheull' graisse est vrainint sûre :
N'y-a point s' parell' null' part.
All' f'rot v'nir eun' chév'lure
Sur eun' bille ed billard.
Avec é ç' curieux r'mète,
L'aut' jour in a graissé
L' dos d'eun' vieill' balayette :
Les poils i-z-ont r'poussé.

L' jour del ducasse, Charlotte
Laiss' kéir, — ch'est curieux —
Sur eun' tarte à l' compote,
Un peu d' graiss' pou' les ch'veux.
Quinz' jours après, l' gaillarte
Avot des gins d' vénus.
All' va lieu quère eun' tarte :
Y-avot du poil ed'sus !

Tout's les personn's inquiètes
Qu' leur tiêt' dépass' leus ch'veux
N'ont qu'à s' mettre eun' milette
Dé ç' t'onguent merveilleux ;
Et, sans aucun' souffrance,
Ces gins, pou bin longtemps,
N' s'ront pus dins l'obligeance
D' fair' leu ligne au mitan !

Si l' crâne i rest' quand même
Uni comm' un plat d'bos,
Pou continter les femmes,
V'là chi tout chu qu'i faut :
L' sans ch'veux, d'sus s' tiête polle,
Fra coller pas s' z'infants
Des décalcomanies :
Cha lieu f'ra passer l' temps !

Vrai ! c' curieux cataplasse,
Ç' noviau r'mèt' si vanté,
Fait r'pousser eun' tignasse
Comme un vrai chou frisé...

LES ARNITOILES

A mon ami Jules Watteuw.

El vint, dins l'ertour d'air, souffelle in chiffotant
Et berche, au long des bos, les *blancheurs* in même temps.
Les poils ed' camoussé allott'nt comm' des bannières
Et jett'nt des éclats blancs dins eun' demi-leumière.

L'iau, qui coule au kernet, fait s' course in chuchotant,
Et r'flèt', del lampe in feu, l' tour ed' cuivre éclatant,
L'indrot, pou ch'ti qui pinse, a des airs ed' mystère ;
Faut dire aussi qu' cha s'trouve à huit chint pieds sous tierre.

Ch'est mystérieux, surtout quand in vot l'homm' barbu
Qui' dins les ombr's épaiss's lançant s' bras rétindu,
Agite comm' pou prêcher, ses deux manch's d' gris' toile.

In est in chair ed poul', cha vous ripielle l' piau.
L' momint est solennel, ch'est un étrang' tableau...
El poèt' Jul's Mouss'ron dépourr' les arnitoiles !



IN QU'MIN D'FIER

Cafougnette, in qu'min d' fier, l'aut' jour,
Pour trouver l' temps un peu plus court,
Implit eun' bonn' pipe à houppette
Et s'impresse d'y mettr' l'alleumette.

L' wagon qu'minchot à s'infunquier,
Quand Cafougnett' vient à r'marquer
Qu'eun' voisin' faisot la grimace
In r'vettiant l' pipe à l' fort' tignasse.

Cafougnette, in saquant toudis,
S'adresse à l' jonn' femme et li dit :
— « Pardon, madam', j' sus bin in peine
Ed' savoir si l' feumièr' vous gêne ?

— « Oui, répond l' dame in derchant s' cou,
La fumé' m'incommod' beaucoup ».
— « Eh bien, pauv' femm', Dieu mé l' pardonne,
Vous allez chi d' d'avoir eun' bonne ! »



EUNE BONNE TIETE

A mon ami Adolphe Crauck.

Tout l' monne, ichi, dins not' pays,
Connot l'arsouille d' Cafougnette,
Et, comme in dit, tel pèr' tel fils ;
Car sin p'tiot garchon n'est point biête.

Il est, au contrair', fort malin ;
Mais s' mère all' l' laiss' trop faire à s' mote.
A l'école i' n' va point souvint
Et, pour l'instruir', ch' n'est point commote.

Aussi, l'aut' jour, es' bonn' maman,
Dins l' ru', rincontre el maître d'école,
Et ch' l'homme, pou' s'informer d' l'infant,
Li-adresse aussitôt la parole :

— Eh bin, madame, et vot' gamin ?
Vous l' laissez dins l' vagabondage...
Jé n' l'ai point encor vu ç' matin.
Il fuit l'écol' : ch'est bin dommage.

Oui, 'ch'est dommag', car votre enfant
Tient d' son pēr', Monsieur Cafougnette.
Ch'est un sujet intelligent :
Il a, j' vous jure, eun' fort bonn' tiête ».

— « Eun' bonn' tiête ? Ah ! bin oui, Monsieur,
Répond aussitôt l' ménagère,
J'cros bin qu'i a eun' bonn' tiête, m' fieu :
I met d'jà les capiaux dé s' père ! »



A CONSTANT MOYAUX

Pièce dite à la Mairie d'Anzin, le 23 Septembre 1906.

Un homm' qu'in aim' tout comme un père,
Ch'est l'architect' Constant Moyaux.
Ch'ti qui l'approch' faut qu'i l'euch' quère,
Ç' vieillard aussi douch' qu'un agneau.

Toudis vaillant, toudis tillache,
A s' métier donnant tout sin temps,
Ch' l'homme est un modèle d' corache.
Malgré ses soixante-et-onze ans.

Artiss' consciencieux, t' qu'à l'extrême,
In haut d' l'échelle i-est arrivé
Pa' l' seul' puissanc' dé s' travail même
Qui n'a point cessé d' l'animer...

Il a marché franch'mint à l' gloire
Sous l' rayonn'mint d' ses pur's vertus.
Imbellissant s' vie et s' mémoire,
En faisant du bien tant et pus.

Dé s' tiot' patri', les grands artisses,
Personn' mieux qu'li n' peut les aimer !
Que d' dévouemint, que d' sacrifices
I-a pou d' viell's œuvr's à démucher !

I-est bon comme el pain pou s' famille.
D' ses comarat's i fait l' bonheur
Par es' n'esprit, s'n'humeur tranquille,
S' fidélité, s' généreux cœur...

Pou les jonn's artiss's, i-est eun' source
D' conseils qué s' talent peut donner,
Et pou lieu-z-accorder eun' bourse,
L' cordiau del sienn' sait s' déloyer.

Pou ces débutants, quel eximble
Qu' l'existenc' dé ç' grand travailleur !
Queu sag' modèl', les mœurs si simples
D'un ouvrier d' parell' valeur !

Brave infant d'Anzin, l' vaillant' ville,
Moyaux, garchon d'un menuisier,
N'étot point cor pus haut qu'eun' guille
Qué s' grand plaisi ch'tot d' dessiner.

Promis pou fair' l'état dé s' père,
I tournot quéqu'fos l'aberquin :
Mais chu qu'il avot cor pus quère,
Ch'étot l' construction et l' dessin.

In juant avec les épleumettes,
Des bouquets d' bos et l' gros maillet,
L' gamin avot déjà dins l' tiête
Aut' chos' qu' l' plan d'un bas d' buffet.

I s'écappot lon dé s' demeure
Dins l' fossé du catiau Perdrix,
Pour y rêver pindant des heures,
In faisant ses dessins chéris...

Ses bons parints, veyant l'aubaine,
Ont mis leu courageux garchon
Aux Académi's d' Valinciennes
Pou les Beaux-Arts, pou tout du bon.

D'puis ç' t'époque, ouvrant t' qu'à perpette,
Etudiant dins tous les pays,
Comme architecte i-est dév'nu maîte...
Es' labeur a porté ses fruits.

Dins l' nouviau « Dictionnair' Larousse »,
Qu'in r'vett', dins les M, à Moyaux,
Et l'in r'marqu'ra, tout à la douce,
Un aperçu d'ses biaux travaux...

El' Vill' d'Anzin, fière d' l'ouvrache
D'un d' ses plus glorieux infants,
Vient d' fair' à ç' vieux maïte un hommache
Qu'peu d'hommes r'choivent d' leu vivant.

Ç' qu'in nommot: « Plach' d' l'ancienn' Mairie,
Ch'est décidé qu'in l'appel'ra
» Plach' Constant-Moyaux », pou la vie.
— Honnèur à ceux qui-ont fait c' chos' là !

Car i porte au cœur, el brave homme,
L' sèv' d'ardeur dé s' pays natal, —
Et glorifier Moyaux, in somme,
Ch'est aussi glorifier l' Traval.



CAFOUGNETTE IN AMERIQUE

A mon ami André Jacob.

Cafougnette, i n'y-a point longtemps,
A marié l' pus vieux d' ses infants, —
Adèle, eun' fin belle et gross' fille,
El pus arvénant' del famille.

L' jour del noc', Cafougnett', contint
Ed caser s' fille core assez bin,
S' met à boir' del bière à plein' pinte, —
Il in bot tant qu'i peut in printe.

Si bin qu' quand l' noc' s' met à dîner,
In comminche à peine à minger
Qué Cafougnette a déjà s' cuite
Et s' tint tout honteux dé s' conduite.

« Pou n' point m' faire r'marquer, qu'i s' dit,
 « J' m'in vas m' rétinte d'sus min lit.
 « J' m'esquiv' sans rien dire à personne :
 « In n' verra point qu' j'ai m' pétit' pronne ».

Mais Cafougnette est tell'mint saoul
 Qu'i mont' dins l' chambr' des jonn's époux.
 Il a tant bu qu'é s' tiête all' tourne :
 I n' sait point pas d'üss' qu'i s'infourne.

Sur un biau lit tout préparé
 Pour archévoir les jonn's mariés,
 Not' saoulot, tout habillé, s' couche
 Et ronfell' bintôt à plein' bouche.

Oui, mais v'là qué sus l' cop d' minuit,
 Dins l'escalier in fait du bruit.
 Cafougnette aussitôt s' réveille
 Et vot qu'il est dins l' chamb' dé s' fille.

In deux s'cond's il est estampé
 Pou partir dins s' chambre à côté :
 Mais, i n' peut point s' sauver d' la sorte...
 Il intind les mariés à l' porte.

Iou, iou, seigneur ! i s' crot perdu.
 I n'a qué l' temps, pou n' point êtr' vu,
 Dé s' sauver d'zous l' lit au pus vite...
 D'un seul bond i s'y précipite !

Il étot temps. Les deux jonn's gins
Vénottent s' coucher justémint.
El marié dit à s' pétiot' femme :
« Adèl', té sais combin qué j' t'aime !

Eh bin, prêt'-min tout t' n'attintion :
J' voudros t' poser eun' grav' question. —
— « Démandez » qu'all' répond l' pétite :
« J' n'ai rien à vous r'fuser, Polyte ».

— Bé, v'là qué j'ai à t' demander :
D'autr's homm's ont-ils pu t'imbrasser ? »
— « Cha, ch'est eun' drôl' question tout de même :
I n'y-a foqu' vous, Polyt', qué j'aime ».

— « Ch'est sérieux, répons comme i faut :
Est-c' qu'in t'a imbrassé' quéqu' fos ? »
— Non... Ah ! si... pardon... jé m' rappelle...
Mais foque eun' fos, foi d' vo n'Adèle !

Par un biau soir, dins not jardin,
J'ai r'chu quéqu's baiss's à m' cousin ».

.....
— « Eh bin, Adèl', pour vous bernique !
D'main j' m'imbarqu' seul pour l'Amérique... »

L' pauv' femme, in intindant ces mots,
S' met à crier, à braire à flots,
Quand, tout à coup, l' femm' Cafougnette
Rint' dins l' chambre et d'mand', toute inquiète :

— « Bé ! queu nouvell' ? Qu'est-ç' qu'il y-a ichi ?
 Vous fait's l'infer dins l' paradis !
 Vous êt's montés d'pus eun' minute,
 Et j'intinds déjà qu'in s' dispute ».

— Oui, répond l' jonn' femme in brayant...
 Pinsez comme m' n'homme est méchant :
 I m'arproch' deux, tros pétiot's baisses
 Qu'é m' cousin m'a fait' dins m' jeunesse...

« Mi, l' pus brav' fill' dé d'zous l' soleil,
 Marier un homm' jaloux pareil !
 D'main i s'imbarqu' tout seu, ma mère,
 Pou l'Amérique... Ah ! bin, j' peux braire »...

El pauver femm' pleur' ses yeux hors,
 S' laminte d' pus fort in pus fort...
 — « Tout cha... dit l' maman, ch'est des contes :
 Deux tros baiss's, ch' n'est point l' mort d'un monte.

« Bé, mi, pis t' pèr' nous somm's heureux, —
 Et pourtant pus d' dix amoureux
 M'ont fréquentée avant m' mariage.
 Cha n'impêch' qué j' fais bon ménage ».

L' bell'-mère avot à pein' fini
 Qué Cafougnett' sort dé d'zous l' lit
 Et s' moutre in criant : « Véronique,
 In v'là core un pou l'Amérique ! »

L' PANIER DE PRONNES

A mon ami Eugène Chigot.

L'aut' jour, Zeph' Cafougnett' s'étoit mis in colère :
I-avot caché dispute à sin propriétaire.
Ç' propriétaire étoit v'nu visiter l' maison
Et n' voulot point fair' faire eun 'seul' réparation.

Contraire à s' n'habitud', Cafougnette i s'importe
Et trait' l'avaricieux d' tous les sins, tout's les sortes,
D' voleur, ed' fainéant, — enfin, il li in dit
Dé ceull's qué j' n'os'ros point vous répéter ichi.

— « Ah ! pusqué ch'est comm' cha, ti, t'aras d' mes nouvelles,
S'écri' l' propriétaire, aussi tout à l' foufielle...
Pas pu lon qué t' t'à l'heur', j' vas t'invoyer l'huissier,
Et, aussi vrai qu' jé l' dis, j' té f'rai déménager ! »

Pis, là-d'sus, i s'in va, bertonnant dins li-même.
L' pauv' Cafougnette, à s' tour est disputé pa' s' femme :
— « Té vos, dit l' ménagèr', té maltraïtes ç' t'homme-là :
I' va nous mettre à l' port', nous v'là chi dins d' biaux draps ».

« Mais, s'il n'est pas trop tard, va-t'-in l' trouver tout d' suite,
Té t'expliqu'ras d' tin mieux ; va, dépêch'-té bin vite.
Nous avons trop d' peun'tierre', tiens, port'-li un panier.
L' bonhomme est fort avar', tout pourra s'arranger ».

— Femm', t'as eun' bonn' idé', qué répond Cafougnette ;
Mais quant à mes peun'tierres, i' n'd'ara point eun' pette.
Mes biaux peun'tierres lesquenn' pour un avare ainsi ?
J' vas li porter des pronn's : ch'est bon assez pour li ».

Et Cafougnette s'impar' d'un panier d' vieill's *Rein's-Claute*,
Pis, chez s' propriétair', tout sin pus vite i' s' trotte.
L'homme étot à s' maison, tout in colère incor :
Cafougnette, in trannant, s'infut' dins l' corridor.

Malgré qu'i n'a pus foque un ou deux ch'veux su' s' tiête,
Avant qué d' s'amoutrer il ertire s' casquette,
Pis, d'avant l' propriétaire, i' va d'mander pardon.
Et l' suppli' d' vouloir bin el laisser dins s' maison.

— « Javoue qu' j'ai été vif, qu'i' dit, mais j'ai l'âm' bonne...
La preuv', qué j' vous apporte un panier d' grosses pronnnes.
Ch'est des bellés *Rein's-Claute* bin tert's et pleines d' jus ;
All's sont bonn's à mingier, in n'os' pus pocher d'sus ».

Là-d'sus l' propriétaire i' dévient d'eun' tell' rache
Qu'il impongne el panier, ou, putôt, qu'il l'arrache,
Et s'met à j'ter les pronn's eun' par eun', tant qu'i' peut,
Su l' tiête d' Cafougnett' qui n'avot pus d' chéveux.

Chaqu' pronne, in arrivant su l' tiête d' Cafougnette,
S'écrase in espitant del compot' su' s' foss'lette,
Et chaqu' cop qu'il erchot el pauvr' homm' jett' ces cris :
« — Qué l' bon Dieu soit béni, qué l' bon Dieu soit béni ! »

L'avare, intindant cha, sint s' rag' qu'alle erdoubelle,
I dit : « Té t' moques d' mi, j' vas t'écraser l' cervelle ».
Et pouf ! l'autre erchoit core eun' pronne d'sus s' caillau :
« Qué l' bon Dieu soit béni ! » qu'i répond aussitôt.

Alors, quand el panier est complèt'mint à vute,
L' propriétair' s'écrit in hurlant comme eun' brute :
— « Cré nom dézos d' vaurien ! m'expliqu'ras-tu pourquoi
Té cri's « Dieu soit béni » à chaque coup qué t'erchois ?

— « Au lieu d'un panier d' pronn's, répond l'aut', prêt à braire,
Em' femm' volot qu' j'apporte un panier d' gros peun'stierre.
Et bin ! j'ermerci' Dieu d' point l'avoir acouté :
Avec des gros peun'tierr', vous m'arott' assommé !



JOYEUX MARIAGE

Air : « Saint-Nazaire »

A mon ami le Docteur Choquet.

Il y-a grand r'mu'-ménache
Aujourd'hui dins l' coron,
Et parmi tout l' dallage
In fait buquer l' canon.
Dès l' matin, à l' piquett' du jour,
In sortot d'jà les tart's du four,
Et des femm's à l' joyeuse allure
Su l' cour allongeott'nt el joncqûre.
Ch'est qu' deux bons infants,
Visins d'pus longtemps,
Su l' conseil ed leu maman
Vont s'unir in leu mariant.
Tout l' coron jubile...
In frotte, in babille.
Les ferniêt's luis'nt comm' plat d'étain :
Cheull' dé l' mariée est garni' d' piaux d' lapin !

Vive el biau mariache !
Qu'in intind dins tous l' z'alintours.
Les jonn's, les vieux, tous les âches
Braill'nt d'invie à dévénir sourds

Dins ç' biau jour.

Vive el biau mariache !
S' répèt'nt les marieux tour à tour,
In busiant, l'air fin bénache :

« Nous v'là d'sus l' route d' l'amour
Tout t' qu'à la fin d' nos jours ! »

I faut vir quand l' cortèche
S' met in rout' pou' partir,
Comm' tout l' monde i s' dépêche
Et s' bouscul' pou' mieux vir !
Les coupl's sont raid's comm' des bâtons ;
L' z'infants frisés comm' des moutons.
Des femm's port'nt des démons d' coiffures
Garni's d'osiaux comm' eune haïure. —

D' z'homm's, dont les capiaux
Ont servi d' cach'-pots,
Sont fiers, dins leu nué pal'tot,
Qu'i n'est point là d'être trop tiot :
L' marié, pis s' jonn' femme,
In gants couleur crème,
Ont tout l'air d'avoir à chaqu' main
Un cataplasse ed moll' farin' dé lin.

In leu m'tant in mémoire
El menu du banquet,
Ces gins font des mâchoires
Comm' des lames d' louchet.

Il paraît qu'i z'ont, comm' festin,
Bouillon, boulli, poré', lapin,
Et du vin plein eun' demi-tonne
Pour arroser l' gross' tarte à pronnes. —

Et comme in rira
Quand un drôle ira
Prindr' sous l' tabl', sans imbaras,
L' jonn' femm' marié' pa' ses bas !
Pis moutrant l' gartière
A l' noc' toute intière,
Queu pathiau ! tout l' mond' saut'ra d'sus,
Pou' l' partager comm' del corde d' pindu !

Quand in ara s' panch'lette
Bin rimpli' comme i faut,
Qu' beaucoup hairont leu' tiête, K
Ronflant dins les plathiaux,
In ira quèr' l'accordéon
Pou danser un p'tit rigodon :
Et, pou faire avaler l' poussière,
In buv'ra plein les grands pots d' bière. —
V'là qu'in danse in rond :
Les gamb's, les cot'rons

Choll'nt au mitan del maison
Les marmit's, les faux chignons. —
Véyant cha l' tiot' femme,
Emm'nant s'n homm' qu'alle aime,
Dit : « Chéri ! comm' j'ai l' cœur contint !
J' cros qu'i reste cor del poré' pour nous demain ! »

Vive el biau mariache !
Qu'in intind dins tous l' z'alintours.
Les jonn's, les vieux, tous les âches
Braill'nt d'invie à dévénir sourds
Dins ç' biau jour.
Vive el biau mariache !
Busi'nt les mariés tour à tour.
In s' disant, l'air fin bénache :
« Partons su' l' route d' l'amour
Dûss' qu'à la fin d' nos jours ! »



UNE VISITE A LA CONSULTATION

DES NOURRISSONS DE DENAIN

In vient d' nous fair' deux bin bell's chosses,
In vient d' bâtir, près des corons,
El' *Goutte d' Lait* pou' les p'tiots gosses,
Pis l' Consultation d' nourrissons.

Ch'est d' blaux monumints qu'in admire
A l'ancienne école d' Jean-Bare!
Pou' l' *Bien d' l'Infance*, nous pouvons l' dire,
Les *Min's d'Anzin* n' sont point in r'tard.

Ch'est l'Œuvr' pou nos chér's créatures,
Nos chers infants qu'in aim' si bin,
Pou donner des soins d' tout's natures
A tous ces gracieux innochints.

Ch'est là qu'arrive d'emblé', del cinse,
Du bon lait pur, incor tout caud.
Qu'in analys' — comm' bin l'in pinse —
Et qu'in fait bouillir comme i' faut.

L'infant qu'a trop peu dé s' totote
Vient prindr', sans craint', cheull' bonn' boisson :
Et l' pauv' fieu qui n'in a point d'aute
Peut s'in nourrir à plein bib'ron.

Ch'est à Pasteur, homme d' corache,
Qu' nous devons l' lait stérilisé. —
Au grand savant, rindons hommage :
Vive l' lolo pasteurisé !

V'là qu' dins eun' sall' grande et proprette,
Les mèr's amèn't leurs tiots infants.
In laisse à l' porte el voiturette :
In va s'assir sur des biaux bancs.

Maman prind l' gosse et l' déshabille.
Nu comme un vier, el cher amour
Dins l'écourcheué s' roule et frétille.
El mère attind qu'in cri' sin tour.

Oh ! comm' ch'est biau, tout' cheull' marmaille,
R'muant, criant comm' des osiaux !
Les femm's s'agit'nt, in rit, in raille
In admirant les gros marmots.

met
Eun' dam' l' mioch' sur eun' balance,
Dins un coquet pétiot panier.
In maintient l' diall', tell'mint i' danse ;
Car ch'est utile d' bin l' péser !

In vot par là si l'infant pousse,
S'i d'vient pus léger ou pus lourd. —
El mèr' sourit à plein' frimousse
Si l'infant grossit d' jour in jour.

A côté, ch'est l' salle d' visite,
Fraîche et r'luisant' comm' plat d'étain.
Chacun sin tour, in rintr' bin vite...
L'un des deux bons docteurs attind.

— « Bonjour, l'infant ! bonjour, Madame !
Et vot' pétiot, comment va-t-i ? »
— « Fort bien, Monsieur. Bonn' Notre-Dame !
Ravettiez donc comme i' grossit ! »

L' méd'cin rit in' frisant l' caboche
Du gros bébé rose et joufflu.
Il félicite l' mèt' pou s' mioche ;
L' femm' part, l'air joyeux et confus.

Pis, ch' t'eun' grand'mer qui rintre habile
Avec un gros boudak d'infant,
Ch'est ell' qui soigne el goss' dé s' fille,
L' bourrant d' soup' comm' dins l'ancien temps.

— « Vot' fils est trop panchu, grand'mère,
Li dit, in souriant, l' méd'cin,
Vous donnez l' soupe à ç' tiot misère...
Pou' l'estomac cha n' li vaut rien ».

— « Docteur, vous in parlez à l'aise.
J'ai él've des infants avant vous !
Oui' M'sieur l' docteur, j'in ai eu treize :
Ils ont mingé l' panat' tertous ! »

— « Je n' dout' pas d' vot savoir, bonn' femme ;
Mais, maint'ant, nous avons l' bon lait.
J' vous pri', supprimez l' soup' tout d' même,
Et vous s'rez contint', tout à fait ».

— « Eh bin, i' n' ming'ra pus s' panate !
A r'voir, merci, Monsieur l' docteur ! »
L'homme est heureux d' cheulle algarate ;
Car i' connot ses gins par cœur.

Pis, i marqu' fidèl'mint su' s' livre
L' progrès ou l' faibless' des infants .—
Aussi, combin il in f'ra vivre
In sachant leu tempérament !

Aux souffrants, i' dit ç' qu'i faut faire
In r'mèd's, in lait pasteurisé.
Ses conseils joints aux soins d'eun' mère,
Font eun' sauv'gard' pou' l' cher bébé.

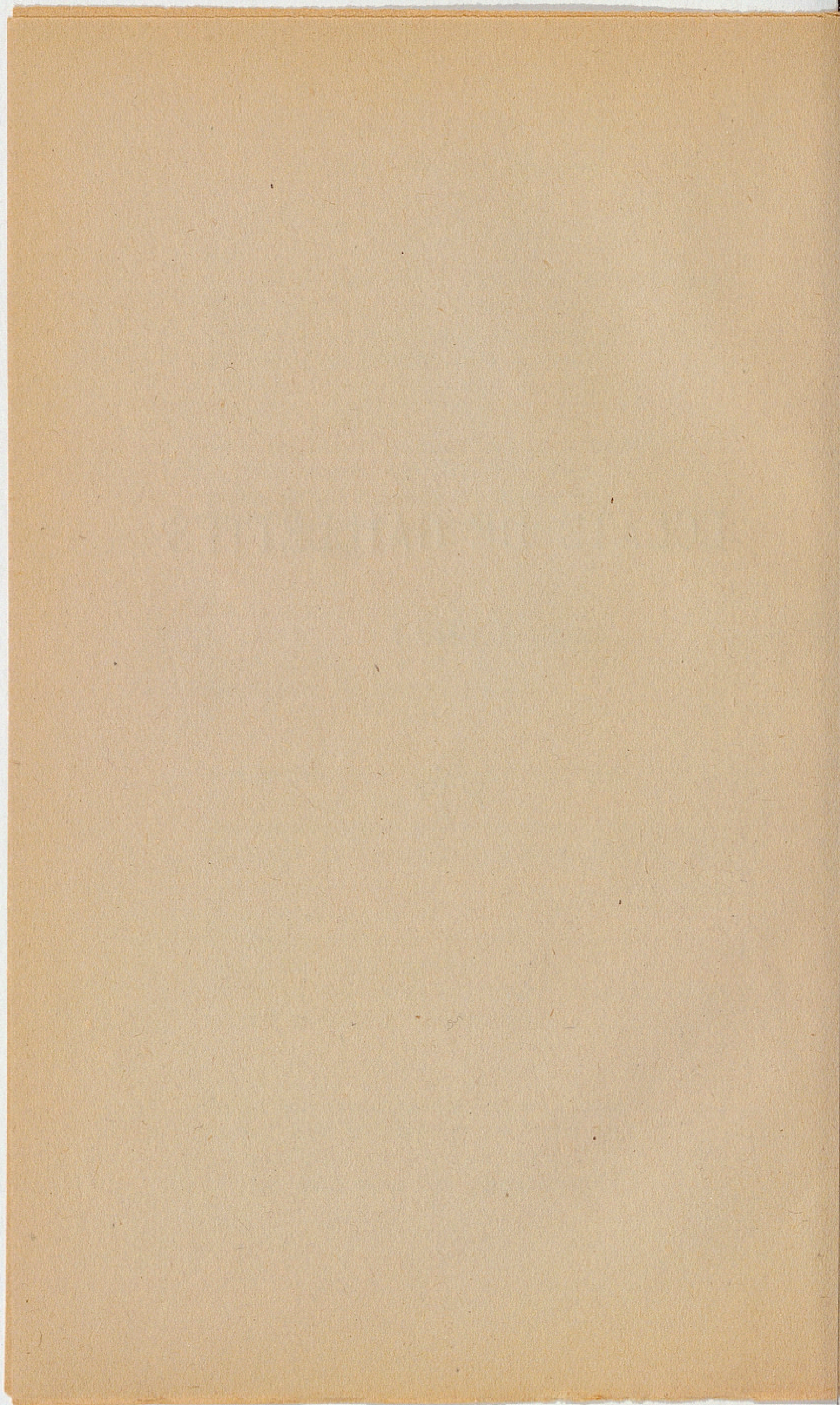
Ç' grande œuvre est vrainint admirable ;
Car si les goss's ont bonn' santé,
Ch'est un bon point pou rindr' passable
El rud' quémin d' l'Humanité...

Gloire aux savants, aux homm's habiles
Dont l' *Bien d' l'Infance* est l' seul souci !
Au nom des vrais pèr's ed' famille,
D' tout cœur nous lieu disons merci !

ECLATS DE GAILLETES

(1913)





11

si
c
le
V

ha
et
un
de
la
ch

po
so
ne
dé
ci
fit
so
sa



PRÉFACE



Lentement, la nuit tombe sur les corons. Tout est calme et silencieux. La lune, amie des poètes et des gueux, répand sa cendre bleue sur les toits. Un mineur veille, les yeux levés vers le rayon — car cet ouvrier de la mine est aussi un ouvrier du Verbe.

Une femme entre, en sabots, comme Anne de Bretagne, en habits frustes, comme une « cafu ». Elle est souple et robuste, et son visage, poudré de « pourette » de charbon, se dissimule un peu sous l'auvent d'une coiffure flamande. C'est la Muse de Jules Mousseron, le poète mineur, celle qui le suit dans la lumière de son petit jardin où s'ouvrent les dahlias et les choux et dans la nuit de la mine étoilée du feu des lampes.

Elle parle doucement. Sa voix pourtant est assez puissante pour dominer le bruit des berlines qui roulent dans les galeries souterraines. Elle parle un langage un peu rude pour ceux qui ne sont pas initiés, le « rouchi » dont Philéas Lebesgue nous dévoila les origines; et ce langage me rappelle un autre délicieux poète de la Flandre française, Charles Lamy, qui nous fit verser des larmes jadis aux « Veillées de Plaisance » avec son émouvante « Marie Toutoule », sœur de « Brod'quinsans-talons ».

Ce patois, chant du peuple, harmonisé, si je puis dire, par l'art du poète, retourne au peuple et l'émeut d'autant plus qu'il y retrouve ses propres sentiments traduits avec ses expressions journalières.

Ce parler, d'ailleurs, est le seul qui convienne ici. Naturel et hardi, il accentue l'émotion et donne aux descriptions un pittoresque et une vérité qu'elles n'auraient peut-être pas sans cela.

Jamais la vie du mineur ne fut rendue de façon plus complète et plus intense que dans les livres de Jules Mousseron. On sent vraiment palpiter l'âme de la mine, grouiller ce monde des ténèbres; on tremble aux dangers qui l'entourent; on compatit à ses souffrances; on admire, on respecte, on bénit son labeur et l'on sourit à ses calmes dimanches.

Mousseron nous a parlé de ses misères, sans aigreur, sans révolte, avec une raison touchante, une simple et saine philosophie.

« Et tout's ces misèr's là n'li font point d' déplaisi;
Il ignor' que l' bonheur il n'y-a jamais souri ! »

Sa pitié va vers ses frères de travail et de luttés et s'étend aux pauvres bêtes du « fond », le cheval, la petite souris...,
« Qui nous rappell' par ses gazouill'mints doux,
Les gais osiaux du ciel qui n' peuv'nt point vivr' près d' nous ».

Lisez le beau poème où le poète donne ses impressions sur l'épouvantable catastrophe survenue en 1906 aux mines de Courrières, et vous vous sentirez gagné par l'angoisse qui l'étreint à mesure qu'il avance sur ce champ de bataille du travail où douze cents braves sont tombés !....

Il sait que la mort est embusquée derrière chaque pilier, qu'elle le guette, lui aussi, et le foudroiera brutalement un jour ou l'autre en lui soufflant le terrible grisou au visage; mais il ne la redoute pas; il est fier de cette existence remplie de dangers et il s'écrie:

« J'aime incor' mieux mes vaillants frèr's del mine ;
Ch'est avec euss's que j' veux vivre et mourir ».

Et pieusement il s'arrête devant les petits jardins fleuris de Courrières. Le passant, dit-il, qui sait que ces fleurs sont destinées aux morts,

A s' n'âme endeuillé' malgré tant d' viv' couleurs !

Cela fait songer à la belle statue de Henri Greber qui est au Luxembourg. Mais à quoi bon chercher des comparaisons avec d'autres images, lorsque l'on peut contempler les admirables compositions de Lucien Jonas qui rendent si fidèlement les thèmes dont elles sont inspirées !

Il ne faudrait pas croire que les « feumières » du Nord obscurcissent complètement le ciel de notre poète. Il n'y a pas que des grisailles et des pleurs dans ces « Eclats de Gaillettes » ; il y a aussi de francs éclats de rire, et c'est Zeph Cafougnette qui en a la clé. Ce Zeph Cafougnette est proche parent évidemment du « Grand Nuret », cet ivrogne, moitié philosophe et moitié poète que découvrit Maurice Rollinat et que le poète des « Névroses » se plaisait à faire revivre avec sa musique et sa verve intarissable !

Jules Mousseron est le chantre inspiré de sa petite patrie ; il est de l'essence de ces admirables patoisants : Jasmin, Ver-menouze, Jaffrenou ; il est issu de cette pléiade qui germa dans les Flandres après Desrousseaux. Il a chanté Valenciennes et ses dentelles, Denain et ses aciéries, Lille et ses filatures, Courrières et ses fumées, la mine et ses travaux géants, la mine et son enfer.

Et tandis que sur l'asphalte parisien inondé de lumière, dans les brasseries et les cénacles, une jeunesse vaniteuse et bruyante se livre de stériles batailles pour élire des princes « aux petits pieds », invente des formules, critique, et ne fait que critiquer, chevauche l'Inconscient ; tandis que ratés et « galibots » de la Littérature s'agitent..., il me plaît d'évoquer, à plus de six cents pieds sous terre, ce poète qui chante

si simple chanson en frappant son pic dans la houille à la cadence d'un beau rythme !

Avant d'achever cette brève introduction, un scrupule me vient. Je me demande si j'étais bien qualifié pour préfacier le livre de cet écrivain du pays noir, moi qui suis du pays blond où l'on récolte le blé ? Pour apprécier en effet comme il convient toute l'exactitude contenue dans ces tableaux intimes de véritable atmosphère, atmosphère que l'on a déjà respirée devant les Breughel, les Brauwer, les Von Ostade, tous les petits maîtres de l'école flamande, il faudrait être du même pays ! Mais n'importe après tout le pays d'où l'on soit ! Il y a une chose que tout le monde comprend avec son cœur, une chose qui domine l'œuvre du poète Jules Mousseron, qui la conduit, qui la grandit, qui la symbolise : c'est la divine Charité !

Hugues LAPAIRE.



L' VIEILLE FOSSE

Au maître paysagiste Henri Harpignies.

Il y-avot beaucoup d' tros d' fosse
Au Pays-Noir, dins l'ancien temps,
Tous les trois-quatr' cent mètr's, à cause
Qu' pour ventiler, ch'étot gênant.

In f'sot des grands feux dins les mines
Pour aérer au p'tit bonheur.
A ch' t'heure, in a des fort's machines
Et des puissants ventilateurs.

In peut creuser des kilomètres,
Rayonner d'zous tout un pays :
L' ventilateur s'ra toudis maîte
Ed' l'air bin mieux qu'au temps jadis.

Aussi deux foss's, souvint, suffisent
Pour exploiter des grands travaux,
Et l'in transport' les marchandises
Pa d' grand's gal'ri's avec des qu'vaux.

In a bouché tout's les vieill's fosses,
Mais leus bâtimints sont restés
Et l'in y vot courir des gosses ;
Car ces log'mints sont habités.

Tout l'ancien château d' la Poussière,
D' par dû tant d' carbon s'in allot,
Est incore eun' ruche ouverrière, —
Mais eun' ruche ouverrière au r'pos.

Ch'est drôle d' vir eune ancienn' mine
Cangée in maison d'ouverrier.
In dort dins l' sall' dû l' grand' machine
Avot l' vapeur à fair' ronfler.

L' bruyant' baraque où, d'avant l' descente,
S' réunissott'nt les travailleurs,
Ch'est eun' démeur' assez plaisante, —
Propret ménage d' jeun's mineurs.

Tout près, y-a même eun' grand' famille
Qui s' réunit à chaque erpas,
Pou minger insann' bin tranquille,
D'zeur el tro d' foss' qui-est d'zous leu pas.

In d'visant l' soir, el vieux grand-père
Rappell', parmi c' t'étrang' logis,
Ceux qui sont morts in creusant l' tierre
Et r'montés, là, leu corps meurtri...

I raconte aussi qu' dins s'jeunesse,
Ch'est à cheull' foss' qu'il a qu'minché.
I-avot dix ans... S' mèr', d'eun' caresse,
All' l'a béni d'avant dévaler.

Cha li-a porté bonheur, in somme,
Dûss' qu'il a produit tant d'efforts,
Quand i prindra sin dernier somme
Au moins i morra dé s' bell' mort.

Ah ! l' pauver vieux comm' cha l' console,
Quand, à s' gardin, i va busiant
Dins la musiqu' des douch's babioles
Qué li gazoule s' tiot infant.

S' vieillesse est imbelli' pau gosse ;
Les siens et les ceux d' ses amis, —
Comm' les plant's imbellissent l' fosse
Qu'alle est tout aussi vieill' qué li.

Car dûss, qu'in mettot les gaillettes
Cha forme, à ch't'heure, un biau p'tit coin.
Su l'implach'mint des noir's pourettes,
In a formé d' riants gardins.

Des ab's, des fleurs, d'eun' bell' vénure,
Arcouvr'nt les tristess's du passé.
L' carreau est muché pa l' verdure
Et l' terri noir est effacé.

Su l' rampe où des mères d' famille
Montott'nt des bos à l' z'ouverriers,
Les infants s' bourriell'nt à la file
Du haut in bas, pou s'amuser.

L'été, parfos, — oh ! ch'est superbe ! —
Par group' les gins dé ç' drôl' coron,
Su l' pas d' leu porte, au bin su l'hierbe,
S'arpos'nt au soir quand i fait bon.

D'pus lon, les fours à coke éclairent
D' feux rougeoyants l' curieux tableau,
Et mett'nt eune arposant' leumière
Sur l'étoff' blanqu' des caracos.

Des mèr's donn'tent l' tette à leur mioche
Et rappell'nt au nid les pus grands.
Les homm's parlent d' carbon et d' pioche ;
Les vieux r'gagn'nt leu d'meure in brand'lant.

Su l' quémin, l' voyageur qui passe
S'éloign', tout in songeant in li
A ç' qué d'viendront les grand's carcasses
Des foss's qu'in exploite aujourd'hui ?



EL HIERCHEUX

A Lucien Jonas.

A motié-nu jusqu'à s' cheinture,
L'inquenn' dé s' dos plein' d'écorchures,
I fait un rud' métier l' hiercheux...
Faut qu'i soit jonne et vigoureux.

Posé crân'mint ed' sus s' foss'lette,
Un béguin d' toil' li couvre el tiête.
Ses pieds durchis sont rimplis d' cops,
Tell'mint d' cacholer les caillaux.

Ch'est l' hiercheux qui va, à front d' taille,
Querquer la houll' düss' qu'in l' travaille.
Il implit l' berline d' carbon
Pour l'arméner au qu'vau du fond.

Dins eun' fosse i faut l' vir à l'œuvre, —
Rompu, ployé comme eun' couleuvre, —
Au long des voi's, i s' fait tout p'tit
In infonçant s' berlin' dins l' nuit.

Toudis pressé comme eun' dépêche,
I-arrive à front si fell' qu'eun' flèche...
I-impongne s' n'escoup' dins ses mains.
Et l' lanc' dins l' carbon subtil'mint.

I fait voltiger l' grande escoupe !
Chou qu'alle attrap' faut qu'alle el coupe,
El fier i r'luit comme un éclair
In spitant les gaillett's in l'air.

L' berline querqué', el hiercheux l' pousse,
Et, comm' si l' diap' s'rot à ses trousses,
I court dins l' gal'rie in boyau
In s' courbinant pou s' fair' pétiot.

Parfos, s' vitesse est si rapite
Qué, tout d'un cop, l' jonne intrépite
Fait dérailler sin wagonnet
Qui s'arrête in s' jettant d' côté.

Sitôt l' hiercheux crie et berdielle ;
Pis, décidé, i s'arc-boutielle,
R'met l' berlin' droite in un rien d' temps,
Et r'file incore in s' courbinant.

Quand il arrive, el poitrin' nue,
Es' lampe à ses dints suspindue,
Il est biau ! — L' feumièr' dé s' chaleur
Semble incenser l' vaillant mineur.

PAUVRES PETIOTES SOURIS

A Corneille Theunissen.

Innochint' cruauté bin près d' dév'nir un crime.
Un gosse, au fond del fosse, avot fait sept victimes.
D'un si trist' tableau jé m' souverrai toudis...
Oh ! l' méchant galibot ! Oh ! pauv's pétiot's souris !

L' gamin, par un appât, amiclotot chaqu' biête,
Pou l'étouffer insuit' sous un morciau d' gaillette.
Pis les petits cadavr's étott'nt posés su l' dos,
S' raidissant subit'mint à l' fraîcheur des caillaux.

Les sept souris r'séqués, l' galibot, pou s' distraire,
Les avot estampés sur leu pauv' train d' derrière,
Et, juant aux soldats, par deux les alignant,
I'avot plaché l' pus grass' su l' côté, comm' sergent.

Intre les patt's croisées, des légers fétus d' paille.
Figurott'nt les fusils pour marcher à l' bataille.
L' groupe ainsi abangé r'présintot sensémint
Eun' patrouille d' soldats dins l'idé' du gamin.

Oh ! les tristes souris ! comm' des prisonniers d' guerre,
Leu n'aspect désolé vous donnot l'invi' d' braire.
L' longue moustache arkaïot su leu musiaux piteux,
All's étott'nt tiêt' baissé' comm' des vaincus honteux.

Leu minc' corps raplati par el gaillett' traîtresse
Semblot avoir eu faim dins eun' trop longu' détresse,
Et les queu's, qui jadis fertillott'nt si gaîmint,
S'allongeott'nt à l' loquett' dins les brouets du qu'min.

Gamin, tes faux soldats faisott'nt tristé figure.
Ces souris étott'nt mieux dins leu n'ancienne allure :
— R'vettier ces petit's biêt's su l' carbon trottinant
Etot bin pus humain et tout d' même amusant.

L'inoffinsiv' souris à l'existenc' si frêle,
Pus d' mill' pieds in d'zous terre est not' compagn' fidèle.
Ch'est ell' qui nous rappell', pa ses gazouill'mints doux,
Les gais osiaux du ciel qui n' peuv'nt vivr' tout près d' nous.

L'empreinte d' ses grêl's patt's, laissé' su l' poussière fine,
Rappell' les pas d' pigeons qui sur l' neige s' dessinent. —
Surtout quand in arrive à l' taille au fin matin,
Et qué l' souris, joyeuse, a trotté tout s' contint.

Les pépi'mints touchants des jonn's, quand alle est mère,
N' nous font-i point rêver à not' famill' si chère.
Et pinser qu' sans l' souris in s'rot pus seul si lon,
Parmi les noir's ténèbr's et l' frod silenc' du fond ?

Garchon, laisse ç' tiot' biêt vivre in paix dins not' fosse !
L'homm' bin pu fort qué ti, t' protég', parc' qué t'es gosse !
Quand l' souris court, peureuse, écart' tin lourd chabot...,
Et té deviendras bon, innochint galibot.

SOUVENANCE

(Piccardille)

Au poète Maurice GARET.

L' vieux mineur m'a donné deux sous...
In peut busier: « Ch' n'est point grand cosse ! »
Pourtant ç' présint m'étot bin doux ;
Car, gamin, j' comminchos à l' fosse.

Et ç' gros sou, qui faisot m' bonheur,
M'étot donné comm' récompense ;
J'avos canté eun' vieill' romance,
Au fond, dins un groupe d' mineurs.

J'ai cor el souv'nanc' des échos
Dé m' voix d'infant sous les voût's sombres...
J'arvos cor frissonner les ombres
Des homm's à moitié-nus, in r'pos...

Les yeux brillott'nt d'eun' étrang' flamme
Sous les feux des lamp's à grisou,
Oh ! j'ai dû canter avec âme ;
L' vieux mineur m'a donné deux sous !



L' RACCOMMODEUX

A Joseph Duysburgh.

Quand l' mineur est d'un certain âge,
Quand i va dév'nir hors d'usage,
In li donne un travail ed' vieux :
A l' fosse in l' met raccommodeux.

C'est li, dins l' min', qui rabistoque
Chu qui casse et chu qui berloque.
I dot tout connaîtr' dins c' n'indrot, —
Tout d' puis l' pinpin jusqu'au turot.

Dins l' fosse i dot tout savoir faire,
Tailler dins l' fier, dins l' bos, dins tierre...
D' tous les accrocs ch'est li l' médecin...
I guérit tous les accidints !

Souvint i-a pus qué l' cinquantaine,
Et l'in peut apprécier, sans peine,
Qu'i connot à fond sin métier,
D'puis quarante ans qu'i-est carbonnier.

Malgré s' servic', malgré sin âge,
Il est incore assez tillage.
Pourtant s' vieux corps i-est tout crambi,
Tout arjété, tout raquerpi.

Ah ! il l'a bin tordu s' carcasse,
Ch' n'a point toudis été ducasse !
Cheuill' taupe in a creusé des tros,
C' vieux brave in a haché du bos...

Il a cougné, rampu s' n'inquêne,
Dins les coins, les racoins des veines.
Combin d'indrots où c't'homme vaillant
A fait bisier s' généreux sang.

Malgré tout i-est resté su l' brèche.
I n' s'in vant' point ; mais cha n'impêche
Qu'il a plaisir à raconter
Chu qu'il a vu comme ouvrier.

I n' d'a tant vu dins s' n'existence,
Qu'ch'est un modèl' pour el prudence,
Et ses conseils aux jeun's mineurs,
Sont acceptés comm' les meilleurs.

A l'apprinti qui s'infroufielle :
« Raviss', qué li dit l' vieux d' la vielle,
Ch'est comm' cha qu'un d' mes bons amis
D'un éboul'mint a été pris ».

Et in r'moutrant au jeun', l'ouvrache
Pou l'abattage ou pou l' boisache,
Il explique un des accidints
Comme il in a vu si souvint.

Pis, dins l' noir' gal'rie i s'efface...
Mâquiant s' toubac avec grimace,
I s'in va mettr' deux, tros tassiaux
A ses féniess's pus lon, là-vau...

Il ira ainsi t' qu'à s' n'artraite,
El pus tard possibl qu'i souhaite ;
Car tout l' temps i n'a fait qu' chiner...,
Si i s'arrête i va s' rouiller.

S' rêv' quand i n' pourra pus rien faire
Ch'est d' s'arposer l' long del-rivière :
Il a l'espoir qu' tout in pêquant
I burléra incor longtemps...



EUNE VISITE DANS LES MINES DE COURRIERES

IN AVRIL 1906

J' sus desquindu dins les mines d' Courrières,
Un mois après l' pus terribl' des malheurs,
Pour aller vir des bin tristes affaires,
Dûss' qué l' grisou a tué douz'chint's mineurs.

A Sallaumin's, jé m' dirig' vers el fosse
Un jour d'avril vers cinq heur's du matin,
J' vos dins l' carreau, pour qu'miner, — chose atroce, —
Des mèr's in pleurs, des veuv's, des orphelins.

Ces gins s' pressott'nt, in avanchant leu tiête,
Vers eun' dizaine ed' cercueils grands ouverts,
Ressuant les larm's d' leus yeux pou mieux r'connaître
Les corps meurtris exposés au grand air.

O déception qui doublot l' catastrophe !
L'imag' du mort souvint n' sé véyot pus.
Les gins solés moutrott'nt un bout d'étoffe
Pou l' comparer aux loqu's des disparus.

Trist', j'ai passé. J' min allos prindre el cage.
Prêt à desquindr', l' chef-porion m'attindot,
Glichant dins l' foss', j'ai r'marqué su l' criblage,
Au lieu d' gaillett's, cor pus d'un chint croix d' bos.

Et j'ai frémi ainsi chaqu' pas dé m' route...
A chaqu' minut', j'archévos l' cop au cœur.
Au pied del foss', tout juste à l' première voûte,
In raménot l' dépoull' d'un aut' mineur.

I débuquot d'eun' ténébreuss' gal'rie,
L' cercueil posé su les rou's d'un chariot
Faisot busier à l' prolong' d'artill'rie
Au régimint portant l' corps d'un héros.

Un peu pus lon, dins un doubel roulage,
In n' pouvot focu' circuler sur un qu'min ;
Car, d' l'aut' côté, un qu'vau pris sous s' voyage
Y pourrissot, empêchant l'éboul'mint.

Cheull' biêt', calée inter des berlin's pleines,
Moutrot s' carcass' tout' gonflée sous del chaux.
L' rassaquer d' là, pour l'heur', ch' n'étot pas l' peine
In risquot fort d' boucher l' voie à nouviau.

Nous v'là r'partis. L' gal'rie arprénor s' forme.
Des ouvrier's l' réparottent d' leu mieux,
In m' fait r'marquer des cadr's in fier, énormes,
Qui-ont té inl'vés comm' des épingl's à ch'veux.

Un imbranch'mint. In avanche eun' millette.
In n' va pas lon, in nous arrête. Ichi
Des gros caillaux bouchent l' gal'ri' complète
Et n' laiss'nt passer qué l'air impuanti.

Un bloc fameux form' comm' eun' pierre tombale :
Ch'est du kœurell', l' caillau l' pus dur ed' tout.
El dynamit' f'rot sauter cheull' muralle,
Mais in n' peu point : l'air est querqué d' grisou.

Des brav's mineurs tap'nt avec eun' gross' masse,
Sur un bout d' fier, pour écart'ler l' granit ;
Mais l' point' d'acier laiss' vir à pein' eun' trace...
Faudra l'user, l'énorm' caillau maudit.

Et nous r'binons in busiant, l'âme étreinte,
Qu' si des pauv's gins s' trouvottent d' l'aut' côté,
L' jour du malheur, i-aront eu l' temps d'attinte
Contre l' barrièr', l'heure d' l'éternité...

Nous infilons tout d' suite une aut' gal'rie.
Là nous véyons eune équip' d'ouvierriers,
Travaillant ferme à l'intour d'eun' fond'rie
Pour arnouv'ler l' boisag' tout fracassé.

El chef-porion, in plaisantant, sermonne
L'un des sauv'teurs qui, l'aut' jour, s'est enfui,
Parc' qu'il avot découvert el marronne
D'un sinistré, sous les terr's infoui.

Mais l' brav' mineur s'excus' près du bon père...
Dins ç' t'occasion in arot peur à moins.
Pis nous rampons sur les caillaux, les terres,
Pour aller vir d'aut's désastr's in d'aut's points.

I n' fait point gai pas d'zous des gouffr's. I passe.
Faut s' courbiner, r'buter ses pauv's ossiaux.
Sur un trajet d' cinquante mè'ts in s'écrasse :
D'zeur l'éboul'mirt l' passage est si pétiot !

Pis nous r'trouvons l' grand' voie où, tout à l'aise,
Un tiot momint nous pouvons marcher d'bout :
Mais pu avant, in sint l'odeur mauvaise
Qui vous écœur' din l' bowett' tout à coup.

Nous arrivons in faç' d'un train à vide.
L' quévau, pa d'avant, couché, montr' ses quat' fiers.
S' tiête allongée, à tierr' fait tindre el bride
D'un gest' qui met les deux nasiaux in l'air.

L' vermine affreuse a rongé l' chair del tiête.
Alle a rongé t' qu'au coussin du collier.
O chos' terribl' ! Un homme est pa' d'zous l' blête...
Ch'est l' conducteur, in vot ses gamb's passer...

J' veux m'abaisser pour dégager l' pauvre homme;
Mais l' chef-porion m'arrête avec terreur.
Mieux vaut l' laisser. Il a raison in somme:
L'air impesté tu'rot les brav's sauveteurs.

In l' dégag'ra quand i-ara du passage,
Quand les mineurs s'ront maîtres d' l'éboul'mint.
Et nous r'prénons l' touchant pèlerinage
Pour effacer l' trist' tableau du momint.

D' l'affreux grisou nous suivons toudis l' route
Dins les ch'miné's et les plans éboulés.
Min compagnon m' fait r'marquer comme eun' croûte
D' coke et d' poussier' sur les bos mi-brûlés.

In haut d'un treuil nous véyons les mallettes
Incor tout' plein's d'un pain fort arséqui.
I-a là des cull's, des chabots, des barrettes :
L' flamme in passant les a seul'mint roussis.

Au bord d'eun' voie, in s'arrêt' près d'un groupe
Ed pauv's mineurs ed dix-huit à vingt ans.
Ils sont là cinq, courbinés, croupe à croupe :
La mort pèl'-mêle a couché ces infants.

D'avant tel tableau, un sanglot nous suffoque.
In s' met à g'nou, malgré tout, pou mieux vir ;
Mais d' ces jeun's gins i n' rest' pus focu' des loques
Leurs corps tordus ont cor l'air ed' souffrir.

Où sont les yeux tout pétillants d' jeunesse,
Qui s'éveillott'nt à l'amour, à l'espoir ?
Ils sont fondus ! L' démon à l' flamm' traîtresse
N'a focu' laissé à leu front deux tros noirs !

Où sont ces mains vaillant's et caressantes,
Qu'eun' douche amie aimot déjà pocher ?
All's sont meurtri's, décharné's. L'épouvante
L'z a cramponné's autour du rail d'acier.

Sans doute, hélas ! qu'avant l' minut' dernière,
Ces goss's in r'pos, groupés pou s' divertir,
D'visott'nt gaîmint d' des joyeuses affaires,
Quand l' feu maudit est v'nu l' z' anéantir.

O fin horribl' dins cheull' foss' ténébreuse !
L' mort du mat'lot est tableau moins cruel :
Avant d' sombrer au fond d' la mer furieuse,
Ses yeux priant peuv'tent s'él'ver au ciel.

Nous nous r'tirons tous deux, l'âme in prière,
Et m' comarate à manières d'oraison
M' raconte in rout', fort ému, mais sans braire,
Qu'mint dins ç' malheur i-a trouvé sin garchon.

Ç' brav' chef-porion, qui n' da tant vu dins l' fosse,
Perd dins ç' désastre un biau fieû d' quatorze ans,
Et ch'est li-mêm' qui r'trouve s' pauvre gosse
Dins sin service in sauvant des vivants.

Ah ! dins ç' sinistr', combin d'actes d' sauv'tage,
D'act's héroïqu's ignorés pou toudis !
Combin d' brav's gins, victimes d' leu corage,
Ont succombé dins l'air plein d' gaz maudits.

Just' nous passons dûss' que l' porion Grandamme
Sauva d'un cop eun' vingtaine d' mineurs.
Pou passer là dins les feumièr's des flammes,
Comme il l'a fait, ch'étot in vaillant cœur.

Et ch' n'est point tout. Not' Grandamme intrépide
Apprind au jour qu' sin fieû n'est pas r'monté.
L' bon père anxieux veut r'déquindre au pus vite
Pou sauver s' tiot du gouffre empoisonné.

Tout l' monde l'impêch'. Ch'est folie. In l'apaise.
L' brav' fait semblant d' vouloir intindr' raison :
Mais quand i-a pu dévaler seul à s' n'aise,
L' père est parti vir après sin garchon.

Il est parti fouiller l' fosse infunquée,
Sans artrouver l' corps dé s' cher disparu.
Et, — mort glorieus', pourtant presque ignorée, —
L' vaillant Grandamm' n'est pus jamais r'vénu.

Pou tout conter i faudrot un volume.
L' chef-porion m' dit qu'un mineur de s' coron,
Du poste d' nuit, i v'not comme d' coutume,
Dé s' mettre au lit à l'heure ed' l'explosion.

Vite i s'élanc', dins l' foss' sauver ses frères.
A d'autr's vaillants i va joindr' ses efforts.
Deux heur's après l' brave h'omme avot s' n'affaire :
S' lit incor caud archévot sin corps mort.

Sur certains points, au momint des pus graves,
L'air s'arrêtot, bloqué pa les puteux ;
Et l' gaz maudit vous asphyxiot un brave,
L' temps d' fair' dix pas pour crier « sauve qui peut ».

Un aut', voulant pousser hors ed' l'abîme,
Dins eun' berline un comarat' blessé,
S'il déraillet, ch'tot deux nouvelles victimes :
L' gaz inv'loppant les tuot sans pitié.

El chef-porion, soucieux, ravette s' monte.
V'là près d' cinq heur's qu'in est dins l' mauvais air.
I va falloir rapprocher pou la r'monte.
L' gaz brouill' nos lamp's : filons tant qu'in vot clair...

Et nous r'partons pa d' zindrots lamintables,
Parmi l' fracas des éboul'mints sans fin.
Près d' l'écurie eun' peste épouvantable
Nous prind à l' gorge. In s'arrête un momint.

Des ouvrier's débloquent d' l'étaulette
L' cadavr' des qu'vaux pourrissant d'puis un mos.
I faut scier les quat's pattes d' ces biêtes
Pou faire intrer leu corps dins l' car-à-bos.

Des étudiants in méd'cin' sont près d'eusses
Et donn'nt leus soins quand un vaillant sauv'teur
S' blesse in r'muant cheull' pourriture affreuse,
Ou s' trouv' malad' pa l'immond' puanteur.

L'un des jonn's gins v'not d' sortir d'eun' litière
L' cat d' l'écurie, aussi raid' qu'un piquet :
« Tiens, qu'i disot, eun' victime d' Courrières ! »
In t'nant pas l' queu' l' dépouill' du pauv' minet.

A quéqu' pas d' là s' trouve el puits d'aérage.
Jusqu'à ç' t'indrot j' suis core el' chef-porion.
Jamais d' m'a vi' j' n'ai vu parel carnage,
Effets terribl's qu'a produits l'explosion.

Un train d' berlin's a foncé deux fénieses
Pour s'écraser sur les murs du bourniou.
Les wagonnets, l'un sur l'aut', tout à l' presse,
Sont épautrés comm' des pièches d' burr' mou.

Après ç' tableau, nous somm's r'montés bin mates,
Avec el cœur indolori d' pitié,
Et j'ai remercié m' courageux comarate,
L' bon chef-porion qui m'a si bin guidé.

El résultat dé m' visite, in l' devine...
D'puis qu' tant d' misèr's au fond m'ont fait frémir.
J'aime incor mieux mes vaillants frèr's del mine :
Ch'est avec euss' qué j' veux vivre et morir.



L' TIREUX A L' PIERCHE

A Max Décrouez.

L' tireux à l' pierch', l'hiver s'économise.
I-amass' des sous pou li payer ses mises
Aux tirs à l'arc qu'in fait à l' bell' saison ;
Car ch'est pour li l' principal' distraction.

Les tirs à l' pierche ont souvint d' l'importance.
Même i s'in trouve, in Belgiqu' comme in France,
Dont l' premier prix atteint jusqu'à mill' francs, —
Eun' tiot' fortun' dins des mains d'artisans.

Beaucoup, bin sûr, n'ont point eun' somm' parelle.
Mais cha n' fait rien, l' palme est souvint fort belle,
Et l' bienheureux qui abat un osiau
Gagne in deux s'cond's pûs qu'à l' foss' sur un mos.

In vot pas là qu' ch'est un jeu qui passionne.
Ç'pindant ch' n'est point à la porté' d' tout l' monne.
Pou saquer l'arc i faut avoir bon bras :
Il faut d' l'adress' pou mettr' l'osiau in bas.

Un mât d' trent' mètr's, bin dressé forme el pierche.
Tout in haut, l' coq impanaché s'arderche.
Un peu plus bas, gros comm' des canariens,
D'aut's osiaux d' bos claqu'nt leus rubans au vint.

I faut vir quānd les premiers archers tirent !
El nez in l'air, les amateurs admirent
Les biaux osiaux exposés au solel,
Ch'est eune invie, un bonheur sans parel.

Avant l'appel, l' tireux fiévreux s' prépare.
Tout près del pierche, i tind s' n'arc. Il amarre
L' corde in pliant l' bos d'arc qui fait l'arsort,
Et c' gest' d'Hercul' l' rind superb' sous l'effort.

In cri' sin nom. Vite el tireux s' dépêche.
Au trinch'-fil d' lain' il inguerne s' gross' flèche, —
Eun' flèche dont l' bout in corne est aplati
Et s'orn' d'eun' bague in cuivr' qui l' rinforchit.

L'homm' saqu' su l'arc. Sin corps ploïé s' torteine.
L' forch' qu'il imploi' fait courbiner s' n'inquenne.
S' bras gauch', nerveux, s' rétind raid' comm' du fier ;
L'autr' abandonne el fléch' qui file in air.

Si, su l'osiau alle arbut' sans l' fair' kaire,
In chint morciaux l' fléch' s'éparpille à tierre.
Si, mal visée alle n'atteint aucun but,
All' monte au ciel si haut qu'in né l' vot pus.

Mais si l' fléch' prind sin but au ras del verche,
Tourbillonnant, l'osiau s'invol' del pierche,
Et vient kaïr aux pieds d' l'adroit tireux,
Qui, subit'mint, s' met à danser, joyeux.

L's amis l'intour'nt dansant aussi d'pus belle,
El tambour bat, l' p'loton i s' rimmonchelle,
Et, deux par deux, in escorte l' vainqueur
Qui suit l' tambour in jubilant d' bonheur.

Oh ! quand, gamin, j' véyos passer l' cortèche,
L' vainqueur pa d'avant, l'osiau ou bout dé s' flèche !
D' vir tant d' biauté, j' trannos d'admiration...
Ch' l'homme i m' semblot pus grand qu' Napoléon !

Lorsqué l' bouquet d'osiaux i diminue,
— In peut l' comprindr' tout d' suite à l' premièr' vue,
L' tir i s' complique, i n'y-a pus foque in haut
Trois, au bîn deux, et même un seul osiau.

El but étroit rind l' tir pus difficile.
Et, pour l'atteindr' cha n'est pas fort aisile,
Au tir à l' pierch' ch'est comme au paradis :
Ch'est les derniers qui ont les premiers prix.

Dins les grands tirs, l' chose est assez coûteuse,
I faut payer parfos eun' mis' sérieuse,
Et pis l' tireux s' déplache un peu partout,
Et l' quémin d' fier li prind cor des gros sous.

Un jour, un Belg', mineur d'eun' vill' boraine,
Etot parti, important tout s' quinzaine
Dins un grand tir. Es' pauv' femm' sans argent,
Restot in plan avec cinq innochints.

Es' mis' payé', l' quémin d' fier, eun' côtelette,
I r' restot pus au borain eun' dachette.
I s' débousot, alors qué, l' soir vénu,
L' pauv' diap' n'avot point incore abattu.

L' coq restot seul, su' l' pierch', dins l' nuit épaisse.
Ch'tot l' dernier tour, el dernier cop à messe ;
Mais tour qu'minché, d'après l' règl', doit finir,
Puisqu'un osiau reste incore à kéir.

A bout d'espoir, not' borain a l' trannette ;
Du coq in vot à peine l' silhouette :
Mais d' z'amateurs viennent d' fair' des grands feux,
— Des feux d' fagots, — pour s'éclairer au mieux.

El coq in haut, d'zeur les flammèch's montantes,
Laisse vir un peu l' forme d' ses pleum's branlantes.
In bas, les hommes ont r'comminché l' duel, —
L'air ed' vrais diap's qui voudrott'nt percher l' ciel.

I-est là, l' mineur. A chaqu' cop d' flèche qu'in donne,
D' peur qu'in abatte i tranne dins s' marronne,
Mais in touch' peu. Les flèches s'in vont sans bruit,
S' perdr', pus avant, dins l'épaisseur del nuit.

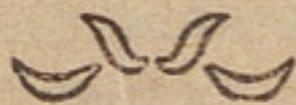
In cri' sin nom. L' borrain calmé, s'avanche,
Rajuste el boucl' dé s' brassière su s' manche
Et tir'... Berdouf ! El coq archot l' cop sourd.
I kait. L' borrain l'attrape dins s' n'écourt.

Bon Saint ! I fait un bond d'ou moins deux mètres.
Il hurle au point qu'in pins' qu'i perd la tête ;
Mais ses amis, sav'nt bin qu'i cri' d' bonheur.
El tambour bat un roul'mint à fair' peur.

Vite el p'loton près du tapin s' ramasse,
Et, défilant, l' joyeux borrain imbrasse
L' coq, morciau d' bos qui li rapport' mill' francs, —
Bell' pomm' pou l' soif dé s' femme et d' ses infants.

Sûr'mint l' borrain in a risqué eun' belle.
Cha n' s'rot pas biau dé l' citer comm' modèle.
Si l' flèche adroit' n' portot point, l' dernier cop,
S' femm' sans quinzain' s'arot chuché les dogts.

Mais pou beaucoup, l' tir est plaisi modeste,
Ch'est un pass'-temps qui vaut autant qu' tout l' reste.
Les jeux d' nos pèr's conservons-les pieus'mint...
Heureux qui peut in fair' sin agrémint !



LA-BAS...

A Léon Fage.

D' puis l' terribl' catastroph', dins l' z'inviron d' Courrières,
El plupart des gardins, aux corons des mineurs,
Sont dépourvus d' légum's. In n' cultiv' foque el tierre
Pour avoir, in tout temps, un choix d' nouvelles fleurs.

Quand in ignore el deuil d' ces cités ouverrières,
Ch'est gai, ces coins fleuris, aux yeux des voyageurs :
Mais l' passant qui advin' qu' ces fleurs sont pou l' cimetière,
A sin âme indeuillé', malgré tant d' viv's couleurs.

Il est, dins ç' pays-noir, eun' chose incor touchante :
Ch'est, au gardin des morts, les ménagèr's r'muantes
Qui bross'nt et chir'nt les tomb's el journé' du sam'di.

Quand ch'est r'luisant, propre comm' leu pétiot ménage,
In met des gros bouquets dins des vas's à ramages. —
Et l' diminch' les prièr's sont bin pus pur's ainsi.



ABONDANCE

A Manoël Gahisto.

Tintin, dins s' lit, s'usot, miné par l' maladie.
Es' femme et ses infants vivott'nt péniblémint.
Pourtant cheull' brav' famill' bourlot s' pétit train d' vie,
Aidé par el coron qui aimot ces brav's gins.

El jour d'avant l' ducasse, el mèr', — cheull' bonn' Mélie, —
N' pouvot pas faire d' tarte; elle n'avot point d'argint.
All' brayot quand ses gosses allott'nt d'un œil d'invie
Gagner à l' port' du four el bonn' tart' du visin.

Mais, l' lind'main, douch' surpris' ! Ces bons visins apportent
Chacun leu grand tourton. Ah ! mon Dieu, queulle escorte !
Les tart's rintr'nt dins l' cambuss' si dru qu' des confettis.

Y-in avot au papin, à l' compote, à chucartes...
Joyeux, l' z'infants d' Tintin s' perdott'nt dins l' mancheau
[d' tartes !
L' malade a fait ducass' presqu' heureux dins sin lit.



L' TIREUX A L' MALLETTE

A mon ami Edmond Goreau.

Ch'est un vieux estropié qui n' veut point tindre s' main.
I s'in va, les diminch's et les jours ed' pai'mint,
Dins d' nombreux cabarets fair' tirer à l' mallette :
El produit d' cheull' loteri' l'aide à vivre eun' milette.

Pour un p'tit sou, l'in gagn' des pains d'amande, ou bin
Des chucart's intourés d' vers d'amour innochieints,
L'ouverrier généreux ouvr' facil'mint s' bourse
Pour gâter les infants et faire l'aumône honnête.

Pindant qu' les goss's croqu'ront les nic-nacs, les ballons,
Les jonn's homm's, les jonn's filles amoureux'ment liront
Les papiers d' caramel aux poétiqu's chimères.

Et l' tireux à l' mallette obliant ses misères,
Tât'ra l' pile ed' tiots sous dins les poch's de s' sarrau,
Pis s'in r'tourn'ra, dins l' nuit, in buquant s' gambe d' bos.



QUAND IN INTASSE LES CHABOTS

A Jules Watteuw.

L' pèr' Platellette
Il intass' ses chabots.
Pif paf ! pif paf !
Su les dachettes,
I fait canter l' martiau...
 Pif ! Paf !
 Tap', martiau !
 Tap' bin drot...
Coll' bin l' bride d'sus l' chabot :
Ch'est pou mettre à pieds-décaux.

Dins l' maisonnette,
Contints, les tiots marmots
Pif paf ! pif paf !
Pass'nt les dachettes
A leu pèr' tout cru d' caud...
 Pif ! Paf !
 Tap', martiau !
 Tap' bin drot...
Coll' bin l' bride d'sus l' chabot :
Ch'est pou mettre à pieds-décaux.

L' mèt' les ravette
Souriant à ç' tableau.
Pif paf ! pif paf !
D' joi' Platellette
I tape d'sus ses dogts...
Pif ! Paf !
Tap' bin drot...
Tap' martiau !
Coll' bin l' bride d'sus l' chabot :
Ch'est pou mettre à pieds-décaux.

L' bésonne est faite :
L'homme essay' les chabots
Pif paf ! pif paf !
I vient d' les mette :
Cha coll' comme un gant d' piau !
Pif ! Paf !
Ah ! l' martiau
A bin drot
Collé l' bride d'sus l' chabot :
Cha n' bless'ra pas l' pied-décaux.

L' joie est complète :
El' père et les marmots,
— Pif paf ! pif paf ! —
Dans'nt comme à l' fiête
In buquant leus chabots...
Pif ! Paf !
Queu pathiau !
Su l' carreau.
In intind buquer les cops
Comme au mariage à chabots.

L' chirloute est prête ;
In l' bot pindant qu' ch'est caud.
Pif paf ! pif paf !
Pis à l' coïette
Tout l' mond' va fair' dodo.
Pif ! Paf !
L' bruit d' martiau
Berch' les p'tiots,
Et bin contint d' ses chabots,
L' bon mineur in rêv' deux fos.



EL GARDIN

Au peintre Layraud.

Riant d' verdur', l' gardin s'étale
In plein solel, droit d'avant l' coron,
Un gros séhu, garni d' fleurs pâles,
Donn' sin ombrage à l' tiot' maison.

Tout à l'intré', s' trouve el parterre
Un peu pus grand qu'un écourcheué :
Murets, muguets et ros's trémières
Form'nt au cop d'œil un biau bouquet.

I-a d' larg's buissons l' long del voyette :
Ch'est des grusiers, pas pus haut qu' cha...
Pou qu' les infants fassent l' cueillette
El natur' les fait pousser bas

Su l' palisart', les capucines
Eta'nt gaïmint leu casque in or.
Leu larg' feuilache aux lign's si fines
Met un biau vert à c' fraïch' décor.

Sur un grand parc, les plants d'oseille
Vous donn'nt aux dints comme un goût sur :
In vot dercher leus longu's oreilles
Comme cheull' d'un homm' qui intind dur.

V'là chi des gros choux qui s' prélassent —
Y-in a d' fameux, des vrais caudrons.
Ils ont du cœur, leus feuell's s'intassent.
— Avec du lard, qu' cha dot être bon ! —

Là, tout près, dins l' volière, les poules
Intour'nt un biau coq batailleur,
Et, pus haut, mollass'mint roucoule
Eun' binde d' pigeons voyageurs.

Pis tout in bas, ch'est l' z'étaulettes,
Pau grillage in vot les lapins.
L' z'infants vienn'nt caresser ces biêtes
In les app'lant les « tiots pinpins ».

Un grand curoir s' trouv' pa derrière
Où l' blanc-bonnet met s' ling' séquer.
Su c' terr', coussin aux hierb's légères,
L'homm' vient quéqu'fos fair' sin niquet.

Les plants d' tiots pois grimp'nt aux ramures,
Traînant des grappes d' longs cossiaux.
In haut des pierch's, comm' garnitures,
In vot s' régaler les pierrots.

Un parc ed porions magnifiques
Drêch' ses longu's feuell's pointu's in l'air.
Ch'est comm' des lam's d'épé' qui biquent :
In dirot d' z'hussards, sabre au clair.

Pis ch'est des céleris superbes
Su l' mêm' rang qué l' persil frisé.
In crot sintir l' bonn' soupe à z'hierbes, —
Tout cha près du thym parfumé.

V'là l' z'haricots ! L' verdure est brune,
L' cossiau point'; mais i-a cor des fleurs,
In peut trouver ç' fleurett' commune :
Y-in a pourtant d' joli's couleurs.

El brave ouvrier soign' li-même
Cheull' bell' cultur' qui pouss' si bin.
L' tout est d'eun' propriété extrême :
Pas un poil d'hierb' n' gêne au gârdin.

Aussi, dès que l' printemps s'amoute,
Quand s' travail del fosse est fini,
L' mineur dins s' gârdin est in route :
I sarquell', sème, ou bin fouit.

Au fin matin, cha ch'est l' coutume, —
Avant qué d' sin aller ouvrir
I s'in va vir si ses légumes,
Pindant qu'i dormot, ont poussé...

Deux jours après qu'i-a s'mé s' salate,
I ravett' si all' pousse un peu.
Faut vir el vaillant comarate
Fouiller dins l' terre d' ses grands yeux.

Il a pourtant du mau dins l' fosse ;
Mais, au jardin, ch'est un plaisir.
Ch'est un ouvrag' qui vous arposse.
Pis, ç' qu'in récolt' sembl' mieux norrir.

Va, brav' lapite ! artourne el terre !
Ravett' s'il éliève, el bon grain...
Mi, j' souhait' qué t' pus grand' misère
Soit d' busier s'il f'ra biau temps d'main.



EL LAMPE DU RESCAPE

Musique de Claude Fiévet.

Dins eun' cité carbonnière,
L' diminch' quand in n' travaill' point.
Un pauv' rescapé d' Courrières
Astique eun' lampe avec soin.
Avec ardeur i fait r'luire
Cheull' pétiot' lampe d' mineur ;
Pis l' caressant d'un sourire,
I s' met à canter d' grand cœur :

« Ah ! bonn' lamp' chérie !
Ej' té dos la vie...
Et toudis tin lumion
I s'ra min compagnon !
Toudis j' t'arai quière !
Ch'est grâce à t' leumière
Qu' j'arvos pou longtemps
Mes p'tiots infants !

« Nous étott's in plein ouvrage
Dins l' fosse à mill' pieds parfond.
J' piochos l' veine avec corage !
Té m'éclairos d' tin leumion.

Un bruit pus fort qué l' tonnerre
Soudain met l' tierr' sens sus d'sous.
Nous v'là perdus dins l' feumière...
Ah ! malheur ! ch'est l' cop d' grisou !

Tout frémissant d'épouvante,
J' sortos d'un grand éboul'mint...
J' t'aperchus, bonn' lamp' brillante,
Bell' comm' l'étoile du marin.
Pis t' m'as conduit dins tout l' fosse
Parmi d'affreux corridors,
M' leumant, — ô tableaux atroces ! —
Pou n' point piétiner les morts. »

Infin, après maint's misères,
Nous avons pu gagner l' jour :
M' z'infants,, pis leu pauv' bonn' mère
M'ont fait mill' bais's par à-tour...
Lamp', té restos, dins m' détresse,
Pindue à m' jupon d' mineur...
Bonn' lamp', t'as r'chu nos caresses,
Pressé' contr' nos joyeux cœurs. »

« Ah ! bonn' lamp' chérie !
Ej' té dos la vie...
Et toudis tin leumion
I s'ra min compagnon !
Toudis j' t'arai quière !
Ch'est grâce à t' leumière
Qu' j'arvos pou longtemps
Mes p'tiots infants !

SUR LA CATASTROPHE DES MINES
DE LA CLARENCE

El maudit feu grisou vient core d' faire des siennes
In brûlant affreus'mint les pauv's gens qui s' démènent
Pour gagner d' quoi mainger à d'pus d' mill' mèt's parfond,
Et qui souffrott'nt assez sans ces misères sans nom.

Nous avott's mérité, ô pauv's mineurs, mes frères,
D' vivre in paix un momint après l' grisou d' Courrières.
Mais nous v'là core inch'pés... El malheur nous poursuit !
L' monstre est toudis vainqueur ed nos combats dins l' nuit

El grisou vient d' prindr' feu dins l' mine d' la Clarence.
Quatre-vingts malheureux sont morts ed dins l' souffrance.
Fourséqués, asphyxiés par el gaz in éclair
Qui ramounot les voi's in empoisonnant l'air.

Ces mineurs sont kaïus, bousculés comm' des loques,
Leu chair écartelé' dins les morciaux d' défroques.
L' feu les a malmenés avec acharnémint,
Euss' honnêt's travailleurs; euss's les pauv's innochints !

E' grisou bin longtemps a continué s' carnage. —
Si bin qué les vaillants, accourus pour l' sauv'tage,
Ont été culbutés, r'jettés dins tous les coins,
Comm' s'ils s' mélott'nt d'eun' chos' qui n' lieu z'argardrot
[point.

Ces sauv'teurs ont péri aussi dins ç' foss' cruelle.
Ils ont, au fond du gouffr', trouvé eun' mort si belle,
Qu' dins l'Univers intier i-ont fait frémir les cœurs,
Euss's trois, simpl's carbonniers, et leu brav' ingénieur !

D'aut's sauv'teurs admirabl's ont continué l' lutte
Pour raser des griff's du sal' grisou. — biêt' brute —
L' corps meurtri des martyrs insév'lis dins l' fracas,
Sans espoir d' les r'trouver incor' vivants, hélas !

Ah ! pourquoi qué l' carbon s' trouv' muché bas dins tierre ?
Pourquoi qu' pou l' travailler i faut eun' tiot' leumière ?
Et pourquoi qu' chell' leumièr', qui dirige nos efforts,
Est aussi l' grand danger qui nous menace d' mort ?

Ouverriers, grands savants et ingénieurs habiles,
Qui busiez, jours et nuits, à d' z'inventions utiles,
Si l' grisou, par vos soins, un biau jour est dompté,
Cha s'ra vous d' tout' la terr' qui-arez l' mieux mérité.

Salut, ô pauv's martyrs des mines d' la Clarence !
Nous plaindrons d' tout' notr' âme vos dernières souffrances.
Nous trouv'rons facil'mint des cœurs compatissants
Pour alléger l' misère ed vos pétiots infants...

Nos larm's iront aux larmes d' leu mignonnn's figures. —
Puisqué nous n'avons pu rapaiser vos brûlures,
Nous gard'rons d' vos malheurs el souvenir ému...
O victim's du travail, vaillants martyrs, salut !

AU PAYS DU TRAVAIL

I fait nuit. L' peuple arpos' dins l' grand' ville ouverrière.
Seuls, les bruits d' l'aciéri' rambuquent dins l' cité.
In intind les vapeurs agaçant's d'eun' chaudière
Qui lanc'nt les chiffelmints d'un monstre épouvinté.

In n' vot point les étoil's muché's par el feumière.
Parfois l' ciel s'invélopp' d'eun' pleine obscurité.
Alors, ch'est infernal, dins l' nuit, les bruits d' tonnerre,
Et l'in pins' qué l'indrot n' peut point être habité.

Soudain, d'un haut-fourneau s'écappe el font' bouillante.
L' ciel s'éclaire aussitôt d'eun' leumière éclatante
Et les feumièr's s'amoutr'nt in lumineux flocons.

Su l' pays indormi toute el clarté s' projette, —
Et la vie apparaît ein gracieus's silhouettes
D'amoureux inlacés par derrièr' les corons.



L' BUVEU D' BIERE

I n' vit qu' pou l' cabaret. Aussitôt qu'il y rinte,
I jett' ses yeux su l' pompe accolée au comptoir.
D'eun' gross' voix grasseyant' i commande eun' grand' pinte
Et fait claquer s' palais in attendant d' l'avoir.

In l' sert. I-saque el chop' comm' si l'in d'vot li-arprinte.
I souffelle su l' mousse qui spite in arrosoir,
I bot. L' bièr' dégouline in gargouillant dins s' vinte :
In croit qué l' verr' va fondr' dins s' bouque in intonnoir.

L' pinte est vut'. Guife-à-bièr' chuch' les bords dé s' moustache,
Buque s' chope un bon coq su l' table, avec tapache,
Et l' cabar'tière rapplique à c' signal du buveu.

In rimplit... Not' galaf', l'œil brillant d' gourmandisse,
R'jette el bière à grands flots dins s' gorge in manch' dé
[qu'misse,
Et l' bon jus s'évapor' comme eun' goutt' d'iau su l' feu.



CAFOUGNETTE A L'HOTEL DES INVALIDES

A Gabriel Azambre.

Musique de Ludovic Blareau.

Cafougnette in dit des bonnes
In parlant du régimint !
I sait raconter ses pronnes
Avec sin air innohint.
Sitôt qu'i finit s' n'histoire,
A la ronde, au cabaret,
Chacun f'sant semblant del croire,
Crie in rimbuquant s' gob'let :

« Alle est raid', bin ch'est bon !
Madam' rimplissez m' canon ! »

Il a vu les Invalides, —
Un palais d'eun' grand' biauté.
Intouré d'eun' grill' solide
In or massif esculpté.
C' joli grillach' qui rayonne,
— Don d' Napoléon Premier, —
Est fait des boutons d' marronne,
D' tous ses ennemis prisonniers :

« Alle est raid', bin ch'est bon !
Madam', rimplissez m' canon ! »

El toiture in or est faite
Des chaînes d' montr' des imp'reurs...
Ch'est chu qu'affirm' Cafougnette,
Qui l'a vu du d'zous, du d'zeur.
— « Rintrant là, dit l' drôl' de type,
V'là-t-y pas qué j'aperchos
L' concierg' qui débouchot s' pipe
Avec l' bout dé s' gambe d' bos ! »

« Alle est raid', bin ch'est bon !
Madam', rimplissez m' canon ! »

« In moutre el soldat d'Afrique
Qu'a s' minton tout in argent :
Ch'est in chef-d'œuvre artistique
Qui dot d'jà coûter grand'mint.
Vraimint ch'est curieux, dit l' diale...,
In vot gravé's su ç' minton
Les quarant' pus grand' batalles
Gagné's pa Napoléon ! »

« Alle est raid', bin ch'est bon !
Madam', rimplissez m' canon ! »

« Un homme à bras mécaniques
Tambourinot su ses g'noux.
Chifflant un air héroïque
D' ses mâchoir's in caoutchouc.
Un autre homm' rempli d' tros d' balles,
Comme un jeu d' fléchettes usé,
Avot s' colonne vertébrale
Fait' tout in ciment armé ! »

« Alle est raid', bin ch'est bon !
Madam', rimplissez m' canon ! »

« C' qué j'ai vu d' pus misérape,
Ch'est l'invalid' qu'avot eu
S' derrière inl'vé d'un cop d' sape.
Pus rien pou s'assir ed' sus...
Ah ! ç'ti-là tot bin à plaintre !
Car in tout temps il étot
Obligé d' s'assir su s' vintre,
Et cha l' fatiguot beaucoup ! »

« Alle est raid', bin ch'est bon !
Madam', rimplissez m' canon ! »



UN MARIAGE SERIEUX

A Paul Theunissen.

L' jour dé s' mariach', Zeph Cafougnette
Rintre à la mairi' comme un fou,
Feumant eun' longu' pipe à houpette
Et ténant s' femm' bras d'sus, bras d'sous.

Pindant qu'in lit l' cot' du mariage,
Cafougnett' continu' d' saquer
Dins s' pip' borain'. Tout s' n' intourage
In chœur comminch' par éternuer.

C' bruit fait réveiller M'sieur l' Maire
Qui s'imbrunquot pindant l' discours. —
Apercevant l' pipe et l' feumière,
Not bon mayeur cri' comme un sourd :

« Eh bin, l' marié ! Qu'est-ce qué vous faites ?
Vous fumez chi I-a pas d' bon sins ! »
Tout aussitôt Zeph Cafougnette
Rassaqu' vite es' pipe ed' ses dints.

El greffier arcommince à lire. —
Quand ch'est fini, qu' tout est signé,
L' mair', solennel, s'impresse d' dire
Quéqu' mots d' conseil aux jonn's mariés:

« Vous avez bin intindu l' cote ?
M' z'infants, tâchez d' tout erténir...
I faut vous aimer l'un et l'aute,
Chacune et chacun s'obéir.

« Surtout bin s'aimer, jé l' répète :
Ch'est l' bon moyen d' rester unis.
Ch'est fort sérieux, Msieu Cafougnette...
Est-c' qué vous m'avez bin compris ? »

Zeph pour réponse à Monsieur le Maire,
R'saqu' dins s' longu' pip' tout sin pus fort
Et dit in f'sant funquer l' feumière :
— « All' va cor, M'sieur l' Maire, all' va cor ! »



EL LUM'CHON

A Henri Gauquié.

Un lum'chon, quittant s' cahute
Et voulant canger d' log'mint,
S'in allot, s'lon s' n' habitude,
Pian' pian', tout du long du qu'min.

El lum'chon, rien né l' boul'verse...
Il arriv' tout près d'un pont :
In vingt-quatre heur's il l' traverse...
I-avot bin vingt mètres d' long !

El lum'chon, ch'n'est point eun' moule ;
Mais à peine i-arrive au d'bout,
Qué v'là bin l' pont qui s'écroule,
El plancher tout sens sus d'sous.

« Vett', qu'i dit lum'chon sans bile
In s'artournant d' l'aut' côté,
Si in n' s'rot point si agile,
Comme in s'rot écrabouillé ! »



EUNE DISPUTE

A Henri Guillaume.

Monsieur et pis Madam', dins leu joli' cahute,
A propos d' deux fos rien i s' sont caché dispute.
L'homme in rage i bertonn' qu'in n' sert point l' déjeûner,
Et Madame all' l'excite au lieu qué d' l'apaiser.
Soudain l' Monsieur, véyant qué s' femme all' li tient tiête,
I comminch' pa jéter les bidons pa l' ferniête.
Mais franch' comme eun' doyenne et aussi fel qué li,
El femm' par el ferniêt' jette el vaisselle aussi.
Ils font tous les deux un tintamarr' du diable.
V'là qué l' servante arriv' pour ell' servir à table.
All' aperchot l' dallage, et cheull' fill' sans façon
Par el cassis d' ferniêt' jette aussi les bidons.
All' fait dinguer d'un cop toute eun' gross' pil' d'assiettes.
Qui, mais l' patronn' s'écrit: «Marie, qu'est-ce que vous faites?»
— «Avisse, in v'là là eun'. Bé, j' vous assiste à m' tour;
J' pinsos qu' vous s' décidott's à déjeuner à l' cour. »



L' PORTRAIT SAINT DENIS

A Elie Raset.

L' bon Cafougnette a bin cor ed l'ouvrache
A raconter l' fait d'un nouviau voyache.
I vient d'aller faire un tour à Paris,
Dûss qu'il a vu l' portrait du grand Saint D'nis.

— « Ah ! oui, qu'i dit, ch'est fait pas un bon peinte.
Ch' t'un biau tableau ! V'là comme in l'arprésinte :
L' bon Saint, les mains loyé's derrièr' sin dos,
In li-a copé es' tiêt' tout d'un seul cop.

« Par un miracl' qué chacun peut connaîte,
Saint D'nis, sitôt, il a ramassé s' tiête,
Et, tranquill'mint, i s'est mis à s' prom'ner.
Ch't' à c' momint-là qu'in a fait sin portrait. »

— « Jé n' comprinds point, li fait r'marquer Polyte.
Expliqu'-min cha, et n' mé parl' pas trop vite.
Commint Saint D'nis a ramassé s' caillau,
L' bon Saint, les mains loyé's derrièr' sin dos ? »

— « Eh ! ch'est bin simpl', li répond Cafougnette,
Ch' t' avec ses dints qu'il a ramassé s' tiête...
— Ah ! dit Polyte, ah ! ch'est avec ses dints ?
Bé, t'as raison, à ch't'eure j' té comprinds ! »

EL TRUC BAUDET-BLEU

L'homme et l' femme, aussitôt l' mariage,
Doiv'nt faire l'un pou l'aut' dins l' ménage,
Partager l' peine et l' distraction.
Pou l'accord, ch'est eun' grand' question.

I n' faut point qu' busier à soi-même
Et surtout n' pas fair' comm' eun' femme,
— L' dam' Baudet-Bleu, mauvais' comm' tout —
Qu'in nommot l' femell' du grisou.

Cheull' gaillard', peu d' temps après s' noce,
Avant qu' s'in homm' s'invache à l' fosse,
Chaqu' jour, vers quatre heur's du matin,
All' sé l'vot un tout p'tit momint.

Mais, aussitôt l' chicoré' prête,
Au lieu d'attindre eun' tiot' milette,
D'imbrasser s' n'homme avant d' partir,
Alle armontot à s' lit dormir :

« Zeph, qu'all' disot ainsi à s' n'homme,
J' min vas bin vite arprendre m' somme :
Avant d' partir, t'arring'ros tout.
Fais attintion au feu surtout ».

Et l' femme alle argrimpot, alerte,
S' mettr' t' qu'à huit heur's dins les couvertes.
Zeph laissot fair' ; mais néanmoins,
Ç' sans-gêne n' li souriot point.

Un matin, el femme all' s'arcouche.
L' Baudet-Bleu fait du feu tout rouche,
Et près du poël' reste à s' cauffer,
Au lieu qué d' sin aller ouvrir.

I feum' des pip's là, fin tranquille,
Bin à l' coïett' sans s' faire d' bile,
In busiant : « J' cros bin qué c' cop-chi,
M' femm' s'occup'ra un peu pus d' mi ».

Tout au grand jour es' femm' s'éveille...
Alle aperchot Zeph qui, d' pus belle,
Fait funquer s' pipe in s' récauffant,
Comme un rintier qui a bin l' temps.

« Eh bin ! qu'all' s'écri', l'air féroce,
Vaurien, t' n'es point parti à l' fosse ? »
— « J' t'obéis, répond l' Baudet-Bleu ;
Té vos ? j' fais attintion au feu ! »



SCENE D' MARCHE

A Pierre Dautel.

Ch'est l' jour ed' marché. Su la place,
Au même indrot tout l' monde s'intasse.
Attiré pa l' potin qu'in fait :
D'zim bada, boum, rabada bleh.

Ch'est l' bruit d' l'orchestr' d'un saltimbanque,
Puis l' malin qui fait daller s' lanque
Pou nous délivrer d' tous les maux
In nous inl'vant nos monacos.

« Voyez, ces messieurs, ces mesdames !
Ma maison ne fait pas d' réclame...
En vérité, je vous le dis
Je viens pou détruire vos souris.

« Profitez de la bonne aubaine...
C'est ma pourette américaine
Que je viens vous offrir, brav's gens,
Qui m'avez l'air intelligent...

« Je vais distribuer « gratuite »
L' moyen l' pus sûr et l' pus rapite
Pou détruire les souris, les rats,
Les marissiaux et coëtera.

« Je l' donn' pou rien ; mais, s'lon l'usage,
Vous pay'rez seul'ment l'imballage.
C'est cinquant' centim's le paquet...
Qui veut ma poudre ? Ici : ça-y-est ! »

Justémint l' bon Zeph Cafougnette
Est tout à côté qui ravette.
Bin intindu, ch' l'homm', qui-a du goût,
L' premier avanche s' pièch' dix sous.

Pis du mêm' gest' tout l' mond' rapplique,
Jett' ses sous au son del musique.
L' saltimbanqu n'a point l' temps d' souffler :
In s'arrach' ses bourlots d' papier.

Au rusé marchand qui-est à l' presse,
Chaque instant Cafougnett' s'adresse
Et li d'mande eune explication
Su l' poudre à souris in question.

Mais l'aut' li répond d'eun' voix brute :
« Attendez donc eun' tiot' minute,
Laissez-moi servir mes clients :
J' vous dirai tout dans un rien d' temps. »

Et l'in s' boucule, in s' rinmonchelle,
Pour acater l' pourette nouvelle :
« Hop ! ici, Monsieur, s'il vous plaît !
Holà, marchand core un paquet ! »

Et Cafougnett', dins tout ç' tapage,
Interrog' l'homme et s' met in rage ;
Mais l' saltimbanqu' n' li répond pus...
Il attind qué tout soit vindu.

Infin, quand l' boutique est à vute,
L' marchand tout in haut dé s' cahute,
Après avoir muché s' n'argint,
S'adress' comm' cha à tous les gins :

« Silenc', ces Messieurs, ces Mesdames !
J' vas expliquer chu qu'on réclame :
Quand la souris est pris', ma foi,
— D'abord i faut s'y mettre à trois. —

« L' premier tient l' biêt' qu'est fort solante,
L' deuxièm' li ouvre l' gueul' tout' grande ;
L' trozièm' jette el pourette d'dins,
Et l' pauvr' souris meurt subit'mint ! »

— « Bin ! in v'là eun', cri' Cafougnette,
Et ch'est pou cha qu' té vinds t' pourette ?
Sur eun' souris faut s' mettre à tros ?
Ah ! Bé, j' l'écravintros putôt ! »



L'OPERATION

A sœur Cécile et sœur Maria.

Ah ! mon Dieu, quell' vénette i m'a donné' l' méd'cin
In ouvrant l' vint' d'un homm' comme in ouvre in lapin !
Quand j' véyos c' trist' tableau, j' pinsos d' kaïr à terre.
Mais l'vant les yeux, bonn's sœurs, j' vous ai vu's in prière,
Maint'nir ed' vos mains douch's el sommel du souffrant,
Et m' cœur s'est raffermi sous vos r'gards si confiants,
Alors, j'ai suivi l'homm' fouillant dins les entrailles,
Pou saquer l' mauvais'té du fond d'eun' plai' qui bâille,
L'habil'té du médecin aussi m'a rassuré.
La preuve : d'vant l'intaill', tout d'un cop, j'ai busié
Qu' si l' docteur f'rot jamais l' même accroc à s' marronne,
Es' femm', pourtant si calme, all' li in fich'rot eun' bonne ?



HOMMAGE
A L'ASSOCIATION DES ANCIENS ELEVES
DU COLLEGE ET DU LYCEE
DE VALENCIENNES

Comarat's, éj' sus chi tout d'eine !
Il est bon qué j' vous in prévienne :
Ch'est tell'mint j' sus heureux d' l'honneur
Qué vous fait's au simbel mineur.

C' matin, dins l' fosse à sept-cents mètres,
Vous n' m'avez point quitté dé l' tiête.
Et mêm', tout in mingeant m' briquet,
Je m' véyos d'jà dins vot' banquet.

Cha manquot bin un peu d' leumière :
Su l' nappe i-avot un peu d' poussière ;
Mais j' busios d'jà, dins min esprit,
Au bon accueil qu' vous m' fait's ichi.

Car éj' sais qu' dins vot' grand' famille
L' Fraternité surtout all' brille ;
J' sais qu'à vot' Association
In est tous dins l' même condition.

D'abord au Lycé' d' Valenciennes,
Dont la r'nommée est si ancienne,
Vous avez tertous étudié :
Pis chacun dins l' vie est allé.

Et l' bonn' rout' vous l'avez suivie ;
L' commerc', l' politique, l'industrie.
L'Université, les Biaux-Arts.
In vous ont eu des fiers gaillards.

Beaucoup sont montés à l' coupette :
D'autr's arriv'nt juste à leus buquettes ;
L' fortune a pus ou moins spité ;
Mais l' camarad'rie a resté.

Dins eun' société des pus saines,
L's anciens du Lycé' d' Valenciennes,
Ont fait mancheau, comm' francs copains,
Fraternisant in faisant l' bien.

Ils ont là pris in bin biau rôle :
I pouss'nt avant dins les écoles
Les jonn's gins qui n'ont pas l' moyen
D' payer l' z'étud's et l' saint frusquin.

Tous l' z'ans l' z'anciens i s' réunissent,
Pis font banquet, pis fraternissent,
Parlant volontiers d' leu jonn' temps,
Des joi's et des pein's d'à présent.

Amis, combin parmi vous autes
Peut-êtr' pus jamais n' s' arvérottent
Sans l' festin joyeux et cordial
Qu' vous procure el groupe amical.

Comme aujourd'hui, quelle allégresse,
Ed' vous arvir in plein' liesse,
Tous à la joie, in bonn' santé,
Dins un momint d' fraternité !

Et mi-mêm' jé m' mets à vot' plache :
D' vous vir ainsi, j' sus fin bénache,
Heureux d'avoir quitté l' carbon
Pou v'nir dins vot' belle réunion.

Ah ! si, dins mes jonnes années,
J'aros pu fréquenter l' Lycée.
Comme j' s'ros contint, compagnons,
D'êtr' dins votr' Association.

Aussi combin j' vous armercie
Ed' votre invitation amie
A v'nir prindr' part à vot' bonheur.
Incor eun' preuve ed vot' bon cœur !

Dins min intind'ment, j' vous souhaite
Réussite à tout l' bien qu' vous faites
Pou l'incourag'mint aux nouviaux,
Dont vous méritez tint d' bravos.

Salut aux professeurs habiles
Qui s' ont instruit vot' grand' famille
Et vous ont appris, pou l'avenir,
Les moyens bienfaisants d' s'unir.

Maints d' nos taïons, d'heureus' mémoire,
Ont leus noms gravés dins l'histoire.
Gloire à ces anciens des anciens.
Et salut à vous tous, bonn's gins !

Novembre 1910.



L'INTERR'MINT DEL FEMME
A CAFOUGNETTE

A Charles Bernier.

Cafougnette i-a cor fait des siennes.
Jé n' sais pus m'in ravoir ed' cheull' scène,
Un homme honnê'te et si royal.
Qu'mint qu'il a pu d'viser si mal ?

El fait i-est d'jà ancien tout d' même,
In v'not d'interrer s' premièr' femme.
Au sortir du cim'tièr' dé D'nain,
Cafougnett' veut passer s' chagrin.

Au premier cabaret i rinte,
Histoire ed' chucher eun' grand' pinte.
I-étot avec eun' pair' d'amis
Qui t'nott'nt à rester avec li.

In bot eun' chop', deux chop's, dix chopes.
Un jour ed' deuil, cha n'est point prope ;
Mais ch'est ainsi : dins notre indrot,
Ir r'vénant d' l'interr'mint in bot.

Donc Cafougnette et ses confrères,
Tout in buvant verres su verres,
— In s'amus' quéqu'fos sans l' savoir, —
I-atrap'nt ainsi dix heures du soir.

Tout d'un cop, l'un des comarates,
Sans busier à la rigolate,
Cant' comm' cha à manièr' dé rien :
« Viens, poupoul' ! viens, poupoule, ah ! viens ! »

Aussitôt comme pou suivr' l'exempe,
V'là not' Cafougnett' qui s'estampe
Et s' met à crier comme un sourd :
« Ej' vas vous in dire eune à m' tour ! »

Bin intindu, in veut l' faire taire...
In veut l' rassir' ed' sus s' kaïère
In li disant : « Ch' n'est point l' momint :
In n' cant' point un jour d'ïnterr'mint. »

Mais mon Cafougnette d' pus belle,
S' restampe aussi fell' qu'eune archelle...
Tindant s' bras comme un orateur,
I cri' chu qu'il avot su l' cœur :

« Ah ! aujourd'hui, j'ardéviens jeune.
J' peux bin canter, j' peux in dire eune.
Ch'est l' premièr' fos qu' jé m' suis prom'né
Avec ém' femm' sans disputer ! »

L' CATIAU CAFOUGNETTE

A Alphonse Terroir.

Un soir, au coin du peignon,
In parlot d' tout's sort's d'affaires :
Des gins qui-ont des picaillons
Et del joi' d'êtr' millionnaire.

Chacun plachot s' pétit mot
Sous l'œil moqueur ed' la lune...
Que d' bonn's saquois in s' paï'rot,
Si, d'hasard, un f'rot fortune !

L'un, tout l' temps, i buvrot sec :
Chaqu' jour il arot s' biture...
I n' maing'rot pus qu' des bistecks
Et des tart's à l' confiture.

« Si t' s'ros rich qu'est-c' qué té f'ros ? »
Qu'in demande à Cafougnette.
« Franch'mint, répond l' drôl' sitôt,
Ch' n'est point l'argent qui m'inquiète.

« In dot, chacun dins sin sort,
Bourler sans par trop d'invie.
Ch'ti qu'il a des mancheaux d'or
N'est pas eximpt d' maladie.

Viv' d'avoir el soupe au pot
Et d' porter eun' propr' quémiche !
In n' sarot diner deux fos
Quand même in s'rot cor pus riche.

« Jé n' désir' point ces câtiaux
Qu' chaqu' cang'mint d' saison in quitte.
J' sus tout à fait dé m' n'indrot
Dins l' tiot' cahut' qué j'habite.

« Cha fait pitié in busiant
Qu'in compte, au Château d' « Roi d' Chine, »
Tant d' ferniett's qué d' jours à l'an...
Que d' courants d'air dins c' cassine !

« Nous savons qu' pou vivr' contints
I n' faut point tout's les misères,
Et qu'il y-a trop d' pauvers gins
Tassés dins d'étroit's chaumières.

Mi, dins m' tiot' maison d' quatr' pieds,
Quand je m' plains d' loger d' la sorte,
Ch'est qué j' fais cuire un sauret
Et qué l' queu' dépass' pa l' porte. »

FACHEUSE RINSCONTRE

I f'sot brun soir. El nuit étot complète.
Dins les corons in n' véyot point eun' pette.
Point eun' leumièr'. Les gins étott'nt au lit.
In n' véyot pas clair à quatr' pas d'avant li.

Un carbonnier r'gagnot viv'mint s' démeure,
Claquant s' chabot sans s'imbarrasser d' l'heure,
S' pipe à ses dints, el bourgeron flottant,
Allongeant l' pas i-allot friant-battant.

Dins un peignon, ah ! bon sins ! queu culbute !
Sur un piquet, v'là-t-y pas qu'il arbute !
Berdouff ! un cop à être estoumaqué,
Rinviant l' coron tell'mint qu'il a buqué.

L' main su s' boursiau, i crie et s' déclaminte
Après l' piquet qui li-a épautré l' vinte :
« Cré fainéant ! qué té m'as fait du mau !
« Si t' s'ros un homme, éj' té poche el gasiau ! »



LES ETRENNES DU TIOT ZEPH

Pièce créée par André Renard à l'occasion des Fêtes
de l'arbre de Noël

A André Jurénil.

L'tiot Zeph savot bin qu' chaque année,
L' pèr' Noël, tout querqué d' jouets,
I vient garnir chaqu' quéminée
Où l' z'infants ont mis leus souliers.

Et

V'là l' Noël ! El nuit d' cheull' fiête,
L' tiot Zeph/s' réville in sursaut,
Et, sortant douch'mint d' s' couchette,
I desquind l'escalier d'in haut.

I s' dit : « J' vas faire eun' bonne affaire !
Mes parints i sont cordonniers :
Ej' m'in vas dins l' boutiqu' dé m' père...
Oh ! là, j'in trouv'rai, des souliers ! »

Et v'là qui fourr' dins l' quéminée
Tout's les cauchur's qui tomb'nt sous s' main :
Viell's, neuv's ou bin raccommodées,
I fouille el boutiqu' subtil'mint !

Il évintr' les boît', vid' les casses,
Pour avoir absolument tout...
Chu qu'i n' sait point avoir, il l' casse,
I met l' magasin sens su d'sous !

L' quéminé' d'vient musé' d' cauchures.
L' tiot 'Zeph apport' des godillots,
Des souliers d' gosse à l' tiot' pointure,
Des grands démons d' souliers à clos ;

Des viell's chavatt's, des fin's molières,
Des gross's galoch's à bouts vernis,
Des belles bott's à l'écuyère,
Et d' z'escarpins tout raquerpis...

Souliers d' facteur, tiots brod'quins d' fille,
Chabots, pantoufl's et caoutchouc,
L' gamin plach' tout d'un air tranquille,
Espérant qu' cha s'ra plein d' joujoux.

Mais, tout d'un cop, l' tiot 'Zeph acoute :
Il intind s' pèr' qui dévallot...
Attiré par el bruit sans doute,
V'là qu'il accourt au grand galop !

El pèr' s'amoutr'... Mon Dieu ! ma mère !
In d'vine un peu s'il a crié
In véyant là, pèl'-mêle, à tierre,
Ed' pus d' tros chints paires d' souliers !

L' tiot Zeph à s' père explique l' chose ;
Mais l'homme n' veut point d'explications...
Il administre au pétiot gosse
Chu qui s'appelle eun' correction.

L' pauv' Zeph oubliant les cauchures,
S'est insauvé dins s' lit, honteux,
I s'a muché sous l' couverture
Et là s'est rindormi d' sin mieux.

Mais, tout d' même il a eu s' tiot' fiête !
L' matin il a trouvé su s' lit
Un biau qu'vau d' bos; eun' bell' carrette
Et eun' quénioll' si gross' qué li !



HOMMAGE AU PEUPLE ET AUX SOLDATS DE 1712

Pièce dite par l'auteur à la cérémonie de la pose
de la première pierre du monument
de Villars, le 28 Juillet 1912,
A Denain

Salut aux gins d' dix-sept-cent douze,
Aux paüv's soldats, au peuple in blouse,
Qui pou la paix ont combattu...
A ces vaillants Français, salut !

La France étot in plein' misère ;
Car in avot guerre d'sus guerre,
Et trois puissanc's, les Impériaux,
Voulott'nt nous inl'ver l' lain' su l' dos.

In but dé s' partager la France,
Ils nous f'zottent des guerr's à outrance,
Au point qu'in n' pouvot qu' travailler
A s' défindr', — jamais pou minger.

In ouvrant, faut pourtant qu'in minche ;
Et les Français, à bout d' patienche,
— Soldats, ouverriers, paysans, —
Réunir'nt leus efforts vaillants.

Ils s' sont dit : « Ch'est assez d' misère...
Puisqu'il n'a foque par la guerre
Qué nous pourrons avoir la paix,
Eh bin ! débout tertous, Français ! »

« Nous n' voulons point l' pays des autres,
Mais nous voulons défindre el nôtre.
Les Impériaux nous mettent à bout :
Faut les chasser au diap' tertous. »

Et tous, Français, faitt'nt bonn' figure !
Malgré qué la faim les torture,
Malgré tout's les misèr's sans nom.
Ils s' mett'nt à l'œuvre à l'unisson.

Beaucoup d'hommm's d'vienn'nt soldats d'emblée,
Gratuit'mint, ils vont dins l'armée ;
L's autres prêt'nt secours s'lon leu moyen,
S' dévouant chacun pou l' mêm' bien.

Ch' t'eune involé' qui fait merveille :
I faut qu' tout march' quand l' peupl' s'in mêle.
Chacun i sintot s' sang bouillir...
D' cheull' façon fallot réussir.

Ah ! bin sûr, ch' n'a point té sans peine...
Ils ont souffert, ces fiers gaillards,
Que d' maux, que d' tristess's et que d' gênes,
In préparant l' succès de Villars.

Il lieu fallot fair' des tranchées
Pour abriter nos pauv's armées,
Trouver des habits, du minger,
A nos pauv's soldats déloqu'tés...

Et tout cha in scuffrant euss'-mêmes.
Aussi, d' grand cœur comme in les aime
Quand in songe à ces miséreux
Peinant pou rindr' les aut's heureux.

Comme in a pitié des souffrances
D' ces gins qui voulott'nt qué la France,
Grâce à leu corag' sans parel,
Conserve s' bonn' plache au solel.

Commint fair' sans qu'in les honore,
Aujourd'hui, quand in songe incore
Aux soldats qui, dans ç's invirons,
Travillott'nt avec nos taïons.

Et qui, trois ans avant not' guerre
Sont partis pou s'courir leus frères
A l' grande bataille d' Maplaquet,
Pis i sont morts presqu'au complet.

Ils s' sont fait tuer passé dix-mille,
Ces troupiers qui aimott'nt les filles
Ed' not' pays si amitieux...
Et les avott'nt quitté's joyeux.

Commint n' pas chérir leur mémoire ?
Ils n'ont point connu la victoire ;
Mais ils ont péri glorieus'mint,
Préparant l' succès du lind'main.

A Malplaquet, cheull' même bataille,
Villars lotta comme un vrai diale,
Superbe au mitan des éclairs,
Tout près d'un autr' héros, Boufflers.

Villars atteint d'eun' grav' blessure,
Malgré l' grand' souffranc' qu'il indure,
Combat incor comme un lion,
Intréinant ses fiers bataillons.

I-a toudis continué la guerre,
S' gamb' mailloté' dins eun' nochère...
Cha li faisot tell'mint du mau
Qu'in l'aidot pou monter à qu'vau.

Fallot du dévoû'mint tout d' même !
Un autre homm' qu' dins l'histoire in aime,
Lefebvr' d'Orval, pindant six ans,
Pou l' victoir' combina des plans.

Autour de D'nain et d' ses parages,
Il étudia plain's et villages,
Afin qu' pus tard, à nos héros
Cha vienne in aide à s' n'intindo.

I pinsot : « L'z' Impériaux du diable
Pass'ront pa not' gardin, probable...
Par biau s'ils n' veull'tent point d' la paix.
J' cros bin qui vont l'avoir par laid ! »

In effet, comm' l'indiqu' l'histoire,
Lefebvre d'Orval, pou la victoire,
Livra des plans savants comm' tout
A Villars, puis à Montesquiou.

Infin, dix-sept cent douze arrive
I n'y-avot pu moyen qu'in vive,
In morot d' faim. Pour in finir,
Peu importot l' façon d' mourir.

Alors Villars et s' vaillant' troupe
Après avoir lancé quéqu's groupes
Su Landrecies, faisant semblant
Qu' ch'est par là qu'in donn'ra l' boucan,

Ils s'lanç'nt su D'nain comme el tonnerre,
Rintr'nt dins l'z' enn'mis, mon Dieu ! ma mère !
Comme dins du burr'. Les Impériaux
Pinsott'nt qué l'orage all' kaïot.

Estomaqués d'eun' telle attaque,
Ils attrap'nt leu clique et leu claque,
Et s' sauv'nt. Dins l' précipitation
Ils laiss'nt là tout's leus provisions.

Nos soldats gagnent ç' bell' bataille.
Ils font bombance, ils font ripaille
Puisqué in fuyant, ces bons enn'mis
Avott'nt abandonné l' bouilli !

Nos troupiers étott'nt à l' ducasse !
D'puis si longtemps eximpts d' fricasse,
Ils mingeott'nt bins pus qué leu faim
Et cha s' comprind fort aisémint.

Ils ont trouvé, parmi l' débroulle,
Toute eun' ribambelle d' gross' boules.
Nos gins s' disott'nt : « Cha m'a l'air dur...
Ch'est des boulets d' canon, bin sûr. »

Mais non, — ô surprise amusante !
Ch'étot des gros fromag's d'Hollante
Laissés là pa les Hollandais...
Qué festin qu' nos troup's in ont fait !

Les Impériaux, euss's in dérouté,
Dégalopot'nt sans casser l' croûte,
Et s' sauvott'nt viv'mint au pus lon,
Pus lon qué l' porté' d' nos canons...

Ils sont r'kaïus dins eun' pâture...
Là i-ont mingé, à c' qu'in assure,
Tout c' qu'i y-avot su les pommiers :
Ils n'ont trouvé qu' des puns à mier.

Et ces gross's pilul's à colique,
La frousse et la sacré' boutique,
Leur ont donné tout's sorte d' maux,
Qu'in avot pitié d' leus boyaux !

L' bon peuple a r'pris du poil del biête,
A nos soldats, il a fait l' fiête,
Délivré des méchants, infin.
Grâce à l' grande victoire ed' Denain !

La paix, aux brav's gins toudis bonne,
Est venu' poser s' douch' couronne
Su not' pays tant éprouvé. —
Et l'in croyot avoir rêvé.

Grâce à cheull' victoire aussi belle,
Not' France, à jamais immortelle,
A d'puis ç' temps-là moutré l' quémin
Des libertés au genre humain.

Nous devons glorifier, in somme,
L' corage d' nos aïeux, d' vrais hommes,
Et fair' vir qu'après deux chints ans
Nous sommes toudis arconnaissants...

Aussi in souv'nir dé ç't' affaire,
In ç' jour in pose el premièr' pierre
D'un monumint fin'mint cis'lé
Pau grand sculpteur Henri Gauquié.

Ch'est d' Villars el joli' statue.
Nos infants, pus tard, à cheull' vue,
Saront qu'in honor' les anciens
Qui fur'int ç' qu'in appell' des brav's gins.

Gloire à ces gins d' dix-sep cent douze,
Aux pauv's soldats, au peuple in blouse,
Qui pour la Paix ont combattu.
A ces vaillants français, salut !



L' DELOQUETE

Au vénéré Alphonse Chigot.

L'autr' jour, in m' prom'nant, j'ai r'marqué
Un pauver diap' tout déloqu'té.
Qui-étot minape à fair' pitié.

Pourtant i-avot un bon visage.
Ch'étot probable un sans ouvrage :
I ravettiot les étalages...

In jugeot, au premier abord,
Qu'i n'avot point l'air d'un milord :
Qu' pour sûr i n' roulot point sur l'or.

I portot eun' méchant' casquette
Tout' troé' comme eune équeumette,
Avec eun' démotié d' palette.

I-étot calé dins s' vieux pal'tot !
A l'élégance in r'connaissot
Eune ancienn' vareuse d' tringlot...

S' marronn' sout'nu' par eun' fichelle,
Avot dû, dins l' temps, être fort belle.
Avec des jours comme eun' dentelle.

Pou ses cauchur's, ch'étot l' bouquet :
Deux grand's espadrill's du mêm' pied
R'loyott'nt ses ortels in paquets.

S' quémisse, in n' véyot point l' gorgère,
Ou, peut-êtr' qu'i n'in avot guère,
Qu' les puch's l'avott'nt mingée intière ?

Infin dins l'état qu'il étot,
Facil'mint in s'aperchévot
Qu'i-avot tout s' gardé-rob' su s' dos !

Près d'un bazar, el pauv' s'arrête,
Et, tout in bâillant, i ravette
Les objets qui-étott'nt à l' ferniète.

Soudain, un garchon d' magasin,
S'approche et démand' polimint
Au pauv' diap' s'il n'y fallot rien...

« Monsieur, voyez la marchandise !
Approchez-vous avec franchise...
Voulez-vous un' malle, une valise ? »

— « Hein ? qui li répond l' malheureux,
In l' ravettiant d' ses deux grands yeux,
Eun' mall' ? pou mi quoi fair', donc, fieu ? »

— « Mais, Monsieur, c'est ç'pendant facile...
Un ' bonn' mall' dans votr' domicile,
Pour mettr' vos vêt'ments, c'est utile ! »

— « Bin, m' garchon, t' m'as pourtant bin vu ?
Mettr' mes loqu's dins eun' mall', nunu !
Bé cha ! pis j' voyag'rai tout nu ? »

J'aros les gendarm's à mes trousses.
Va' j' n'ai pas b'soin d' tes friss'-té-frousses :
Lais' min m' prom'ner tout à la douce. »

Et l' malheureux poursuit s' quémin.
Sans s' faire d' bile, i va lent'mint
In mourmachant cor dins ses dints :

« J' sus v'nu au mond' tout nu, sans qu'misse
Ç' qué j'ai su l' dos, quoi qu'in in disse,
Eh bin, c'est cor tout bénéfice ! »



V'LA LES BARAQUES

Au poète Hugues Lapaire.

In aime à rapp'ler s' n'infance,
Ses joi's putôt qu' ses souffrances.
Au villag' mieux qu' tout ailleurs,
L' tradition réveill' les cœurs.

L' temps joyeux d'ancienn's ducasses
Dins mes souv'nirs souvint r'passe.
Des saltimbanqu's j'arvos cor
In costum's à paillettes d'or.

Avec leus loqu's tapageusses,
Qu' j'aros voulu êtr' comme eusses !
J' considéros comm' des dieux
Les hercul's, les faiseurs d' jeux !

Ah ! oui, j'ai bonn' souvénance...
Ch'étot pindant les vacances
Qué l' ducasse alle arrivot.
J' m'incouros à pieds-décaux.

Ej crios : « V'là les baraques ! »
A l'arrivé' d'eun' patraque
Traîné' par un qu'vau poussif,
Méné' par un goss' chétif.

C' cri partot comme un cri d' guerre.
Un grand nuage d' poussière
Aveuglot l' binde d' gamins
Qui wuidiot'tnt pa tous les qu'mins.

Et l'in assiégeot l' roulotte,
Et les cris s' répercutottent ;
« V'là les baraqu's ! » queu pathiau !
In croyot qu' tout D'nain s' soul'vot.

Pour arriver sur el plache,
L' rout' montot. Si l'équipage
Restot in raqu', courbattu,
Tertous in poussot à s' cu.

Pis, à chaqu' roulott' nouvelle,
In hurlot core d' pus belle :
« V'là les baraques ! » — I n' restot
Pus un pigeon sur un tot —

In v'là del vrais allégresse
Comme in n' da foqu' dins s' jeunesse !
El ducasse, pour un infant,
Rien n' peut l' réjouir autant.

Ch'est l'abondanc' qu'alle arrive !
Ch'est del tarte in perspective !
Ch'est l' bombanc', les jeux ! Infin
Ch'est l' paradis d' l'innochint !

Mais quand l' ducasse alle est oute,
Qu'in va mettr' su eune aut' route
Les palais d' toile à mat'las ;
Qu'in rimball' les falbalas,

L' bonheur p'tit à p'tit s'invole...
In frémit à chaqu' carriole
Qui s'in va pou d'aut's pays,
Porter l' joie à d'aut's petits.

Pas un cri n' part des poitrines...
In suit d'eun' bin triste mine,
L' dernier' baraqu' qui desquind
L' coin del plach' sans un cop d' main.

Ch'est ainsi qu' la vie est faite,
Peu d' temps l' vrai bonheur s'arrête...
Incore heureux qu' not' jonn' temps
Nous r'pass' parfos in rêvant.



TABLE DES MATIÈRES

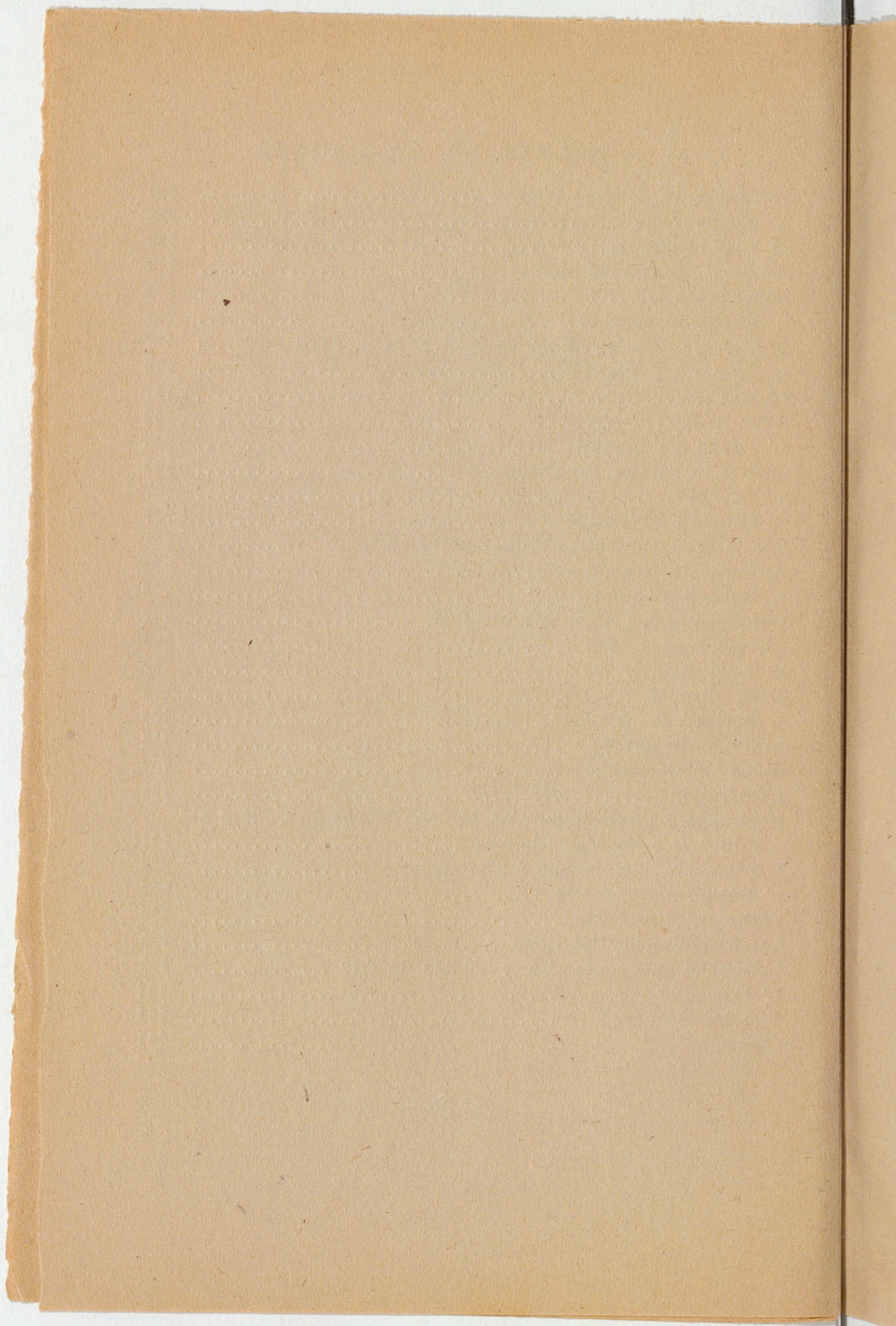
I. — AU PAYS DES CORONS

Préface	2
L' Cailliau à fleur	12
L' bos d' sapin	13
L' vieille Carbonnière	15
Canchon d' la hache	19
Souvenir du Vieux Temps	22
Tableau d'hiver	25
L'escoupe du Mineur	26
L' Machine d'extraction	28
L'E Boul'mint	31
El Treuil	34
Les Ratons	37
L' découverte d'eune mine au carbon	40
Les Pigeons voyageurs	45
L Marchand d' bos cassé	53
Sur la Catastrophe des Mines de Courrières	56
Les Ateliers Cail	59
I. Fête Sainte-Barbe	68
Boutade	71
Pour un album	73
Un bon remède	74
Les Arnitoilles	76
In Qu'min d' fier	77
Eune bonne tête	78
A Constant Moyaux	80
Cafougnette in Amérique	84
L' Panier d' Pronnes	88
Joyeux mariage	91
Visite à la Consultation des Nourrissons	95

II. — ECLATS DE GAILLETES

Préface de M. Hugues Lapaire	101
L' Vieille fosse	105
El Hiercheux	109
Pauvres Pétiotes Souris	111
Souvenance	113
I. Raccommodeux	114
Eun' visite dins les Mines de Courrières in Avril 1906	117
L' Tireux à l' Pierche	126
Là-Bas	131
Abondance	132
L' Tireux à l' mallette	133
Quand in intasse les chabots	134
El gardin	137
El Lampe du Rescapé	141
Sur la Catastrophe des Mines de la Clarence	143
Au pays du Travail	145
L' Buveux d' Bière	146
Cafougnette à l'Hôtel des Invalides	147
Un mariage sérieux	150
El Lum'chon	152
Eune dispute	153
L' Portrait Saint Denis	154
L' Truc Baudet-Bleu	155
Scène d' Marché	157
L'Opération	160
Hommage à l'Association des Anciens Elèves du Collège et du Lycée de Valenciennes	161
I'Interr'mint del femme à Cafougnette	165
L' Câtiau Cafougnette	167
Fâcheuse Rinscontre	169
Les Etrennes du tiot Zeph	170
Hommage au Peuple et aux Soldats de 1712	173
L' Déloqu'té	181
V'là les Baraques	184
Glossaire	191





GLOSSAIRE



[illegible]

GLOSSAIRE

DES PRINCIPALES EXPRESSIONS PATOISES

- Abloquer**, v. — Travailler avec précipitation et sans aucun
About, n. m. — Ouvrier d' « about ». (Ouvrier mineur tra-
Affutiaux, n. m. — Menus objets.
Agobile, n. f. — Objet sans valeur.
Alloter, v. — Agiter, secouer. — Alloter (s'), v. pronominal. —
Amicloter, v. — Amadouer, câliner.
A m' mote, loc. adv. — A mon idée, à ma guise.
Aniché, adj. — Accroupi (de nicher).
Arbiner, v. — Retourner sur ses pas.
Archelle, n. f. — Baguette, tuteur.
Arnitolle, n. f. — Toile d'araignée.
Arséqui, adj. — Desséché.
Asi, adj. — Très fatigué.
Attiquer, v. — Enfoncer, planter (On dit aussi « instiquer »).
Avettis, n. m. plur. — L'ensemble des cultures à la belle sai-
son. (Du vieux français « advétu »).
Awui. — Oui. (On dit aussi « aé »).
- Bac à chintes**, n. comp. m. — Bac aux cendres (sous le foyer).
Bafiou, n. m. — Méchant, mauvaise langue (du verbe bafier,
baver).
Ballon, n. m. — Bonbon.
Banque, n. m. — Bille.

- Béguin**, n. m. — Calotte d'ouvrier mineur.
Bénache ou **Bénasse**, adj. — Bien aise.
Berche, n. f. — Berceau.
Bercheuse, n. f. — Femme qui berce les enfants.
Bergnoulle, n. f. — Chose futile, babiole, fadaise.
Berlou, n. ou adj. — Louche, atteint de strabisme.
Berline, n. f. — Wagonnet de mine.
Bertonner, v. — Bougonner.
Bidon, n. m. — Meuble, vaisselle.
Biec-Bos, n. m. — Imbécile, balourd (Biec-Bos en patois est le nom du pivert).
Bilanchoire, n. f. — Balançoire.
Bisse (vint de), n. com. m. — Bise (vent de).
Blancheur, n. f. — Végétation blanchâtre qui pousse sur les pièces de bois du fond de la mine.
Blatier, n. m. — Qui agit et travaille sans soin.
Boisage, n. m. — Charpentage d'une mine.
Borraine, n. f. — Pipe en terre.
Bouchi-boula, loc. — En désordre. pêle-mêle.
Bougnou, n. m. — Fond d'un puits de mine.
Boute-feu, n. m. — Ouvrier chargé de mettre le feu aux mines.
Boursiau, n. m. — Bosse.
Bout'lot, n. m. — Flacon en fer blanc du mineur (de bouteille).
Bowette, n. f. — Voie taillée dans le roc des mines (du vieux mot « bove », galerie souterraine).
Brayou, n. m. — Personne qui se plaint (du verbe « braire », pleurer).
Breucq, n. m. — Mortier, boue.
Breunette, n. m. — Le soir, à la brune.
Briquet, n. m. — Grosse tartine.
Brissoder, v. — Gaspiller.
Brouet, n. m. — Boue.
Brouzé, adj. — Barbouillé, noirci (du mot « brou » — de noix).
Bruant, n. m. — Hanneton (du verbe « bruire »).
Buquer, v. — Frapper avec bruit, retentir.
Busier, v. — Réfléchir.

Cacheux d' gaillettes, n. comp. m. — Personne qui cherche du charbon sur le « terri ».

Cacholer, v. — Voir « décacholer ».

Cafouiller, v. — Chercher.

Cafu, n. m. — Ouvrière occupée au chargement des bateaux de charbon.

Caillau, n. m. — Caillou.

Cantiau, n. m. — Chanteau, tranche. Par extension : cuisse.

Caracole, n. f. — Escargot, coquillage.

Carbon, n. m. — Charbon.

Carreau, n. m. — Emplacement qui entoure un puits au charbon.

Cha, pron. dém. — Cela.

Chabot, n. m. — Sabot.

Cheulle, pr. f. — Celle.

Chi, adv. — Ici.

Chindrée, n. f. — Terre battue formant le sol d'une habitation. (Du mot « cendre »).

Chirloute, n. f. — Mauvais café.

Ch'ti, pron. — Celui.

Chucarte, n. f. — Bonbon, friandise (du mot chuc, sucre).

Coqu'leux, n. m. — Amateur de combats de coqs.

Coron, n. m. — Pâté de maisons ouvrières.

Cottron, n. m. — Jupe (dérivé du mot « cotte »).

Cougnets, n. m. plur. — Coins en bois.

Couët, n. m. — Poëlon (du mot « coué », dérivé de queue).

Coupette (à l'), loc. — Au sommet.

Couvieppe, n. m. — Couvercle.

Coyëtte (être à l'), loc. — Se mettre à son aise (du mot « quiet »).

Crapé, n. ou adj. — Sale, malpropre.

Criquion, n. m. — Grillon. — Personne très maigre

Crombi, adj. — Courbé, tors.

Culle, n. f. — Chemise de travail.

Cutourniaux, n. m. plur. — Culbute.

Dainne, n. m. — Sol, terre.

Dale, n. m. — Porc.

Dallache ou **dallage**, n. m. — Activité, mouvement, remue-ménage.

Déberlouter, v. — Verbe dérivé du mot « berlou » (louche) et dont le sens ironique ne peut guère se traduire en français que par retrancher ou supprimer le strabisme.

Débirouler, v. — Rouler.

Débouser, v. — Se désoler.

Décacholer, v. — Repousser, rejeter, chasser.

Déclaminter, v. — Se lamenter.

Décrayonner, v. — Retirer les scories d'un foyer.

Défuter, v. — « Démucher », faire sortir d'un trou.

Déloqu'té, n. m. — Loqueteux, minable.

Dépourer, v. — Epousseter.

Déquindre, v. — Descendre.

Diale ou **diape**, n. m. — Diable.

Dinguer (faire), v. — Rejeter.

Don (à), loc. — En ce temps-là.

Doupe, n. m. — Liard. Par extension, ce mot signifie argent (du mot double, doublon).

D'vis'ries, n. f. plur. — Causeries intimes, bavardage.

D'zeur, adv. — Au-dessus.

E. — Syllabe qu'on met devant certaines consonnes pour donner plus de vigueur à la phrase.

Ecour, n. m. — Giron.

Ecourcheué, n. m. — Tablier (du mot écour, giron).

Ecourite, n. f. — Fouet.

Ecrèpe-salière, n. m. ou f. — Avare (Avare se dit aussi « arabe »).

Equette, n. f. — Petit morceau de bois obtenu par entaille.

Equemette, n. f. — Ecumoire.

Ermonte, n. f. — Montée.

Erpos, n. m. — Repos.

Ersaquer (s'), v. pr. — Se retirer (du vieux mots « sacher », retirer).

Epautrer, v. — Ecrabouiller, écraser.

Espiter, v. — Eclabousser (onomatopée).

Esqueutte, v. — Secouer.

Estancener, v. — Etançonner.

Estampé, adj. m. — Levé debout.

Escoupe, n. f. — Pelle (du mot soucoupe).

Estoqué, adj. m. — Abasourdi, cloué par la surprise (du mot stoc).

Essenne (faire l'), loc. — Faire semblant.

Esquetter, v. — Eclater.

Etaulette, n. f. — Petite étable.

Faille, n. f. — Schiste mélangé de charbon.

Fauque, adv. — Que, lorsque, seulement.

Fel, adv. — Vite.

Féniesse, n. f. — Porte d'aérage au fond de la mine.

Feumière, n. f. — Fumée.

Fieu, n. m. — Enfant, fils.

Fin bin, loc. — Parfaitement, très bien.

Fonflir, v. — Fléchir.

Fosselette, n. f. — Fossette.

Fouan, n. m. — Taupe (du mot fouir).

Fouftier, n. m. — Trouble-fête, intrus.

Fouir, v. — Bêcher la terre.

Fouissache, n. m. — Coin de terre que l'on a bêché.

Fourfetter, v. — S'annonce par un bruit léger. (Ce mot ne semble pas avoir d'équivalent en français).

Foustiquer, v. — Agiter un bâton, un outil dans un trou.

Gaigner, v. — Epier, languir dans l'attente d'une chose (de guigner).

Galaf, n. m. — Gourmand.

Gaillette, n. f. — Morceau de charbon.

- Galibot**, n. m. — Jeune ouvrier mineur.
Gargoter, v. — Grelotter.
Gasiau, n. m. — Gosier.
Gauque, n. f. — Noix (du mot coque).
Gogniette, n. ou adv. j. f. — Personne qui louche.
Gontier, n. m. — Pièces de bois sur lesquelles on pose les tonneaux à la cave (de chantier).
Gorgère, n. f. — Col de la chemise de travail.
Goyau, n. m. — Cloison interposée entre le puits de mine et les échelles.
Grémion, n. m. — Petit caillou.
Grusier, n. m. — Groseillier.
Guêiôle, n. f. — Cage pour oiseau (du mot géôle).
Guerzin, n. m. — Grêle.
Guibolle, n. m. — Jambe (terme ironique).
Guife, n. f. — Figure (terme de mépris).
Guiller, v. — Se dit d'une chose épaisse, sirupeuse, qui coule lentement.
Guinse, n. f. — Bonne chère.
- Habile**, adv. — Vivement, précipitamment.
Hagner, v. — Mordre.
Haiûre, n. f. — Haie.
Harondielle, n. f. — Hirondelle (du mot aronde).
Hercheux, n. m. — Chargeur de houille au fond de la mine.
- I**, pr. — Il (I ne fait qu'une syllabe avec la voyelle qui peut suivre. On dit aussi « il », mais presque toujours « i » devant une consonne).
Imblave, n. m. — Propos inutile.
Imbrouille, n. f. — Embarras, gêne.
Imbrunquer (s'), v. pr. — Sommeiller, commencer à dormir.
Immarvoyer, v. — Faire rager.
Impaffer (s'), v. — Manger goulûment.
Inch'pé, adj. — Ennuyé, embarrassé, enchevêtré.

Infournaquer, v. — Mélanger, introduire, « fourrer » quelque part.

Infroufieller (s'), v. pr. — S'embrouiller.

Infuter, v. — Introduire, emmancher.

Inquinne, n. f. — Echine.

Inraqué, adj. — Embourbé.

Inserre, v. ind. pr. — Enferme (du verbe enfermer).

Insonne, v. — Ensemble.

Instiquer, v. — (Voir attiquer).

Inter, prép. — Entre. (Beaucoup de mots terminés par re subissent ainsi une inversion de ces deux lettres. Ex. : conter, contre ; moinder, moindre ; pauver, pauvre. La lettre finale r est toujours sonore dans la prononciation.

Jonne, adv. — Jeune.

Jour (travailler au), loc. — Travailler pour les mines, mais en dehors de la fosse, du « fond ».

Jueu, n. m. — Joueur.

Jupon, n. f. — Blouse de mineur.

Kaiche, v. subj. pr. — Qu'il tombe (du mot « kéhir »).

Kéière, n. f. — Chaise (du mat chaire).

Kéhir, v. — Tomber (dérive du verbe choir).

Kœurelle, n. f. — Caillou très dur, sorte de grès.

Lache, n. m. — Lacet, piège.

Laïte, n. pr. (diminutif). — Adélaïde.

Lapite, n. m. — Ouvrier laborieux, mais malchanceux.

Leum'chon ou **lum'chon**, n. m. — Limace.

Leum'rotte, n. m. — Veilleuse.

Lime, n. f. — Ligne (instrument du pêcheur).

Lolo, n. m. — Lait.

Loques (des dimanches), n. f. plur. — Habillement du dimanche.

Louchet, n. m. — Bêche.

Maique, adj. — Maigre.
Mallette, n. f. — Bissac.
Malo, n. m. — Guêpe, bourdon.
Mainbourné, part. pas. — Bousculé, malmené.
Mancheau, n. f. — Mont, monticule.
Mand'lette, n. f. — Manne, panier en osier.
Marabout, n. m. — Cafetière.
Marcotte, n. f. — Belette.
Marissiau, n. m. — Cafard (insecte). Maréchal.
Maronne, n. f. — Pantalon.
Maronner, v. — Enrager.
Mate, adj. (m. ou f.). — Fatigué.
Mier, v. — Manger.
Mingerlot, adj. — Maigrelet.
Minteu, n. m. — menteur.
Mitan, n. m. — Milieu.
Mouf'ter, v. — Murmurer.
Mourdreux, n. m. — Méchant.
Mucher, v. — Cacher (du vieux mot musser).

Nanan (faire), loc. — Dormir, faire dodo .
Naviau, n. m. — Navet.
Nettiache, n. m. — Nettoyage.
Niguedoule, n. m. — Imbécile, bête.
Ninoche, n. m. — Innocent.
Noir'glache (i fait), loc. — Verglas (il fait).
Nonottes, n. m. — Petites mains (du mot « menottes »).
Nué, adj. — Neuf, nouveau (son féminin est nuève, neuve).

Offlette, n. f. — Gaufre.
Ortelle, n. f. — Orteil (n. m.).
Ossiau, n. m. — Os.
Osiau, n. m. — Oiseau.
Othieu, n. m. — Outil.

- Pagnan**, n. m. — Brioche (du mot « pain »).
- Pain-d'cuitie**, n. comp. — (Pain de cuitée), pain fait par la ménagère.
- Palisarte**, n. f. — Palissade, clôture.
- Panchelette**, n. m. — Panse.
- Panier**, n. m. — Tonneau utilisé dans le puits de mine avant l'invention des cages. On l'emploie encore lors du fonçage d'un puits.
- Passée**, n. f. — Petite veine de charbon souvent inexploitable.
- Parfond**, adv. — Profondément.
- Patiau**, n. m. — Embarras, gêne.
- Payèle**, n. f. — Poêle à frire.
- Peignon**, n. m. — Pignon d'une maison.
- Pétote**, n. f. — Pomme de terre (de patate).
- Peun'tierre**, n. f. — Pomme de terre.
- Piet'ner**, v. — Piétiner.
- Pilot**, n. m. — Bois de soutènement.
- Pierre-finte** (geler à), loc. — Pierre fendre (geler à).
- Pipi-malo**, n. m. — Frelon, bourdon.
- Piqueteu**, n. m. — Ouvrier qui coupe les blés (faucheur).
- Pisson ou pichon**, n. m. — Poisson.
- Pleuve**, n. f. — Pluie.
- Pochenne** (du verbe « pochenner »). — Presser contre soi.
- Pon ou pun**, n. m. — Pomme (n. f.).
- Poquettes**, n. f. plur. — Marques de petite vérole.
- Porée**, n. f. — Purée.
- Porion**, n. m. — Contremaître dans les mines.
- Pourre**, n. f. — Poudre à mine.
- Pourléquer**, v. — Lécher.
- Pronne**, n. f. — Prune (au figuré : coup).
- Pun d'capindu**, n. comp. m. — Pomme de Capendu.
- Quéniole**, n. m. — Gâteau de Noël.
- Quémiche ou quémisse**, n. f. — Chemise.
- Quer**, (r sonore), loc. — Avoir quer, aimer, préférer, chérir.
- Quercheux-ch'faux**, n. comp. m. — Ouvrier occupé à la « recette » d'un puits.

Querqué, adj. — Chargé.

Quère, v. — Chercher, aller chercher (du verbe quérir).

Querque, n. f. — Charge.

Quertin, n. m. — Panier.

Quérue, n. f. — Charrue.

Queude, n. m. — Coude.

Queuette (faire), loc. — Faire l'école buissonnière (rester à la queue, ou peut-être « faire la cueillette »).

Qu'mint, adv. — Comment.

Quévau ou **qu'vau**, n. m. — Cheval.

Qu'ménée, n. f. — Cheminée.

Qu'mincher, v. — Commencer.

Rabistoquer, v. — Rafistoler.

Raccomodeur, v. — Vieil ouvrier occupé aux réparations diverses de la mine.

Raccourche, n. f. — Bout de bois.

Raite, adj. — Rapide.

Ramon, n. m. — Balai.

Randouiller, v. — Frapper à grands coups.

Raque (être en), loc. — Être en panne.

Raquerpi, adj. — Ridé.

Rasette, n. f. — Binette (outil de jardinage).

Rasiner, v. — Essuyer le fond d'un plat.

Rassaquer, v. — Retirer (voir saquer).

Rassersir, v. — Repriser, remailler.

Raton, n. m. — Crêpe (n. f.) : au figuré : coup, horion, gifle.

Ravettier, v. — Regarder (on dit aussi : vettier, r'vettier, raviser).

R'biner, v. — Retourner sur ses pas, rebrousser chemin.

R'busier, v. — Penser, se remémorer.

Rescappé, adj. ou n. m. — Echappé.

Rétiau, n. m. — Rateau.

Révernir (se), v. pron. — Tomber, s'étaler par terre.

Rimmonchelé, adj. — Amoncelé.

Riv'ter, v. — Effleurer.

Rogneu, n. m. — Personnage insipide, déplaisant. Adj. : **Rugueux**, sec.

Romatique, n. m. — Rhumatisme.

Rouière, n. f. — Blouse, sarrau.

Rot'lot, n. m. — Roitelet.

Rucheau, n. m. — Ruisseau.

R'winches, n. f. plur. — Ronces.

Sanne (du verbe « sanner », sembler). — Semble.

Saquie, n. f. — Contenu d'un sac.

Satiaux, n. f. — Sac à tabac. Petit sac.

Séhu, n. m. — Bureau.

Séminche ou **s'minche**, n. f. — Semence.

Séyau, n. m. — Seau.

Sion, n. m. — Banc de charbon.

Soïarte, n. f. — Scie. Au sens figuré : personne ennuyeuse.

Solant, adj. — Espiègle, difficile, remuant (de soûlant).

Souglou, n. m. — Hoquet. (Onomatopée patoise rappelant le mot français « glouglou »).

Soumaquer, v. — Parler en larmoyant.

Supéruelle, n. f. — Soupirail.

Surielle, n. f. — Oseille (du mot sûr, acide).

Taïons, n. m. plur. — Aïeux, ancêtres.

Taiche (qui s'), v. (subj. pr.). — Taise (qu'il se).

Taillette, n. m. — Morceau de bois aiguisé aux deux bouts (jouet). On dit aussi « guise » (aiguisé).

Taillu, n. m. — Nuage, pluie.

Tapure, n. f. — Mal de reins.

Tassiaux, n. m. plur. — Pièces de raccommodage dans les mines (tasseaux).

Tatouille, n. f. — Tripotée, grêle de coups.

Termisse, n. f. — Tiroir du moulin à café (de trémie).

Téquer, v. — Hoqueter par manière de tic. (Tiquet).

Terri, n. m. — Monticule composé de cailloux inutiles retirés de la fosse.

- Teuche**, n. f. — Personne désagréable.
Tillage, adj. — Alerté, nerveux, résistant.
Tiesse, pr. — Qui ? (S'emploie interrogativement dans certains cas).
Tis'nier, n. m. — Tisonnier.
Tiot, tiote, adp. — Petit, petite.
Tortinant, part. pr. — Tortillant.
Torpie, n. f. — Toupie.
Toubac, n. m. — Tabac.
Toudis, adv. — Tcujours. (L'origine latine s'y reconnaît . **dies**, jour).
Touquette, n. f. — Morceau de pain trempé dans la sauce.
Touquet, v. — Tremper.
Tourton, n. m. — Tarte, galette (du mot tourte).
Toussainer, v. — Tousser sans force.
Trannette, n. f. — Effroi, peur.
Trinch'fil, n. m. — Laine qui coupe le milieu d'une corde d'arc.
- Vache** (qu'il), v. (subj. pr.). — Aille (qu'il).
Vettier, v. — Regarder. (Voir ravettier).
Veuros (j'), v. (ind. pr.). — Voudrais (je).
Verche, n. f. — Verge en fer sur laquelle est fixé l'oiseau d'un tir.
Veyant, part. pr. — Voyant.
Vieilles preutes, loc. (fém. plur.). — Vieilles histoires.
Vier (r sonore), n. m. — Ver.
Viés'ries, n. f. pl. — Vieux meubles, vieux chiffons, vieilles choses.
Vire, v. — Voir.
Visin, adj. ou n. m. — Voisin.
Voïette, n. f. — Petit sentier (diminutif du mot voie).
Vute, adj. — Vide, A vide : A vute.



Complément au Glossaire

Aploute, n. m. — Chétif, de peu de valeur.

Arména, n. m. — Almanach.

Arnieux d' sang, n. m. — Félon, père infidèle.

Arniquelle (il), v. — Retouche (il).

Boudenne, n. f. — Nombril.

Cachiron, n. m. — Corde, mèche de fouet.

Coissié, n. m. — Blessé.

Couturmette, n. f. — Culbute. (Voir « cutorniaux »).

Démafié (être). — Etre malade, dérangé.

Desbottache, n. m. — Action de se déshabiller.

Escaillache. — Charbon de mauvaise qualité.

Etambi, adj. — Etre engourdi, raide, ébranlé.

Farfieller, v. — Bredouiller.

Favelotte (Kaïr), loc. — S'évanouir.

Fondrie, n. f. — Eboulement.

Holène, n. f. — Chenille.

Joquer, v. — Chômer.

Lapette (être à l'). — Etre en pan de chemise.

Maguette, n. f. — Chèvre.

Mée, n. f. — Pétrin.

Mess'ner, v. — Glaner.

Mouser, v. — Boudier, faire la moue.

Muée, n. f. — Meule de blé, de foin. (En une syllabe).

Ornébot, n. m. — Imbécile.

Pain d'alouette, n. comp. — Bout de tartine beurrée, reste du déjeuner de l'ouvrier, gardé pour l'enfant.

Pause, pause ou poste, n. m. — Une journée de travail.

Pics-et-les-Poques (Passer les). — Souffrir, être harcelé, rançonné, taquiné.

Pilet ou **maillache**. — Très petite galerie d'une mine.

Pluq'ter, v. — Manger sans appétit.

Quervé (Etre). — Etre saoul, ivre-mort.

Raquin, n. m. — Requin.

Seut, n. f. — Sot, fou.

Terque, n. m. — Goudron de houille.

Tringue, n. f. — Tranche.

Vénure, n. f. — Ce qui vient au fur à mesure.

Voué, n. f. — (En une syllabe). — Voie (chemin).



du

n-

IMPRIMERIE
A. PLOUVIER ET FILS
CARVIN - 43745

EN VENTE :

Dans nos MINES de CHARBON

(Poèmes Posthumes)

EDITION DÉFINITIVE :

FLEURS D'EN BAS et CROQUIS AU CHARBON

réunis en un volume

FEUILLETS NOIRCIS et

COUPS DE PIC et COUPS de PLUME

réunis en un volume

— CHEZ TOUS LES LIBRAIRES —

A consulter :

La VIE de JULES MOUSSERON

le Poète de la Mine

ESSAI BIOGRAPHIQUE

par **Manoël GAHISTO**

